

SAS [052] – Panique au Zaïre

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PANIQUE AU ZAÏRE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



PANIQUE AU ZAÏRE

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

COUVERTURE
photographie : Thierry Vasseur
casting : le Mag des castings
armurerie : Courty et fils
44, rue des Petits-Champs 75002 Paris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Librairie Plon, 1978
© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1991.
© Éditions Gérard de Villiers, 2006.
ISBN 978-2-3605-3328-2

CHAPITRE PREMIER

Les deux Noirs descendirent lentement la rampe séparant la cafétéria de la piscine de l'Intercontinental et s'arrêtèrent, examinant derrière leurs lunettes noires les gens étendus sur les chaises longues, face au mur de verdure et à la vieille malle-poste rouge, échouée là Dieu sait pourquoi. Une imperceptible tension accéléra aussitôt les mouvements des serveurs. Les deux nouveaux venus étaient vêtus de l'« abacost » marron, sorte de saharienne à col Mao avec un pantalon assorti, lancé par Mobutu au temps de son grand flirt avec la Chine et porté par tous les officiels du régime, le plus souvent avec un badge épinglé sur la poitrine, représentant la photo du Guide. Ceux-là ne l'arboraient pas, mais leurs lunettes noires enveloppantes, l'allure décidée, les carrures impressionnantes indiquaient clairement qu'ils appartenaient au C.N.D.(1), les « tontons-macoutes » du régime. Peu indulgents pour les opposants. On ne torturait pas beaucoup, mais on tuait pas mal. De préférence au gourdin ou à la machette. Sans finesse. Les crocodiles du fleuve avaient aussi leur part, lorsque l'opération réclamait une certaine discrétion.

Josse Braaskart, en train de déjeuner à la cafétéria, suivit des yeux les deux hommes, l'estomac brusquement serré. Il posa sa fourchette et tapota avec sa serviette son front dégarni, couvert de sueur.

On se demandait comment il pouvait survivre dans un climat tropical. Ses yeux très bleus émergeaient d'une masse gélatineuse, où cascadaient plusieurs mentons, les boutons de sa chemise semblaient prêts à éclater sous la pression de la bedaine, et même son crâne partiellement chauve paraissait enrobé d'une couche de graisse. Josse allait gaillardement sur les cent dix kilos, pleurant parfois sur sa silhouette d'antan, quinze ans plus tôt, au Katanga, lorsqu'il était encore le chef du commando « Lionel ».

Un des deux Noirs en abacost tourna la tête vers lui. Le poids sur son estomac augmenta brutalement comme si on avait lâché un ballon de gaz, balayant les pensées polissonnes que lui inspirait le décolleté outrageusement bas de Liza, la métisse, qui lui faisait face. Quelques instants plus tôt, sa peau satinée et café au lait lui semblait pourtant le plus beau cadeau du monde. Il reporta son regard sur les deux seins agressifs, cherchant à se rassurer, se persuadant qu'il n'avait commis aucune imprudence. Mais il n'était pas à l'abri d'une vacherie ou d'une dénonciation. Le Noir se détourna et Josse repiqua une cossa-cossa(2) qu'il frotta dans le pilli-pilli. La gorge sèche quand même.

Si c'était pour lui, il n'y avait rien à faire. Nerveux, il se tourna vers un boy qui venait de heurter sa chaise.

— Yo.(3). Tu ne peux pas faire attention ?

— Excusez-moi, patron.

Au Zaïre, les Noirs continuaient à appeler les Blancs « patron » dix-sept ans après l'indépendance. L'Intercontinental était un lieu où ils se risquaient peu. À part deux nurses noires, il n'y avait guère autour de la piscine que des équipages de compagnies aériennes et quelques « expatriés(4) » locaux en quête d'une aventure ou d'un peu de soleil. L'Inter était pourtant le meilleur hôtel de Kinshasa, qui n'en comptait d'ailleurs que trois : le Memling au centre, cerné par les ballados (5) et recelant les plus beaux cafards au sud de l'équateur, et l'Okapi, à plus de vingt minutes du centre de Kinshasa, pratiquement en pleine jungle.

— À quoi tu penses ?

La longue main brune aux ongles amoureusement nacrés se posa timidement sur le poignet grassouillet de Josse Braaskart. Liza était son « deuxième bureau », comme on disait à Kinshasa, c'est-à-dire sa maîtresse attitrée. Les « gros Bwanas » avaient jusqu'à quatre ou cinq « bureaux » de cette espèce particulière. Une sang-mêlé aux traits doux, assez peu négroïdes, dotée d'une croupe et de seins dignes d'une rapide ascension sociale. Sa bouche accueillante, ses reins dociles et son absence presque totale d'odeur inspiraient au Flamand une passion entravée seulement par ses kilos superflus. La terreur de Liza étant qu'il défaille un jour chez elle, après une gâterie tropicale particulièrement réussie.

Josse Braaskart ne répondit pas tout de suite. Il suivait des yeux les deux barbouzes du C.N.D. Elles avançaient lentement entre les deux rangées de corps allongés sur les chaises longues et s'arrêtèrent près d'un homme blond en maillot, bronzé, bien découpé, en train de lire *Die Welt*.

« Le type de l'OTRAG », se dit Josse, intrigué. L'OTRAG était cette société allemande qui avait loué à Mobutu un morceau de Zaïre grand comme les deux tiers de la France, pour des expérimentations de fusées.

La dernière avait failli retomber sur la tête du Guide, invité pour la circonstance un mois plus tôt. Josse se demanda soudain si ces deux barbouzes n'étaient pas le commencement de sa vengeance...

L'un d'eux tapota sur l'épaule du blond que Josse avait rencontré une fois. Josse eut l'impression qu'on lui insufflait une grande bouffée d'oxygène. Il posa sa fourchette et envoya son bras à travers la table, malaxant dans un geste d'une grande délicatesse la naissance des seins fermes qui pointaient vers lui.

— Devine, fit-il.

Liza gloussa, ravie.

— Vous venez avec nous ?

Les grosses lèvres avaient articulé les quatre mots en français sans élever la voix. L'homme avait les cheveux courts, très crépus, bien coupés, les mains nettes. Malko posa son journal, ôta ses lunettes, se leva et fit face aux deux Noirs. Ils avaient bien dix centimètres de plus que lui, et l'observaient, le dos à la piscine, semblables à des insectes de science-fiction avec leurs énormes lunettes noires.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Qui êtes-vous ?

— Vous venez avec nous, répéta celui qui avait déjà parlé. On doit vous interroger. Allez-vous habiller.

Ils encadraient la chaise longue. Impassibles, sûrs de leur pouvoir. Comme si la piscine avait été déserte. Les voisins de Malko avaient cessé de lire mais évitaient de le regarder. Un gosse plongeait en riant dans l'eau. Un boy portant un plateau effectua un large détour pour éviter de frôler les deux agents du C.N.D.

Presque gentiment, celui qui n'avait pas parlé posa la main droite sur l'épaule de Malko et le poussa doucement en avant. Celui-ci, sans discuter, se dirigea vers la cabine où il avait laissé ses affaires. Les deux barbouzes le suivirent et attendirent à la porte. Indifférents. Ce n'était pourtant pas tous les jours qu'ils interpellaient une authentique altesse sérénissime, appartenant à la plus vieille noblesse d'Europe. Même si les hasards de la vie en avaient fait une barbouze hors cadre à la C.I.A.

Malko ressortit, aussitôt encadré par ses deux anges gardiens noirs. En le voyant passer, le garçon de bain se retourna ostensiblement. Les trois hommes passèrent devant la cafétéria, où les conversations s'étaient arrêtées.

C'était rare qu'on arrête un Blanc.

Le dernier, c'était pour un trafic de diamants. Il croupissait toujours au fond de la prison souterraine de Matadi... Comme d'habitude, le hall climatisé de l'Inter grouillait de visiteurs enfouis dans de grands fauteuils en osier ressemblant à des niches. Plus quelques barbouzes du C.N.D. Malko déposa sa clef au desk et suivit les deux hommes en abacost.

Une 504 blanche attendait à gauche sur l'emplacement réservé aux véhicules de l'hôtel. Un Noir au volant. Le C.N.D. aimait bien les 504. On fit monter Malko à l'arrière avec un des deux hommes, tandis que l'autre s'installait à l'avant. La voiture descendit la rampe et tourna à gauche dans le boulevard du Colonel-Tsatshi, puis de nouveau à droite dans l'avenue des Trois-Z, longeant le fleuve, au cœur du quartier de Gombé, tournant le dos à l'énorme tour d'acier et de verre du C.C.I.Z.

(6) qui émergeait de la végétation au bord du fleuve comme une œuvre futuriste atterrie là par hasard. La fierté du Guide, qui voyait dans la réalisation prestigieuse de l'architecte français Olivier Cacoub un antidote aux taudis. Il est vrai que Kinshasa était couvert de bâtiments inachevés, faute de crédit.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Au bureau, fit le Noir.

Le C.N.D. avait deux branches à Kinshasa. Un énorme building de trois étages ultra-moderne au toit plat couvert d'antennes, dans les jardins en face du Parlement où se trouvait le Centre d'interrogatoire et de courte détention, et un Q.G. sur la route en lacets de la colline de Binza, succession de petites baraques dissimulées derrière un haut mur peint aux couleurs zaïroises. Plus spécialement chargé de la sécurité extérieure. La 504 roulait rapidement dans la grande allée bordée de villas qui auraient été luxueuses, sans leurs toits de tôle ondulée. Domaine des ambassades et des Blancs. Pratiquement, aucun Noir n'habitait au nord de l'avenue du 30-Juin, la grande artère traversant Kinshasa d'est en ouest.

Ceux-ci s'entassaient de l'autre côté de l'avenue du 30-Juin, majestueuse avec sa double voie et ses contre-allées, dans les carrés innombrables des « cités » africaines qui continuaient à pousser, vers le sud, empiétant sur la jungle, de plus en plus misérables et insalubres. Kinshasa était un cauchemar d'architecte : un patchwork chaotique d'architecture futuriste souvent inachevée, de cases sordides, de marchés minables, coupé d'avenues impériales et vides, se terminant parfois en sentier fangeux ou en impasse.

Très vite, la 504 se révéla être une ruine poussive. Pied au plancher, elle ne dépassait pas trente à l'heure. Les instruments du tableau de bord avaient disparu et l'intérieur était d'une saleté repoussante. L'avenue des Trois-Z était déserte, à part quelques domestiques noirs prenant le frais sous un manguier. Aucun piéton et très peu de voitures. C'était l'heure sacro-sainte de la sieste.

Les deux Noirs semblaient si distants que Malko eut un brusque coup au cœur. Il se rassura, se disant que dans ce genre d'affaires on ne mettait pas les subordonnés au courant. Son voisin prit des cigarettes dans sa poche, laissant apercevoir la crosse d'un colt 45 automatique directement glissé dans sa ceinture.

Encore cinq cents mètres, et ils allaient tourner à droite. Soudain la 504 eut un hoquet brutal, suivi d'un ralentissement et d'une brusque secousse qui projeta ses passagers en avant. Puis elle repartit. Mais au bout de trente mètres elle cafouilla de nouveau, puis stoppa pour de bon dans un ultime hoquet de bielles à bout de souffle. Aussitôt, le voisin de Malko interpella violemment le chauffeur en lingala(7). Celui-ci descendit et souleva le capot. Dès qu'on ne roulait plus, la

chaleur humide collait les vêtements à la peau. Cela avait beau être la saison sèche à « Kin », il y avait encore 100 % d'humidité. D'autres voitures passèrent, sans même ralentir. Une auto le capot levé, c'était courant en Afrique. Enfin le chauffeur émergea du moteur, l'air catastrophé. De la conversation moitié français, moitié lingala qui suivit, Malko comprit qu'une vilaine âme avait siphonné l'essence du réservoir, pendant que le chauffeur s'était absenté pour satisfaire un besoin naturel. L'absence de jauge n'avait pas permis de prévoir la catastrophe...

Le voisin de Malko descendit, donna un violent coup de pied dans un pneu comme si cela allait faire repartir le véhicule et secoua furieusement l'énorme chronomètre en or encerclant son poignet gauche. Il se mit à discuter avec son alter ego, d'un air préoccupé. Ils avaient visiblement peur de se faire engueuler. Le C.N.D. se trouvait à deux bons kilomètres, Kinshasa étant une ville immense.

— Il n'y a qu'à marcher, suggéra Malko.

La barbouze n'eut pas le temps de répondre. Un véhicule venait de surgir d'une avenue transversale. Une Jeep, venant sur eux. Aussitôt, le type du C.N.D. se planta au milieu de l'avenue en gesticulant.

En voyant l'abacost, la Jeep s'arrêta. Trois militaires zaïrois s'y trouvaient, dont un sergent. Tous armés de M16, renfrognés. Ils interpellèrent la barbouze sans aménité. Le Noir leur mit aussitôt sa carte du C.N.D. sous le nez, ce qui ne les calma que partiellement. Le C.N.D. et les F.A.Z.(8) se haïssaient cordialement. Suivit une longue palabre en lingala. Le visage fermé, les soldats écoutaient l'homme du C.N.D. En désespoir de cause, la barbouze sortit de sa poche un argument convaincant : un billet de cinq zaïres. Le sergent le prit de mauvaise grâce et aussitôt fit signe à Malko de monter à l'arrière.

— Ils vont vous conduire au camp de Lufungula, annonça le policier du C.N.D. De là, un autre véhicule vous emmènera chez nous. Le chef vous attend pour l'interrogatoire.

— Mais, écoutez, commença Malko, le directeur général...

— Allez, allez, fit le Noir. On n'a pas le temps de discuter.

Soudain brutal, il attrapa Malko par le bras et le sortit de la 504. Les deux soldats étaient descendus et s'en emparèrent aussitôt, le faisant monter de force dans la Jeep.

— Je suis un ami du citoyen Dikuta M'Funi, voulut expliquer Malko. C'est lui qui...

La barbouze avait déjà tourné le dos.

La Jeep démarra, filant à toute vitesse dans la grande avenue ombragée. Un des soldats planta le canon de son fusil d'assaut dans le ventre de Malko pour l'inviter à ne pas bouger. Celui-ci réalisa tout à coup qu'il était prisonnier pour de bon... La Jeep coupa en trombe l'avenue du 30-Juin, juste après le golf, puis passa derrière la poste

pour finalement stopper devant un camp militaire. La barrière en interdisant l'entrée se leva et la Jeep s'arrêta à côté du poste de garde. On fit descendre Malko et des soldats s'avancèrent, l'observant curieusement. Le sergent de la Jeep s'approcha de lui, fixant sa Seiko avec le regard extasié d'un croyant devant une relique.

— Tu as une belle montre, patron, dit-il d'un air gourmand et faussement détaché.

— Bof, fit Malko.

Prudent et connaissant les coutumes du pays.

— Tu me la donnes ? demanda soudain le soldat. Moi, je ne pourrais jamais m'acheter une montre comme ça.

Au moins c'était direct.

— J'en ai besoin, plaida Malko.

L'autre haussa les épaules, l'air furieux, lâcha quelques mots lingala, puis s'éloigna vers le poste de garde. Lorsque Malko voulut lui emboîter le pas, un des soldats lui intima l'ordre de s'asseoir par terre, à l'extérieur du poste. Comme il protestait, un des soldats lui expédia un coup de crosse dans les reins. Ça commençait bien...

Les trois soldats qui l'avaient amené remontèrent dans la Jeep et s'éloignèrent vers l'immense clapier hérissé de linge aux fenêtres qui occupait toute la partie droite du quartier. Au fond, on distinguait des garages et, à gauche, les bâtiments militaires proprement dits.

Personne ne s'occupait plus de Malko. Trente minutes s'écoulèrent. Un des soldats du poste de garde s'approcha de lui et demanda avec curiosité :

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Malko faillit d'abord ne pas répondre. C'était trop compliqué. Mais son silence risquait d'être mal interprété.

— Je n'ai rien fait, dit-il. C'est une erreur. Je devais aller au C.N.D. Où est le véhicule qui doit m'y emmener ?

L'autre ne répondit pas. Ça le dépassait. Des soldats allaient et venaient autour d'eux. Un autre demanda à Malko des cigarettes. Excédé, il se releva et se dirigea vers le poste de garde tenu par un petit sergent barbichu et souriant.

— Qu'est-ce que tu veux, patron ?

— Je m'en vais, dit Malko.

L'autre secoua la tête.

— Ça, tu ne peux pas. Tu dois attendre.

— Quoi ?

Nouveau hochement de tête.

— Ça, je ne sais pas, patron. L'autre sergent a dit que tu étais prisonnier. Tu ne peux pas t'en aller.

— Alors, tu téléphones ? demanda Malko. Au C.N.D.

— Le téléphone, y marche quelquefois, fit le Noir. Là, y marche

pas. C'est la technique.

Fâcheuse lacune. Tout à coup, une Jeep stoppa près du poste, un lieutenant à bord. Courte palabre en lingala avec le sergent. Celui-ci prit Malko par le bras.

— Viens !

— Où ça ?

Le sergent barbichu eut un large sourire.

— Au cachot, avec les autres prisonniers.

Malko se débattit, révolté d'avance. Aussitôt l'autre devint mauvais, appela des soldats, l'injuria en lingala. Le vernis craquait. Les soldats se ruèrent à la curée, bourrèrent Malko de coups de crosse, de pied, l'injuriant, le traînant au coin de la bâtisse de droite. On le poussa à travers une porte, dans un local repoussant de saleté, meublé d'une chaise et d'une table, éclairé par une ampoule nue. Un énorme adjudant des F.A.Z. trônait derrière la table, avec des petits yeux porcins émergeant d'un visage bouffi de graisse. La première chose qu'il fit, c'est prestement tenter de décrocher la Seiko du poignet de Malko et de l'empocher. Devant la résistance de Malko, il abandonna, furieux, hurlant :

— Qu'est-ce que c'est que ce Blanc pas poli !

Il prit son élan et envoya son poing en pleine figure de Malko. Celui-ci évita le coup, mais la moitié de sa chemise resta aux mains des deux soldats qui le tenaient. En face de lui, il y avait une lourde grille avec une porte qui coupait la pièce en deux. Derrière, dans la pénombre, il distinguait vaguement un amas de corps entassés à même le sol. Le sergent roula jusqu'à la grille et l'ouvrit avec un énorme trousseau. Malko n'eut pas le temps de résister. Un violent coup de crosse dans le dos le projeta à l'intérieur du cachot, et la grille claqua derrière lui.

Il eut l'impression de tomber dans une fosse pleine de crabes. La puanteur était abominable. Il n'eut pas le temps de toucher le sol. Des mains innombrables s'emparèrent de lui comme des pinces, le frappant, le fouillant, tordant sa chair aux endroits les plus délicats. Un doigt s'introduisit même dans une de ses oreilles, Dieu sait pourquoi ! Il distinguait à peine ses agresseurs, si nombreux qu'ils se gênaient. Les exclamations en lingala fusaient de toutes parts. Cela tournait franchement au cauchemar...

De l'autre côté de la grille, il entendit les rires joyeux de ses gardiens. Ce n'était pas tous les jours qu'on mettait un Blanc là-dedans.

Une main défit prestement la ceinture de Malko et l'arracha. Un poing s'écrasa sur son visage. Il sentait des mains le palper, le frapper, le déshabiller, innombrables, insatiables, immondes. Dans une puanteur à faire défaillir une portée de putois.

Soudain, Malko se sentit devenir fou furieux. « Amok ! » Cinq mains appartenant à des individus différents tentaient d'arracher la Seiko de son poignet. Ses poings et ses pieds partirent en même temps, frappant à l'aveuglette. Il s'entendit crier, injurier. Une bête. Au milieu des cris, il continua à frapper comme un sourd et finit par éclaircir les rangs de ses assaillants. Brutalement, il n'y eut plus en face de lui qu'un géant à la peau très noire, le crâne rasé, en loques, avec un front bas de pithécanthrope. Les gros yeux globuleux fixés sur la montre. Il s'avança, les mains en avant.

Appuyé au mur noir de crasse, Malko l'accueillit d'une ruade qui aurait dû lui réduire les testicules en bouillie. Le Noir recula, plié en deux, crachant des injures, et se laissa tomber par terre. Malko accueillit ce répit comme un don du ciel. Il avait l'impression de respirer du feu et son genou droit irradiait une douleur sourde. Ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, et il vit les occupants du cachot qui, peu à peu, reprenaient leur place, assis par terre, tassés les uns à côté des autres. L'un d'eux s'approcha de lui, un vieux avec des cheveux gris.

— Patron, tu n'as pas une cigarette ? demanda-t-il d'une voix douce.

Comme s'ils étaient dans un salon ! La sueur empêchait Malko de voir. Il s'essuya, trop essoufflé pour répondre. L'autre le prit gentiment par le bras et il le fit s'asseoir.

— Il ne faut pas s'énerver, dit-il du ton sentencieux qu'ont souvent les Noirs. Ici, nous sommes tous des amis. Mais on a faim. Tiens !

Il lui tendit un mégot noirâtre et sans forme, long de quelques millimètres.

Le calumet de la paix. Malko surmonta son dégoût, tira une bouffée, sentit l'odeur âcre du chanvre et le rendit à son « protecteur ». Les autres Noirs l'observaient en silence.

Son nouvel ami lui donna une grande claque dans le dos. Il était accepté. Encouragé, il se pencha sur lui et demanda à voix basse :

— Qu'est-ce que tu as volé, patron, pour qu'ils te mettent ici ?

C'était le comble.

— Rien, dit Malko, c'est une erreur. Il faut que je sorte.

Le vieux secoua la tête.

— Pas avant demain, maintenant, le chef est parti. Ils font l'appel le matin.

Les autres prisonniers s'étaient remis à somnoler, sauf le géant au crâne rasé, qui gémissait encore, fixant Malko d'un air féroce. Celui-ci croyait devenir fou. En fouillant ses poches, il sentit un papier, le sortit. Un billet de dix zaires froissé, qui avait échappé à la voracité de ses attaquants.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Au camp de Lufungula, répondit son nouvel ami.

— Tu as un crayon ?

Le Noir chuchota à la ronde, et un bout minuscule de crayon apparut comme par miracle. Malko griffonna son nom, le lieu et mit sur le papier le nom du seul homme qui pouvait le sauver : le citoyen Dikuta M'Funi, patron du C.N.D., un géant métis aux manières précieuses, toujours tiré à quatre épingles. Parlant d'une voix douce et basse. Redouté par tous parce qu'il avait l'oreille du Guide. Un des personnages les plus puissants du régime. Le Noir le fixait, intrigué.

— J'ai besoin de faire porter ce papier au C.N.D., dit Malko, pour dix zaïres. Tu crois que c'est possible ?

— Je vais voir, fit son nouvel ami. Peut-être, avec l'article 15(9)...

Il se leva, s'approcha de la grille et appela le garde-chiourme. Palabre à voix basse. Le calme était revenu dans la cellule, Malko était accepté. C'était l'odeur, le plus difficile à supporter.

Le vieux revint. Sans le billet de dix zaïres.

— Ça va.

Malko essaya de ne plus penser. C'était abominable. On y voyait à peine dans l'énorme cellule où tous les prisonniers étaient assis à même le sol. Des cigarettes de chanvre circulaient sans arrêt parmi les détenus. Pourvu que son matabiche(10) soit efficace ! Le C.N.D. avait eu une brillante idée : sa mission commençait bien. Comme « couverture », c'était du pur mohair. Il l'aurait préférée un peu moins épaisse...

L'idée du C.N.D. concoctée avec la station locale de la C.I.A. était lumineuse. Faire arrêter ostensiblement Malko afin qu'il puisse s'introduire dans un réseau soupçonné de fomenter un attentat contre le Guide Seseko Mobutu. Un des individus soupçonnés se trouvait au restaurant lorsque Malko avait été appréhendé. Normalement, il aurait dû être relâché immédiatement après son arrivée au C.N.D.

Mais c'était l'Afrique... Son message expédié, Malko se sentit un peu plus tranquille. La lourde odeur du chanvre finissait par venir à bout de la puanteur... Les Noirs, pour la plupart des voleurs, se passaient silencieusement les mégots. Le géant au crâne chauve avait cessé de gémir et observait Malko, immobile comme un animal, accroupi, les yeux brillants de haine. Soudain, il jeta une phrase que le voisin de Malko traduisit complaisamment :

— Il dit qu'il veut te tuer ! C'est un Soudanais. Il est très méchant. On l'appelle Simba, parce qu'il est fort comme un lion.

Sûrement un vœu sincère.

Malko resta impassible. Il avait mal partout après sa bagarre. La nuit était tombée, très tôt comme toujours, vers six heures. Le Soudanais se leva, et Malko en fit autant, à tout hasard. De l'autre côté, le gardien avait changé. C'était un gros, pas très jeune. Les pieds

sur la table, il fumait, lui aussi, une cigarette de chanvre, en buvant une Primus(11) au goulot... Le Soudanais l'apostropha, et les deux hommes rirent ensemble en regardant Malko. Celui-ci n'aimait pas du tout cela. Il guettait les bruits de l'extérieur. Rien. La caserne était plongée dans le silence et on n'entendait même pas les bruits de Kinshasa. Malko se rassit, prenant son mal en patience. Épuisé par la chaleur, la promiscuité, l'odeur. Le cerveau vide.

Sans même s'en apercevoir, il s'assoupit, le dos au mur, calé contre son compagnon.

* *

*

— Simba oyé(12) !

Le cri réveilla Malko en sursaut. Tout de suite, il perçut le changement d'ambiance. Les prisonniers avaient les yeux brillants, tapaient dans leurs mains, se dandinaient sur place. Soudain, il réalisa que tous le fixaient. Son regard balaya le cachot, s'arrêta sur la grille ouverte.

Le Soudanais était sorti de la cellule, débarrassé de son T-shirt en loques, vêtu de son seul pagne, colossal, bestial. Au bout de son bras droit pendait une machette. À côté de lui, le gardien ricanait d'un air idiot. Malko réalisa immédiatement, à son regard flou et vidé, qu'il était chanvré à mort. Voyant qu'il regardait dans sa direction, le Soudanais brandit sa machette et cria quelque chose. Le gardien éclata d'un rire édenté.

Cela sentait de plus en plus mauvais.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko à son obligeant voisin.

Ce dernier secoua la tête. Embarrassé.

— C'est Simba, dit-il, il veut se battre avec toi !

— Se battre, dit Malko, mais pourquoi ?

— Il veut te tuer, expliqua gentiment le vieux Noir. Il voulait t'étrangler pendant que tu dormais, mais tu es blanc, on n'a pas le droit. Alors, le gardien a décidé que vous alliez vous battre. Fais attention, on dit que c'est un N'Doki (13). Qu'il ne peut pas mourir.

Le gardien se pencha derrière son bureau, se releva et brandit une seconde machette. Les prisonniers poussèrent des cris de joie. Le Soudanais fixait Malko, les traits tirés par la haine. Celui-ci hésitait, tendu, crispé, une boule de plomb à la place de l'estomac. Il allait se faire découper comme un jambon de Parme.

Le gardien s'avança vers la grille et jeta à travers la porte ouverte la machette, qui tomba par terre avec fracas. D'abord, Malko ne la ramassa pas. Mais, devant son immobilité, le Soudanais commença à avancer, brandissant la sienne d'un air menaçant, ignorant visiblement

les règles les plus élémentaires de la chevalerie... Le voisin de Malko tira ce dernier par sa chemise déchirée.

— Attention, patron ! Il va te tuer. Il faut te défendre !

Malko se baissa et serra sa main droite autour du manche de bois de la machette rouillée. Un hurlement de joie jaillit de trente poitrines. Les prisonniers s'étaient levés et criaient tous ensemble, encourageant les adversaires. Dans un coin, deux jeunes en train de se faire plaisir se rajustaient hâtivement. Les autres entourèrent Malko, le poussant et le tirant jusqu'à la grille ouverte. Puis une ultime poussée le jeta dehors, en face de son adversaire. Le gardien regagna sa table, titubant de plus belle, et se laissa tomber sur sa chaise.

Le Soudanais recula, pour se trouver entre Malko et la porte du local donnant sur l'extérieur.

Malko attendait, sur la défensive. Au moins, il avait échappé à l'odeur pestilentielle de la cellule commune. Mais ce n'était qu'un sursis fragile. En face de lui, Simba l'observait, penché en avant, les muscles jouant sous la peau noire luisante de sueur, ses grosses lèvres retroussées sur des gencives mauves, les deux mains nouées sur le manche de la machette.

— Simba oyé !

Le cri jaillit des grilles, poussé par trente gosiers. Le Soudanais sembla plonger en avant, demeura en équilibre une fraction de seconde, puis bondit dans la direction de Malko, la machette haute. Salué par les hurlements déments de tous les prisonniers. La mise à mort du Blanc commençait.

CHAPITRE II

Les traits bestiaux du Soudanais semblèrent grandir démesurément, jusqu'à occuper tout le champ visuel de Malko.

Les cris des prisonniers, de l'autre côté de la grille, retentissaient dans ses oreilles, comme le prélude de sa mise à mort. Automatiquement, il s'était mis en garde, la machette en avant, se souvenant de ses leçons d'escrime.

Simba s'arrêta à un mètre de lui, ramassé sur lui-même, les jambes écartées, le menton se confondant avec la poitrine, la machette à l'horizontale, le regard fixé sur le ventre de Malko, prêt à l'ouvrir en deux. Celui-ci recula légèrement pour avoir une meilleure assise et attendit l'assaut. La sueur coulait dans ses yeux, son cœur tapait contre ses côtes. C'était une situation démente, incroyable. Derrière les grilles de la cellule commune, les corps noirs s'écrasaient les uns contre les autres.

— Oyé !

Le hurlement ponctua le bond du Noir. Choc métallique. Les réflexes d'escrimeur de Malko avaient joué. Il avait pu détourner la machette du Soudanais d'un revers, à quelques centimètres de sa poitrine. Il compléta par un moulinet qui fit reculer son adversaire. Les hurlements se déchaînèrent : cette fois, en sa faveur.

— Musungu oyé(14) !

Les prisonniers, dans leur joie, secouaient la grille descellée. Vexé, Simba attaqua de nouveau, balayant l'espace de sa machette à la hauteur du ventre de Malko. Celui-ci dut reculer précipitamment, le dos à la grille, contra en se fendant. La pointe de la machette atteignit le Soudanais en haut de la cuisse, presque à l'aine. Le sang commença à couler sur la peau noire.

Les hurlements atteignirent un niveau indescriptible, assourdissant Malko. Mais le sang avait excité Simba. Il se rua en avant, cette fois sans souci des risques. Malko dut s'accroupir pour éviter d'être décapité. La machette mordit la grille, faisant jaillir une gerbe d'étincelles. Malko sentait qu'il ne pourrait longtemps résister à un adversaire de vingt ans plus jeune que lui, décidé à le tuer. Simba sautillait autour de lui, les yeux hors de la tête, essayant toutes sortes de feintes. Derrière Malko, les cris se transformaient en une incantation envoûtante. Soudain une main se glissa à travers les barreaux et agrippa son épaule, tentant de l'immobiliser. Submergé par une angoisse atroce, il se dégagea à un dixième de seconde près, la sueur dans les yeux, assourdi par les Oyé.

Il était à Rome, avant notre ère...

Ses gestes devenaient machinaux. Ses pieds semblaient en plomb. Simba avait senti le ralentissement de ses réflexes. Il se rua à l'assaut avec encore plus de violence. Les lames des deux machettes claquèrent l'une contre l'autre. Déviée, celle du Soudanais frappa violemment Malko au-dessus de l'oreille, avec son plat. Une sueur froide inonda son front ; il sentit ses jambes se dérober sous lui. Il eut beau se répéter : « Il ne faut pas que je tombe, il ne faut pas que je tombe », il perdit l'équilibre.

— Oyé Simba ! Oyé ! Oyé !

Les prisonniers secouaient les grilles avec encore plus de fureur, flairant le massacre. La vision brouillée, Malko distingua vaguement Simba qui avançait sur lui, pour l'hallali. Derrière le Soudanais, le gardien émergea soudain de sa torpeur, inquiet, avec l'intention visible d'arrêter le combat.

Les Blancs étaient comptés, et il risquait des ennuis. Mais, trahi par le chanvre, il dut se raccrocher à la table pour ne pas tomber, stoppant là son intervention. Sentant la victoire proche, Simba effectuait une véritable danse de guerre autour de Malko en train de se redresser péniblement.

D'un effort qui lui arracha une nausée, il se fendit et la pointe de la machette s'enfonça d'un centimètre dans l'estomac du Soudanais.

Celui-ci recula si brutalement qu'il culbuta le gardien et la table, mais il n'était pas sérieusement blessé. Son cri sauvage couvrit les hurlements des prisonniers. Les yeux fous, le sang coulant de sa cuisse et de son ventre, il se rua la machette haute, le chanvre lui ôtant toute prudence.

Malko boula sur le côté, parant d'un revers envoyé à l'aventure de toutes ses forces.

Il sentit une résistance, et sa machette lui fut arrachée. Il se redressa, les mains vides, le cœur dans la gorge. Les hurlements des prisonniers, derrière lui, s'étaient tus d'un coup, comme le son d'une radio que l'on coupe. Simba titubait sur place, les yeux fixes, un flot de sang dégoulinant sur son torse, la machette de Malko enfoncée à la base de son cou de toute sa lame. Le silence de mort se prolongeait. Malko vit les visages qui le fixaient avec un mélange de peur et de haine. Simba se remit à avancer sur lui, perdant son sang à gros bouillons, le regard déjà voilé, mais tenant encore solidement sa machette.

Malko recula le long de la grille, les mains vides. Le gardien contemplait la scène, hébété. Malko recula encore d'un pas, n'en croyant pas ses yeux. Le sang s'échappait à gros bouillons de la carotide déchirée du Soudanais, mais il avançait toujours, soutenu par le « chanvre », véritable mort-vivant.

Malko sentit le mur de la cellule dans son dos, s'arrêta, cherchant

une arme des yeux.

Il avait gagné trois mètres.

Simba tituba comme un ivrogne et repartit en avant. Son regard fixé sur le ventre de Malko, ses traits déformés par l'effort et la douleur. Il fit encore un pas de côté, en crabe, tenant sa machette à deux mains, comme un joueur de tennis préparant un revers. Malko n'avait que ses mains nues pour arrêter la lame. Le seul bruit perceptible dans le local était la respiration sifflante du Soudanais.

Soudain Malko entendit à l'extérieur un moteur de voiture, des cris, puis une discussion violente.

La porte du cachot s'ouvrit à la volée sur une silhouette colossale en marron. Le citoyen Dikuta M'Funi, directeur général du C.N.D., suivi de plusieurs soldats. Le Zaïrois s'arrêta net devant l'incroyable spectacle. Il avait une âme noire mais de bons réflexes. Sans perdre une fraction de seconde, il arracha à un des soldats son F.A.L.(15). Le tenant à deux mains par le canon, il abattit la crosse à toute volée sur le crâne rasé de Simba, balayant la tête comme une balle de golf.

Sous le choc, la machette s'arracha de la blessure, et le Soudanais poussa un « Han » d'agonie. Déséquilibré, il tomba vers la grille, accompagné d'un second coup qui acheva de lui broyer le crâne. La machette chuta avec un bruit métallique sur le sol. Le directeur général du C.N.D. se retourna vers le gardien et lui envoya à toute volée un coup de crosse dans le ventre. Dès qu'il fut par terre, il se mit à taper dessus sans un mot jusqu'à ce que la crosse du F.A.L. se casse en deux. Recroquevillé sur le sol, le gardien baignait dans son sang. Des hommes en abacost marron surgissaient de partout semblant sortir des murs.

Comme pour se racheter, les soldats se ruèrent à l'intérieur du cachot et se mirent à taper comme des sourds sur les prisonniers. Très vite, leurs hurlements de douleur devinrent insupportables. Ils payaient cher leur petite joie...

Malko avait l'impression d'émerger d'un cauchemar. Le directeur général du C.N.D. jeta les morceaux de son F.A.L. et s'approcha de lui, le front plissé par l'inquiétude.

— Ça va ? Ce sauvage-là, il ne vous a pas blessé ?

Malko, incapable de répondre, secoua la tête négativement. Simba achevait de se vider de son sang à ses pieds, agité de tressaillements nerveux. Le gardien paraissait mort.

Malko enjamba le Soudanais et suivit le Zaïrois vers la porte.

D'autres hommes du C.N.D. entrèrent dans le cachot, l'air dégoûté. Malko, machinalement, regarda sa Seiko. Elle n'était même pas cassée. Sans demander son reste, il se laissa entraîner à l'extérieur. Trois 504 attendaient, phares allumés, près du poste de garde. Il monta dans l'une d'elles, les oreilles encore bourdonnantes, le cœur battant la

chamade, en loques. Il s'en souviendrait, du camp de Lufungula.

* *

*

Après la moiteur de la cellule, la climatisation du bureau du patron du C.N.D. sembla délicieuse à Malko. Celui-ci regarda les boiseries bien vernies, la grande carte du Zaïre épinglée au mur, les sièges de cuir. Il avait retrouvé la civilisation. En face de lui, le citoyen Dikuta M'Funi jouait nerveusement avec un paquet de Rothmans. Il tendit à Malko une cigarette qu'il prit machinalement.

— Je suis désolé, citoyen, répéta-t-il pour la dixième fois. Terriblement désolé. Nous ne pouvions pas prévoir.

Malko avait encore dans les oreilles les Oyé sauvages, il voyait le sang du Soudanais jaillir. Lui qui avait horreur de la violence, il venait de tuer un homme. Pour ne pas être tué. Il fallait oublier, continuer. Dans son métier, cela pouvait arriver. Le patron du C.N.D. était arrivé à temps.

— On vous a transmis mon message ? demanda-t-il, pour dire quelque chose.

Dikuta M'Funi inclina la tête affirmativement.

— Oui, avec beaucoup de retard.

» Je n'étais pas là quand le soldat est venu. On n'a pas voulu le laisser entrer. Nous ne nous entendons pas très bien avec les F.A.Z., vous savez...

Malko savait. Ce qui lui était arrivé était typique de l'Afrique : on mettait un plan au point avec soin et puis, à l'exécution, tout allait de travers... Le troisième étage du building du C.N.D. était silencieux à cette heure tardive. Malko se remettait lentement du choc. Avant tout, prendre un bain, se débarrasser de l'abominable odeur.

— Pouvez-vous me faire conduire à l'Inter ? demanda-t-il.

— Votre chauffeur attend dans la cour, se hâta de dire le Zaïrois.

Six heures d'attente. Il est vrai que le petit chauffeur avec une bonne tête ronde avait été fourni à Malko par une annexe officieuse de la C.I.A, officiellement centre d'achat de diamants. La Gems Trading Corporation. Dirigée par un ancien crack de la division des Plans, Bert Adlin. Malko se leva, sentant déjà l'odeur de cuir de la Mercedes. Dikuta M'Funi l'imita aussitôt. Mince, les épaules larges, le teint clair – son père était un médecin polonais – il dépassait Malko de dix centimètres.

— Je vais faire un rapport, affirma-t-il solennellement. Les responsables seront punis.

Malko retint un sourire. Le Zaïre faisait eau de toutes parts. Surtout depuis l'attaque katangaise sur le Shaba. Comme si une affaire pareille

allait remuer les foules ! Il en arrivait de semblables dix fois par jour. Si Malko n'avait pas eu une belle montre, on l'aurait probablement relâché. Mais aucun Zaïrois ne pouvait renoncer à un matabiche.

Le patron du C.N.D. l'accompagna à l'ascenseur.

— Je préférerais que vous ne parliez pas de cet incident à M. Hammer, dit-il.

Un ange passa, brandissant le glaive de la vengeance.

Malko pensa à la tête du chef de station de la C.I.A. à Kinshasa s'il apprenait l'incident... C'est lui qui avait eu cette brillante idée de couverture.

— Ce n'est pas utile, dit-il avant d'entrer dans la cabine.

Le Zaïrois l'y suivit, visiblement soulagé.

— Vous allez continuer votre mission ? demanda-t-il anxieusement.

Malko essuya son front couvert de sueur tandis que deux gardes du corps avec des talkies-walkies entraient avec eux.

— Je suis venu ici pour cela, dit-il d'un ton las. Avez-vous eu de nouvelles informations ?

Le patron du C.N.D. attendit que la porte de l'ascenseur se soit refermée pour répondre :

— Non, toujours pareil. Il va y avoir quelque chose contre le Guide. Un attentat. Josse Braaskart est mêlé à cette histoire, mais il fait très attention. Nous avons prévenu les F.A.Z., mais ils sont incapables de s'y opposer. Vous avez vu ce qui s'est passé au Shaba. En tout cas, M. Braaskart a assisté à votre arrestation.

— Dommage qu'il n'ait pas assisté au reste, soupira Malko, au moins cela aurait servi à quelque chose...

Ils débouchèrent dans le coin où stationnaient plusieurs voitures, dont une Mercedes noire. Malko échangea une longue poignée de main avec Dikuta M'Funi et entra dans la voiture.

— À l'Inter, Paul.

— Ça va, patron.

Le chauffeur lui jeta un coup d'œil intrigué, via le rétroviseur.

Malko, avec sa chemise déchirée, le sang sur son pantalon, son air hagard, semblait être passé dans une essoreuse. Tant pis. De nouveau, ils enfilèrent les avenues désertes, véritables tunnels de verdure. À « Kin » on se couchait tôt depuis ce que les Blancs appelaient pudiquement « les événements ». Bien sûr, le massacre de Kolwezi s'était passé à deux mille kilomètres de Kinshasa, mais une ambiance lourde pesait sur la capitale du Zaïre, malgré la relative fraîcheur de la saison sèche.

Tandis que les arbres défilaient, Malko tentait de faire le point. Qui voulait tuer Mobutu ? Il avait bien peu d'indices, mais la C.I.A. semblait accorder une énorme importance à cette mission. Victor Hammer, le C.O.S.(16) de la C.I.A. à « Kin », s'était plaint amèrement à

Malko de son manque de moyens. Il ne pouvait faire que du renseignement et ne disposait d'aucun service « action ». Malko, importé d'urgence d'Autriche, était son fer de lance... Faute de pouvoir aider le Zaïre militairement, les U.S.A. voulaient au moins éviter que Mobutu ne soit assassiné, ce qui déclencherait inmanquablement le chaos, dans le pays déjà partiellement déstabilisé par l'attaque katangaise. Personne ne savait encore exactement quel plan avaient les Américains, mais il fallait gagner du temps, éviter un « pépin ». Derrière les Katangais il y avait les Cubains, et derrière ceux-ci les Soviétiques, en train de secouer l'Afrique comme un cocotier géant...

La Mercedes stoppa devant l'Intercontinental. Une pute accoudée à une table basse près de l'entrée regarda curieusement Malko. Celui-ci prit sa clef au desk et une enveloppe. Dans l'ascenseur, il l'ouvrit. Elle contenait un bristol gravé. M. Albert Van de Kamp le pria à une fête. Pour le soir même.

Tenue relax, précisait le bristol.

Malko mit quelques secondes à situer l'expéditeur. Il l'avait rencontré deux jours plus tôt, chez Bert Adlin. C'était ce qu'on appelait à « Kin » un « gros Bwana », un de ces Flamands qui avait fait fortune au Congo belge, devenu le Zaïre, et qui s'y accrochait en dépit des risques, grâce à un réseau d'amitiés hautement intéressées chez les dirigeants noirs. Un voyou milliardaire.

Bert Adlin avait organisé un déjeuner-piscine dans sa villa, afin d'étoffer un peu la couverture de Malko, y priant le Tout-Kinshasa, ce qui n'allait pas très loin. Josse Braaskart était venu avec deux hôtes de la Swissair, qu'il entourait de grâces éléphantines. Malko se souvenait vaguement d'Albert Van de Kamp. Un quinquagénaire sec, assez négligé, avec une peau abominable, pleine de taches comme s'il avait la lèpre, des traits aigus, des yeux bleus enfoncés et une tignasse grise en broussaille. Sans parler du lourd accent flamand. Il avait étonné Malko en lui demandant :

— Vous savez ce que c'est qu'un oiseau migrateur ?

Devant le silence étonné de Malko, il avait donné la réponse :

— C'est un oiseau qui ne se gratte que d'un côté. Son rire avait duré dix bonnes minutes... Un bon rire d'intellectuel flamand épanoui au contact des Bantous. Ensuite, Malko et lui avaient bavardé à bâtons rompus. Malko avait raconté sa petite histoire.

Deux ans d'OTRAG après un séjour en Angola. Maintenant il cherchait à se reconvertir dans autre chose, tout en restant au Zaïre. Laissant entendre qu'il avait connu Bert Adlin, en lui vendant quelques diamants bruts. Spécialité du Kasai, d'où il arrivait.

Albert Van de Kamp avait écouté d'un air indifférent, lorgnant la superbe métisse, aux traits pleins de douceur, qui l'escortait.

— Vous connaissez Mme Émilia Nogueira ? avait demandé Malko. C'est une vieille amie.

— Oui, oui, avait dit le Flamand.

Paraissant étonné que lui, Malko, la connaisse.

Celui-ci s'était abstenu de préciser qu'il avait rencontré Émilia, la veille, chez Victor Hammer. La métisse, employée à la Panam, travaillait un peu avec la « Company », comme stringer(17), pour arrondir son salaire. Son « amitié » avec Malko fournissait à ce dernier un bon morceau de sa couverture.

* *

*

Malko passa pratiquement de l'ascenseur à sa douche, se frottant avec acharnement de savon Jacques Bogart, s'emplissant les narines de l'odeur délicate. Ses oreilles bourdonnaient encore, il avait de brefs et violents tremblements. Il était passé très près de la mort. Si l'immense Soudanais avait été moins chanvré, il aurait découpé Malko en morceaux.

Il se sécha, regarda par les baies de sa suite les lumières du C.C.I.Z. Kinshasa était couvert de bâtiments inachevés, depuis la crise. On ne savait pas comment le C.C.I.Z. était passé à travers... Les Chinois, prudents, construisaient eux-mêmes leur palais de la Culture dans la Cité, près de Radio-Zaïre, mais personne ne savait à quoi il allait servir, étant donné le niveau de la vie intellectuelle zaïroise. Un peu ragaillardi, Malko regarda le bristol de Van de Kamp. Après ce qu'il venait de traverser, il se sentait une petite envie de luxe. Mais il était tard. Dix heures et quart. Le dîner risquait d'être fortement entamé. Pendant qu'il hésitait, le seul téléphone de la suite, qui fonctionnait par à-coups, sonna.

Derrière le bruit de fond habituel, Malko entendit une voix d'homme.

— M. Linge ?

Il séjournait à l'Inter sous son vrai nom.

— C'est moi.

Silence. Comme étonné. Puis une exclamation joyeuse qui parut à Malko un peu forcée.

— Ah ! bon. Je suis content de vous entendre. J'étais au restaurant quand ils sont venus vous chercher.

— Une erreur, fit Malko d'une voix assurée. Ça s'est arrangé avec un petit matabiche. Mais qui êtes-vous ?

— Josse Braaskart, fit la voix. On s'est rencontré une fois chez Bert Adlin. J'étais inquiet. Ces zozos-là feraient n'importe quoi pour vous soutirer vingt zaïres.

— N'importe quoi, renchérit Malko.

— Eh bien, alors, bonne nuit, fit la voix chaleureuse du Belge. Moi, je vais aller boire un verre au Privé. Ça vous dit ? Vers onze heures, minuit ?

— Peut-être, dit Malko, sans s'engager. Sinon, on se verra une autre fois.

— Ça va comme ça, fit le Flamand avant de raccrocher.

Le Privé était la seule discothèque de « Kin ». Une oasis de luxe au cœur de l'Afrique, à côté du meilleur restaurant de la ville, la Devinière.

Malko demeura quelques secondes pensif devant le téléphone. Son cauchemar n'avait peut-être pas été inutile, après tout. Josse Braaskart était l'homme avec qui il devait faire ami-ami. Le tout était de ne pas lui donner l'impression qu'il n'attendait que son appel pour se ruer sur lui. Le dîner Van de Kamp allait lui permettre de tuer un peu le temps.

Il était stupéfait de la rapidité avec laquelle son « montage » assez simpliste avait donné un résultat.

Il est vrai qu'il n'avait pas affaire à des gens très subtils. L'Afrique est un continent brutal, mais pas sophistiqué.

Habillé d'une chemise de voile blanc et d'un pantalon assorti en lin, ce qui faisait ressortir son bronzage, Malko redescendit. Il avait mal un peu partout, mais ça ne se voyait pas. Toutes les putes du hall ronronnèrent. Paul, le chauffeur, attendait à côté de la Mercedes.

— Tu connais la maison du citoyen Albert Van de Kamp à Binza ? demanda Malko.

— Oui, patron.

La route grimpait le long de la colline de Binza, tournant devant le dépôt Mercedes pour emprunter les lacets se terminant au palais des Hôtes Étrangers, éclairé a giorno. Un peu plus haut, la voiture pénétra dans un jardin qui croulait déjà sous les Mercedes. Des 450 SL pour la plupart, à cent mille dollars pièce. Le signe extérieur de richesse standard au Zaïre. Luxe d'autant plus insolent qu'il n'y avait pratiquement pas de routes.

Trois soldats en tenue de combat veillaient dessus. La façade de la villa ne payait pas de mine. Malko entra, vit un escalier de marbre, monta. L'air embaumait le jasmin. On entendait le brouhaha de la fête. Il déboucha sur une splendeur. Un entrelacs de vastes pièces coupées de massifs imposants de plantes vertes donnant sur une pelouse violemment éclairée au milieu de laquelle s'étalait une énorme piscine.

L'entrée du bas n'était qu'un trompe-l'œil. La vraie résidence se trouvait au niveau supérieur. Malko se fit servir une coupe de Dom Pérignon au bar à droite de l'escalier, puis s'avança à travers les groupes, cherchant le maître de maison.

Il avait parcouru la moitié de la pelouse lorsqu'il vit une jeune femme brune, moulée dans une sorte de sari rouge qui lui laissait les épaules nues, s'avancer vers lui. Émilia Nogueira.

Sa démarche était si souple qu'elle avait l'air de danser. Les longs cheveux noirs cascadaient sur la peau nue de son dos. Malko éprouva un petit pincement au cœur, agréable. La C.I.A. ne choisissait pas toujours aussi bien ses stringers.

CHAPITRE III

Le sourire des lèvres épaisses avait quelque chose d'animal, et en même temps de mystérieux, d'intemporel. Un sourire de Bouddha, plein de douceur et de sensualité, contrastant avec la bouche négroïde qui évoquait irrésistiblement le plaisir. Les yeux noirs, extraordinairement vivants et chauds, observaient Malko avec une sorte de fascination. Impossible de lui donner un âge : entre trente et quarante. Elle tendit la main à Malko, et il se pencha pour la baiser. À son imperceptible sursaut, il réalisa qu'elle ne devait pas avoir l'habitude du baisemain.

— Je savais qu'Albert Van de Kamp vous avait invité, dit-elle, mais je pensais que vous ne viendriez plus. Il est très tard. Vous avez déjà dîné ?

— Non, dit Malko, mais je n'ai pas très faim.

Le sourire d'Émilia Nogueira s'élargit encore. Elle semblait ravie de pouvoir être utile à quelque chose.

— Venez au buffet. Nous nous mettrons ensuite à la recherche d'Albert.

Elle glissa son bras sous celui de Malko. Ils contournèrent un massif de plantes vertes entourant deux sculptures gigantesques à l'entrée de l'énorme pelouse vert émeraude. Autour d'eux on ne parlait que flamand. Une trentaine d'invités buvaient debout, par petits groupes, les hommes plutôt débraillés, les femmes parées comme des arbres de Noël.

Le buffet était pantagruélique. Tandis qu'Émilia empilait dans une assiette du poulet et de grosses crevettes, Malko prit une coupe de Moët et Chandon et dut la tenir à deux mains, pris d'un soudain tremblement. Émilia l'observa avec curiosité :

— Vous avez une crise de malaria ?

Malko décida de lui dire la vérité.

— Non, j'ai eu une aventure désagréable. Avec le C.N.D.

Une lueur surprise passa dans les grands yeux noirs.

— Le C.N.D. ? Mais je croyais que...

— Oui, dit Malko. Mais il s'agissait d'une erreur. Qui a failli très mal se terminer pour moi. Je préfère ne pas vous en dire plus.

Les gens buvaient et discutaient sans s'occuper d'eux. Malko remarqua, tout autour de la pelouse, des soldats armés en tenue de combat, comme en bas. Il commençait à se sentir mieux dans cette ambiance luxueuse, près de cette jolie femme. Même si c'était une barbouze comme lui.

— Où se trouve le maître de maison ?

La sang-mêlé eut un rire plein de gaieté. Étendant le bras, elle montra une sorte de bungalow blanc, au fond de la pelouse.

— Là-bas. Il ne faut pas le déranger.

Malko était trop las pour se lancer dans des conversations mondaines. Entre son combat et le rendez-vous avec Josse Braaskart, sa soirée professionnelle était bien remplie. Mais Émilia Nogueira l'intriguait. Trop chaleureuse pour de simples rapports de business.

— Il y a longtemps que vous travaillez à la Panam ? demanda-t-il, tandis qu'ils s'écartaient d'un groupe bruyant où un gros Flamand pansu refaisait le monde à grand renfort de gestes.

— Un an, répondit la métisse. Depuis mon divorce. (Elle eut un sourire courageux.) Je refais connaissance avec la liberté.

Son regard ne quittait pas Malko, avec une lueur indéfinissable, insistante. Il finit par s'en étonner.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? demanda-t-il. On dirait que vous m'avez déjà vu souvent.

La métisse eut un sourire gêné.

— Non, non. Mais je n'ai jamais vu des yeux comme les vôtres. On dirait de l'or liquide. Des yeux de fauve, et en même temps vous semblez très doux. Vous n'êtes pas comme ces Flamands blonds et fadasses. Je ne sais pas..., vous...

Elle bredouilla, puis baissa les yeux. Quand Malko croisa de nouveau son regard, ce qu'il y lut lui envoya une décharge d'adrénaline dans les artères. Brusquement, Émilia le prit par le bras.

— Venez, je vais vous faire visiter la maison.

* *

*

Albert Van de Kamp donna une petite tape sur la tête crépue qui montait et descendait lentement à la hauteur de son ventre.

— Dépêche-toi, une fois, God verdom !

La Noire assise sur ses talons en face de lui se redressa d'une secousse, furibonde, cracha littéralement l'objet de sa gâterie et vomit un flot d'obscénités en lingala. D'où il ressortait que ce n'était pas sa faute si son patron n'avait plus ses érections d'antan.

— Ça va, tais-toi, fit Albert Van de Kamp, agacé et vexé.

Mulunda Bangala se tut et reprit avec conscience sa fellation, accélérant le tempo à en faire tomber ses faux cils.

Albert Van de Kamp ferma les yeux et se concentra, affalé dans un profond fauteuil de rotin, le pantalon blanc sur les chevilles, la chemise ouverte sur son torse maigre, couvert de plaques rosâtres et de poils gris. Il allait avoir soixante ans. Machinalement, il caressa les seins à travers la soie de la blouse. Du bronze. Mulunda ignorait le

soutien-gorge. Sa croupe était aussi dure, si cambrée qu'on aurait pu y poser un plateau. Quand elle s'était présentée comme secrétaire un an plus tôt, il l'avait engagée en trois minutes. Le temps de fermer la porte à clef, il l'avait sautée, agenouillée devant le canapé de son bureau, juste sous le portrait du Guide.

Devenue très vite son « deuxième bureau » et sa secrétaire particulière, Mulunda Bangala avait montré une grande docilité, jointe à une avidité sans bornes. Maintenant elle s'habillait et se maquillait comme une Blanche, et Albert Van de Kamp lui offrait même parcimonieusement les pièces de second choix de sa fabrique de bijoux...

À condition qu'elle soit toujours prête.

Il se mit à pétrir un des seins à travers la soie, faisant rouler sous ses doigts la pointe grosse comme un crayon. Sous la caresse brutale. Mulunda rua, s'enfonçant involontairement l'objet qui encombrait sa bouche jusqu'à la luette. Ce brutal changement eut un effet immédiat et bénéfique sur Albert Van de Kamp. Mulunda sentit la différence et se mit à pomper comme un derrick en folie. Pour faire bon poids et être certaine que son sprint allait être payant, elle empoigna les testicules de son amant et les serra violemment.

Le plaisir du Flamand jaillit d'un coup. Si violemment qu'il fut pris d'une quinte de toux, qui l'arracha à la bouche docile. Albert Van de Kamp retomba en arrière en jurant tandis que Mulunda reprenait son souffle et vérifiait ses faux cils. Le Flamand la fixait, hagard.

— Putain, j'ai cru que tu allais me faire crever !

La Noire baissa modestement les yeux. À Kisangani, elle avait déjà une solide réputation de voleuse de santé.

Il se mit debout, rajusta son pantalon au pli impeccable, passa la main dans ses cheveux gris ébouriffés. D'habitude il s'habillait de détrit, bien qu'il possédât des milliards. Sa Mercedes ressemblait à une rescapée de courses de stock-cars. Deux choses l'intéressaient dans la vie : faire du zaïre et les Noires. Trente ans de Congo. Il parlait lingala, swahili, connaissait toutes les combines, avait réchappé à tout, tutoyait le Guide.

Un grand voyou.

Dix-huit domestiques, une villa sublime, et un doigt dans toutes les combines de « Kin ». Il se tourna vers le grand canapé mou qui occupait tout un mur du bungalow.

— Astrid ?

Sur le canapé, il y avait une jeune femme aussi blonde que Mulunda était brune. De courts cheveux blonds, séparés par une raie au milieu, un visage régulier gâché partiellement par un nez de boxeur. Une robe noire qui semblait n'être faite que de fentes moulait un corps long et mince, presque garçonnier d'où jaillissait une

opulente poitrine, offerte sur le balconnet de la robe.

Elle se leva sans un mot et, tranquillement, se dirigea vers Mulunda. Rien ne montrait son émotion, sauf une lueur trouble dans ses yeux noisette.

Elle s'arrêta à toucher la Noire.

Albert Van de Kamp avait déjà la main sur le bouton de la porte. Il rejeta ses cheveux gris en arrière et sortit. L'air tiède lui fit du bien. Il se sentait vidé, avait du mal à maintenir une démarche assurée.

Les yeux plissés, il parcourut la foule des invités. Déjà, plusieurs étaient partis. Il aperçut près du buffet l'étranger blond qu'on lui avait présenté chez Bert Adlin et qu'il avait invité. Il avait dû arriver pendant sa petite sauterie. Il était en compagnie d'Émilia Nogueira, et cela le décida à aller lui faire un frais.

La métisse manquait encore à son tableau de chasse.

* *

*

— Alors, comment trouvez-vous « Kin » ?

— Très calme, dit Malko. Trop calme peut-être. Mais après le Kasai ça fait plaisir de voir un peu de circulation. Votre maison est superbe. Vous êtes gardé par l'armée ?

Les petits yeux gris d'Albert Van de Kamp se fermèrent presque de joie. Malko désignait les silhouettes en tenue de combat qui jalonnaient les arbres du parc.

— Non, fit le Flamand. Je les loue. Il y a un camp militaire plus bas. Je leur file cinquante zaïres par mois et je les nourris. Ils volent quand même moins que les voleurs. L'autre jour, ils en ont descendu deux.

Il appela d'un claquement de doigts un maître d'hôtel en blanc.

— Polé-Polé ! Apporte-moi mon champagne !

Hilare, il se retourna vers Malko :

— Vous comprenez, quand je reçois des tas de gens, je ne leur file pas ma réserve personnelle.

Le maître d'hôtel au visage renfrogné revint avec un plateau, une coupe et une bouteille de Dom Pérignon. Albert Van de Kamp se servit, puis apostropha le Noir :

— T'as fini de faire la gueule, Polé-Polé ? Si tu continues, c'est une journée entière que je vais te retenir.

Le maître d'hôtel s'éloigna sans rien dire. Après avoir posé la bouteille sur une table basse, Albert Van de Kamp se tourna vers Malko :

— Il est arrivé une demi-heure en retard, aujourd'hui. Je lui retiens un demi-jour de paie. Je m'en fous qu'il ait trois heures de marche.

C'est pas mon problème... Ils n'ont qu'à avoir des bus...Ils sont pas foutus de les entretenir...

Sympathique personnage... On ne voyait plus un bus à « Kin », les Noirs en étant réduits à utiliser les camions foula-foula qui faisaient ressembler les trains de déportation à un transport de luxe... Albert Van de Kamp vida son champagne et dévisagea Malko avec une vague curiosité.

— Il y a longtemps que vous connaissez Bert Adlin ?

— Environ un an, dit Malko. Je l'ai rencontré souvent à Kananga, quand il venait acheter des diamants.

Albert Van de Kamp se reversa un verre de Dom Pérignon et en offrit à Émilie qui écoutait la conversation des deux hommes.

— Qu'est-ce que vous faites déjà, à « Kin » ?

Malko sourit.

— Rien pour le moment, je me repose. Mais j'aimerais bien trouver quelque chose ici.

Albert Van de Kamp secoua la tête, sinistre.

— Faites pas cette connerie. C'est fini, le bon temps. Le pays est pourri. Vous avez vu ce qui s'est passé au Shaba il y a quinze jours ? Ça peut péter ici, de la même façon. Si on écoute « Radio-Trottoir », il va se passer quelque chose pour le 30 juin.

— Vous y croyez, vous ? demanda Malko. Vous avez l'habitude du pays.

Albert Van de Kamp secoua la tête.

— Ici, tout est possible. Mobutu peut sauter dans cinq minutes ou dans dix ans. Les types crèvent de faim ; s'ils se réveillent, ça fera mal. Mais ils sont tellement cons ! (Il se rapprocha.) Tenez, je vais vous raconter une histoire. Il y a deux mois, le Guide est revenu du Gabon. Son escorte l'attendait à N'Jili. Il a senti quelque chose de bizarre avec le chef de sa garde, un Kikongo. Il a un sixième sens, le Patron. Alors, il a pris le type entre quatre yeux, sur place. L'autre s'est mis à table en vingt secondes. Il avait foutu une bombe sous la Mercedes du Guide. Mais, même s'il avait pas parlé, Mobutu, il ne lui serait rien arrivé. Ils avaient oublié de mettre en route le mouvement d'horlogerie...

C'était tellement énorme que Malko éclata de rire.

— Et ensuite ? demanda-t-il. On ne l'a pas interrogé ?

— Mais si, fit Albert Van de Kamp, désabusé. Les Marocains voulaient s'en occuper, mais les Bananias ont gueulé. Ils voulaient l'interroger eux-mêmes. La fierté nationale, quoi... Le Patron a dit qu'on le fasse parler. Ces cons-là, y n'ont pas le sens de la nuance. Au bout de cinq minutes, qu'ils le tabassaient, y en a un qui a pris une machette et qui l'a pratiquement coupé en deux. Après, évidemment, il a plus rien dit...

Cela allait de soi.

— Ça a foutu les jetons au Patron, continua le Belge. Il a fusillé un peu, puis il a attendu le prochain pépin...

— Ça sera pour quand ?

Le Flamand haussa les épaules.

— On ne sait pas dire, n'est-ce pas... Moi, je crois qu'il est encore solide, le Guide. Le C.N.D. fonctionne à peu près, et il a un sixième sens. Côté protection, il ne se fie même plus aux membres de sa tribu : ce sont des Marocains qui le gardent. Vous avez été à sa résidence du mont N'Galiema ?

— Non, avoua Malko.

— Eh bien, n'essayez pas d'y aller sans prévenir, fit Van de Kamp. Les sentinelles du boulevard, tout autour, tirent pratiquement sur tout ce qui bouge. Des types de la division Kamanyola. Des fous.

Il devenait intarissable, Albert Van de Kamp, quand il s'agissait de Mobutu... Les invités commençaient à être nettement plus clairsemés. Discrètement, Émilia Nogeira s'éloigna. Aussitôt le Flamand changea de conversation.

— Elle est bien roulée, la métisse, hein, fit-il. Elle s'envoie en l'air avec un copain du Guide. Son goûteur. Un vieux Flamand qui la couvre de malachite.

— Son goûteur ? fit Malko, interloqué.

— Eh oui, fit Albert Van de Kamp avec un sourire réjoui. Le Patron est prudent. On aime bien empoisonner en Afrique. Alors, il a un vieux colonel flamand dévoué qui goûte tout ce qu'il mange, une heure avant. Tant qu'il reste de son rose naturel, c'est bon, hein. Le jour où il tombera raide, on lui fera des obsèques nationales... En attendant, il se console avec Émilia.

Un énorme Flamand en chemise mauve s'approcha, salua Malko et commença à entretenir Van de Kamp dans sa langue. Malko en profita pour s'éloigner discrètement vers Émilia Nogeira qui l'observait, seule, un verre à la main. Malko la prit par le bras.

— Si nous allions boire un verre au Privé ? proposa-t-il. Vous êtes seule ?

Émilia Nogeira eut un sourire embarrassé et ravi.

— Vous connaissez déjà bien Kinshasa ! Mais ce n'est pas bien élevé de partir comme ça.

— Éclipsons-nous, suggéra Malko, je crois que personne ne le remarquera.

Albert Van de Kamp discutait toujours avec son Flamand mauve. Il n'y avait plus qu'une dizaine de couples. Malko et la métisse furent très vite avalés par l'escalier. Elle riait comme une petite fille. Malko pensait au rendez-vous qui l'attendait.

On se serait cru en Europe, dans une discothèque élégante de la Côte d'Azur. La main d'Émilia Nogeira reposait comme un papillon sur l'épaule de Malko. Grâce à ses talons, son visage était à la hauteur du sien. Il avait l'impression que son corps ne comportait pas d'os, tant il était souple. Ils dansaient à l'opposé du bar, le long de la verrière donnant sur la pelouse. La piste était pleine. Rien que des Blancs. Des jeunes et des moins jeunes. Comme à Paris, à New York ou à Londres, la sono hurlait La Vie en rose. Il fallait faire un effort pour se dire qu'on était en Afrique... Les couples flirtaient dans de profondes banquettes, tout autour de la piste. Malko croisa le regard d'Émilia posé sur lui. Elle baissa aussitôt les yeux. Elle ne se serrait pas contre lui, mais, à un certain abandon de son corps, il avait l'impression qu'elle se retenait. Comme leurs bouches s'effleuraient, elle recula avec un petit sourire.

— Tout le monde va croire que nous couchons ensemble, fit-elle d'un ton enjoué.

— Cela vaut mieux que si on soupçonnait que nous travaillons ensemble, fit Malko. Et ce n'est pas déshonorant ?

— Oh ! non ! s'exclama la jeune femme. Je... Vous êtes un homme...

De nouveau, elle bégayait. Malko lui releva le menton gentiment.

— Émilia, qu'y a-t-il ?

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom. Elle soutint son regard et dit d'une voix extraordinairement douce, d'un trait :

— J'ai toujours rêvé de rencontrer un homme comme vous.

Malko avait rarement reçu une déclaration aussi directe.

— Pourquoi ?

Cette fois, elle enfouit son visage dans son étole et murmura sa réponse, plusieurs secondes plus tard, les lèvres collées contre son oreille :

— Je ne sais pas... Vous me faites penser à un félin, à quelque chose de beau et de dangereux à la fois.

Ou elle était folle, ou c'était le coup de foudre. Alors que les couples autour d'eux s'agitaient comme des fous, elle s'appuyait carrément contre lui. Mais elle se reprit très vite et s'écarta, restant plantée au milieu de la piste.

— Venez, dit-elle d'une voix un peu haletante. Je ne sais pas danser cela.

La musique était assourdissante. Ils regagnèrent leur banquette. Une rangée d'hommes étaient assis au bar.

Josse Braaskart semblait occuper deux tabourets à lui tout seul. La

chemise déboutonnée, un verre de J & B. à la main, tous ses mentons étalés sur son col douteux. Un énorme poupon qu'on aurait un peu gavé de Blédine... Lorsque Malko passa devant lui, il cligna de l'œil d'un air complice. Émilia Nogeira l'aperçut. Dès qu'ils furent rassis, elle demanda, pleine de curiosité :

— Vous connaissez Josse Braaskart ?

Bien que chargée d'aider Malko, elle n'était pas au courant des détails de sa mission. L'éternel cloisonnement des « services ».

— Un peu, dit-il, je l'ai rencontré chez Bert Adlin.

Vous avez rendez-vous ?

— C'est un peu ça, dit-il. Vous le connaissez ?

Elle eut une moue assez peu flatteuse.

— Oh ! tout le monde le connaît à Kinshasa. Il passe son temps à raconter ses exploits, du temps qu'il était à la tête d'un commando katangais. Il a gardé des amis, et le C.N.D. le surveille parce qu'il va souvent de l'autre côté...

Elle sourit. Complice.

— Je vais vous laisser. Vous savez où me joindre au bureau.

— Ne partez pas, fit Malko. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Dans ce cas, je vais me recoiffer.

Émilia Nogeira prit son sac et partit vers les toilettes. Aussitôt, Josse Braaskart se laissa glisser de son tabouret, roula et se posa lourdement à côté de Malko.

— Alors, on ne s'ennuie pas, fit-il avec une jovialité un peu forcée. Je suis content de vous revoir. En entier.

Il eut un rire qui couvrit la musique. Malko sourit, modeste.

— Oh ! ce n'était rien.

Josse Braaskart secoua gravement la tête.

— Quand ils vous tiennent, ces types-là, c'est vachement dangereux. Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

Malko vida une partie de son J & B. avant de répondre, puis, comme s'il se laissait aller, il dit :

— Oh ! des racontars. Ils croyaient que j'avais ramené des diamants du Kasai... Des conneries, quoi...

Le gros Josse n'avait pas cillé, mais Malko avait senti une réaction imperceptible au mot « diamants ». Ça suffisait pour le moment.

— C'est des sales cons, fit le Flamand avec conviction.

— Oh ! ils font leur boulot, fit Malko, philosophe.

Du coin de l'œil, il aperçut Émilia qui émergeait des toilettes. Josse l'avait vue aussi. Il tira une carte de sa poche et la tendit à Malko.

— Passez me voir au bureau demain, si vous avez une seconde. On bavardera.

Il se leva et salua Émilia Nogeira d'un sourire. La métisse observait Malko d'un air soucieux.

— Vous avez l'air fatigué. Vous ne voulez pas rentrer ?

— Bonne idée, dit Malko.

La musique commençait à l'étourdir. Cela faisait une longue journée.

Ils fendirent la foule de la discothèque. Malko prit le bras d'Émilia, qui se serra contre lui. Pris d'une inspiration subite, il s'arrêta au milieu du sentier et l'embrassa. D'abord, Émilia détourna son visage, puis les commissures de leurs lèvres se frôlèrent, leurs bouches se trouvèrent, et soudain Malko sentit une langue chaude venir au-devant de la sienne. Ce fut un baiser long, sensuel et pur.

Émilia se détacha de lui avec un sursaut.

— Je suis folle, murmura-t-elle, je ne vous connais pas.

Malko, sans insister, la guida jusqu'à la Mercedes au moment où un vrai convoi de 450 SL pénétrait dans le parking : la « party » d'Albert Van de Kamp. Dans la voiture, Émilia mit sa tête sur l'épaule de Malko.

— Où habitez-vous ? demanda-t-il.

— Sur l'avenue du 30-Juin, Résidence du 21-Novembre.

Cinq minutes plus tard, la Mercedes stoppa devant un grand building moderne mais déjà lépreux qui s'élevait en bordure de la contre-allée de l'avenue du 30-Juin. Malko aida Émilia à sortir, se pencha sur le chauffeur et lui glissa un billet de dix zaïres.

— Tu m'attends.

L'autre empocha le billet à la vitesse d'un lézard gobant une mouche.

— Ça va, patron.

Émilia Nogueira regarda Malko, l'air comiquement outragée.

— Mais vous n'allez pas monter avec moi ! Qu'est-ce que va penser le gardien ?

Fermement, il la prit par le bras et la tira vers l'ascenseur. Le veilleur de nuit dormait à poings fermés sur son desk.

Pour ne pas rompre le charme, Malko demeura silencieux pendant que l'ascenseur montait, puis dans la galerie extérieure desservant les appartements. Émilia mit la clef dans sa serrure, passa devant lui, alluma. C'était coquet, bourgeois, avec un escalier intérieur qui descendait. Un petit duplex.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-elle.

Très mondaine.

Sans répondre, il la prit dans ses bras, l'embrassa, sentit son corps frissonner. Mais Émilia Nogueira se dégagea.

— Non, non, je ne veux pas. Vous m'intimidez...

C'était un comble. Une femme qui s'était pratiquement jetée à sa tête. Elle plongeait dans l'escalier.

— Si vous ne voulez pas vous en aller, je vais me coucher.

Ils arrivèrent ensemble dans la chambre. Malko fit basculer la jeune femme sur le lit.

La pièce n'était meublée que de ce grand lit bas, avec un tableau de femme nue au-dessus et des lampes. Émilia luttait mollement dans les bras de Malko. Il trouva sa bouche, et elle s'abandonna, les yeux fermés. Mais, soudain, la métisse eut un sursaut violent et lui échappa pour aller s'asseoir sur une chaise en face du lit. Essoufflée, les yeux brillants, la respiration courte et les cheveux en désordre. Malko la rejoignit, tenta de la faire lever et, comme elle résistait, s'agenouilla en riant sur la moquette. Le flirt poussé avec une collaboratrice de la C.I.A. l'excitait, lui faisait oublier la tension de sa mission. Il était intrigué aussi par l'attitude à la fois provocante et pudique de la métisse. Sans rien dire, il repoussa la soie rouge du sari, découvrant les genoux ronds et la naissance des cuisses charnues.

La tête rejetée comme si elle dormait, Émilia se laissa faire. Le silence était absolu, à part le grondement de rares véhicules passant dans l'avenue du 30-Juin. La peau de la métisse était extraordinairement douce sous les doigts de Malko. Peu à peu, il gagnait du terrain, pris au jeu de ce flirt équivoque. Lorsqu'il effleura le renflement du mont de Vénus protégé par la dentelle blanche, Émilia baissa les yeux sur lui. Son regard toujours aussi doux assombri par une expression trouble.

— Vous voulez voir si j'ai joui ?

La brutalité de la question contrastait tellement avec son attitude réservée que Malko resta bouche bée. Mais le prolongement de sa caresse lui apporta la réponse. Inattendue.

Émilia était décidément d'une discrétion rare.

Ils restèrent immobiles quelques instants. Le sari rouge découvrait les jambes jusqu'au ventre, mais Émilia ne semblait pas s'en apercevoir. Malko réalisa qu'il faisait une chaleur poisseuse dans la pièce.

— Il fait chaud, remarqua-t-il.

Se relevant, il ôta sa chemise et apparut torse nu. Émilia le fixait avec une sorte d'avidité tendre.

— Le climatiseur est cassé, dit-elle.

Elle se leva, revint vers le lit et s'y allongea. Malko la rejoignit et, appuyée sur un coude, Émilia commença à couvrir son torse de baisers légers comme si son énorme bouche était un papillon. Lorsque Malko acheva d'ôter ce qui lui restait, elle ne protesta pas, interrompant sa caresse. Ce n'était même plus l'érotisme qui le poussait. La chaleur avait eu raison de son désir. Il se sentait bien, sous cette bouche qui le parcourait doucement, s'attardant à la pointe des seins, au nombril, mordillant parfois, comme un chiot.

Il réalisa quand même qu'Émilia avait perdu une grande partie de

sa timidité lorsque les longs cheveux noirs balayèrent son ventre. Une sensation exquise de douceur l'enveloppa. Comme si la métisse craignait de le blesser. Ou peut-être modérait-elle son plaisir. Avec une patience admirable, elle entreprit de faire revivre son désir sans qu'il sente jamais la pointe aiguë d'une dent. La bouche d'Émilia s'était muée en un fourreau tiède, vivant et efficace. Les mouvements de la tête, peu à peu, gagnèrent une ampleur nouvelle. Malko revivait. Quand il chercha à se soulever, Émilia pesa sur lui de tout son poids. Le regard plein de reproche, elle s'interrompit :

— Vous n'aimez pas ?

— Si, dit Malko. Mais...

Le vouvoiement ajoutait une dimension à la situation qui devint encore plus insolite lorsque Émilia replongea sur lui avec une douceur décidée, après avoir déclaré d'un ton définitif :

— Je vous ai dit que je ne voulais pas faire l'amour. Vous m'intimidez trop.

Elle continua encore longtemps. Ce que Malko prenait parfois pour de la maladresse n'était que le désir de prolonger son plaisir. Lorsqu'il explosa, ce fut si violent qu'il écarta Émilia, prêt à hurler. Au même moment, le téléphone sonna. Au lieu de répondre, Émilia posa tranquillement sa tête sur la poitrine de Malko, contemplant son œuvre d'un air pensif. Presque détachée. La sonnerie continuait, insistante.

— Vous ne répondez pas ? demanda Malko.

Elle sourit.

— Non, répondit paisiblement Émilia. C'est mon amant. Je lui dirai que je dormais.

Malko comptait les sonneries. À la onzième, le silence retomba.

— Je vais retourner à l'hôtel, dit-il.

Elle ne protesta pas. Malko se leva, s'habilla, observé par le regard tendre de la métisse. Lorsqu'il fut prêt, elle l'accompagna jusqu'à la porte.

— Quand vous avez besoin de moi, dit-elle, passez au bureau.

Elle ne précisa pas si c'était à titre personnel ou au nom de la « Company ». Après l'avoir embrassé avec douceur, elle le regarda s'éloigner dans la galerie aux murs tapissés de dizaines de petits lézards incolores. Le veilleur de nuit dormait toujours à poings fermés. Malko se laissa tomber sur les coussins de la Mercedes, vidé. Ils dévalèrent en cinq minutes l'avenue du 30-Juin, totalement déserte, jusqu'à l'Intercontinental.

Malko était content de sa soirée en dépit de l'incident du camp de Lufungula. Josse Braaskart semblait avoir mordu à l'hameçon. S'il cherchait de la « main-d'œuvre », Malko avait exactement le profil qu'il fallait.

CHAPITRE IV

— Dites-moi, vous avez l'air fatigué. C'est la petite Émilie qui vous a mis dans cet état ?

Josse Braaskart éclata d'un bon gros rire. L'image même de la vulgarité. Un panneau était étalé sur son bureau : Attention, le patron mord ! Les étagères étaient pleines de gadgets empilés en vrac, de prospectus, de photos de Josse en tenue de commando. Avec trente kilos de moins. Le ventre en avant, il fit le tour du bureau et mit son bras autour des épaules de Malko.

— Faut pas faire attention, fit-il, je blague sans arrêt. Nous autres, les Belges, nous n'avons pas beaucoup de subtilité, mais on aime bien s'amuser.

Il ne lui manquait qu'une frite en peluche sur le bureau.

Josse Braaskart bavait un peu en parlant, ce qui accentuait encore son aspect négligé. Ses bureaux étaient minuscules, avec deux secrétaires noires, au second étage d'un immeuble décrépit, au sud de l'avenue du 30-Juin. À côté d'un dispensaire. Malko s'assit sur un divan en piteux état et bâilla. Il n'avait dormi que quatre heures. La chaleur moite lui collait à la peau, semblant suinter du ciel blanc et couvert. Josse Braaskart, retourné derrière son bureau, se versa une Beck's après en avoir offert une à Malko.

— À propos, pourquoi vouliez-vous me voir ?

Josse prit le temps de vider la moitié de sa Beck's avant de répondre avec un geste vague :

— Oh ! vous êtes sympa. Je me suis dit que je pourrais peut-être vous aider, il y a longtemps que je suis dans ce pays. Qu'est-ce que vous faites au juste à « Kin » ?

— Rien pour le moment, dit Malko.

— Vous étiez à l'OTRAG, non ?

— Exact, dit Malko. Mais j'en ai marre, je ne suis pas fait pour diriger des types qui ne veulent rien foutre. Et puis on est vraiment au bout du monde dans le Kasai.

Josse Braaskart eut une moue dubitative et amusée.

— Mouais... Mais il y a des diamants, au moins.

Malko fit comme s'il n'avait pas entendu et se mit à tripoter un vieux talkie-walkie.

— Et vous, demanda-t-il, de quoi vous occupez-vous ?

— De relations publiques, fit Josse, et puis j'ai quelques sociétés. Je vous l'ai dit, je connais tout le monde. Je suis sûr que je pourrais vous trouver un truc plus intéressant que l'OTRAG, si vous voulez rester à « Kin ». Mais faudrait que vous soyez en règle avec le C.N.D. Je ne

veux pas d'histoires. J'ai beau connaître le Patron, il y a des trucs qu'il n'aime pas.

— Je suis en règle, affirma vertueusement Malko. Je vous ai dit que c'était une erreur.

Josse s'appuya un peu plus sur le bureau, écrasant son énorme bedaine.

— Qu'est-ce qu'ils vous reprochaient exactement ?

Malko eut un sourire froid.

— D'avoir ramené de Kananga des diamants bruts.

— Je vois, fit Josse.

Le silence retomba, troublé seulement par le climatiseur. Les deux hommes s'observaient. Puis Josse laissa tomber d'un air faussement détaché :

— D'un côté, c'est dommage, vous auriez pu en tirer un bon prix. Il y a des types ici qui gagnent bien leur vie avec ça.

Re-silence. Malko faisait cliqueter son talkie-walkie. Il leva la tête :

— Vous en connaissez, vous, de ces gens-là ?

Josse secoua tous ses mentons, l'air important et sûr de lui.

— Je vous ai dit que je connaissais beaucoup de gens. Ça peut se trouver. Mais puisque c'était une blague...

— Écoutez, dit Malko, semblant se décider d'un coup, je crois que je peux avoir confiance en vous.

— Sûr, fit Josse.

— Bon, dit Malko, j'ai ce dont nous avons parlé. Et je voudrais m'en débarrasser. Vite. Parce que j'ai besoin d'argent. Vous pouvez m'aider...

Josse Braaskart semblait moins enthousiaste d'un coup.

— Je pense, fit-il sans se compromettre, mais il faut faire vachement gaffe. Je ne veux pas me retrouver dans la prison souterraine de Matadi. D'où les avez-vous eus, les cailloux ?

— Je les ai achetés, dit Malko. Je m'y connais un peu. J'ai fait ça en Angola.

— Ah ! vous étiez en Angola ? fit Josse, intéressé. Quand ?

Malko eut un sourire froid.

— Avant les Cubains.

Il valait mieux rester flou. Des aventuriers-contrebandiers-mercenaires, l'Afrique centrale en était pleine. Josse rit.

— Je me disais bien que vous n'aviez pas une tête à faire le con dans les fusées. Vous en avez combien ?

— Dix bouteilles, dit Malko.

La mesure pour les diamants bruts était la bouteille de bière...

Josse tortura un peu ses mentons.

— Vous connaissez Adlin, fit-il, pourquoi vous ne les lui vendez pas ?

Bert Adlin achetait officiellement des diamants pour une maison américaine. Malko secoua la tête et avoua avec un sourire triste :

— Parce qu'il ne les paie pas assez cher. Il sait que j'ai besoin de fric. Il en profite. C'est normal.

— Combien vous en voulez ?

— Cinquante mille dollars, dit Malko. Ce n'est pas cher. Si vous avez quelqu'un qui s'y connaît, il le verra tout de suite.

— Oh ! c'est pas si facile, dit Josse. C'est rare, les types qui s'y connaissent vraiment.

Malko eut un geste agacé.

— J'aurais jamais dû vous parler de ça. Oubliez.

Il fit un pas vers la porte. Josse, aussitôt, contourna son bureau et le rattrapa.

— Hé ! attendez. Je ne vous ai pas dit que je ne voulais rien faire. Mais je dois contacter des amis. Il faut un peu de temps.

Malko se rassit.

— Adlin, fit soudain Josse, il y a longtemps que vous le connaissez ?

— Nous sommes jumeaux.

Le Belge s'extorqua un sourire. Jaune.

— Écoutez, fit Malko. Si vous m'avez fait venir pour me poser des questions idiotes, je me tire. On m'a dit que vous étiez un dur, un type solide et sérieux. C'est pour ça que je vous ai parlé. Est-ce que vous pouvez m'aider, oui ou non ?

— Ils sont où, vos trucs ?

— Dans mon étui à lunettes, fit Malko. Vous avez fini ?

Josse rit. De plus en plus jaune. Malko l'intéressait, mais il ne le situait pas encore. Le Kasaï, c'était loin. Mais, dans ce qu'il faisait, un homme comme cet aventurier blond pouvait toujours servir.

— Il faudra un échantillon, dit-il.

— Pas de problème, affirma Malko.

L'interphone grésilla et une voix de femme annonça :

— Mme Van de Kamp est là, monsieur Braaskart.

Le visage de Josse Braaskart s'éclaira, la lueur de surprise s'éteignant aussitôt dans ses yeux.

— Qu'elle entre, qu'elle entre, dit-il.

Il referma l'interphone et leva ses yeux bleus vers Malko.

— On va faire la pause, hein, fit-il.

Il se leva vivement et sortit du bureau. Il réapparut quelques instants plus tard, s'effaçant devant la silhouette d'une femme qui paraissait encore plus éblouissante dans le petit bureau. Elle avança vers Malko avec un sourire légèrement surpris.

— Mon ami Malko, annonça Josse ; c'est Astrid Van de Kamp, la femme d'Albert, chez qui vous étiez hier soir.

Malko eut du mal à conserver un air indifférent. En se penchant pour baiser la main tendue, il eut l'impression qu'il allait heurter la poitrine somptueuse moulée par un chemisier assez ouvert pour qu'on puisse apercevoir le haut du soutien-gorge de dentelle. Un jean très étroit serrait une croupe petite et cambrée, prolongée par de longues jambes qui se terminaient sur des socques à très hauts talons. Des cheveux courts et blonds séparés par une raie au milieu, un nez de boxeur, mais des yeux sombres à l'expression trouble et une petite bouche mutine. Pas plus de vingt-cinq ans.

— Je ne vous ai pas vue hier soir, dit Malko, ne comprenant pas ce qu'une créature aussi pulpeuse venait faire chez Josse Braaskart.

Astrid Van de Kamp l'observait, comme un enfant contemplant un baba au rhum derrière une vitrine.

— Nous nous verrons sûrement une autre fois, dit-elle d'une voix de petite fille.

Astrid Van de Kamp n'était sûrement pas candidate à la médaille d'or de la fidélité conjugale. C'était écrit dans les courbes de son corps.

La jeune femme se tourna vers le Belge.

— Tu viens dimanche sur le fleuve, Josse ?

Josse Braaskart se dandina avec un sourire épanoui, comme un gros ours maladroit.

— Si tu veux de moi.

Avec une grâce pataude, il passa un bras autour de la taille de la jeune femme, qui se serra en riant contre lui. Malko n'en revenait pas. Ce n'était pas possible qu'une femme comme elle soit la maîtresse d'un monstre comme Josse. Décidément, les femmes étaient imprévisibles. Mais il ne voyait pas d'autre explication à leur intimité évidente et à cette visite impromptue.

Il avait l'impression de s'immiscer dans un rendez-vous clandestin. D'ailleurs, Astrid se détacha.

— Je vais au golf, dit-elle.

Josse l'accompagna, laissant Malko seul. Son parfum flottait encore dans la pièce. Le Belge revint, épanoui.

— Elle est chouette, hein, la femme de mon copain, dit-il. Et très sympa.

— Sûrement, dit Malko.

Le silence retomba. Le fantôme sensuel d'Astrid avait changé l'atmosphère de la pièce. Tout à coup, Josse annonça :

— Puisque vous avez eu confiance en moi, moi aussi, je vais vous faire confiance. Pour un boulot un peu « sensible ».

Malko chercha le regard des yeux bleus, qui n'avaient plus l'air aussi innocents.

— Pour quoi faire ?

Josse Braaskart s'extirpa un sourire canaille et confiant.

— Oh ! pas grand-chose, mais cela pourrait vous permettre de gagner un peu d'argent pour attendre la vente de vos trucs. Ça peut prendre quelques jours, vous savez... Écoutez. (Il baissa la voix comme si on pouvait les entendre.) Nous importons pas mal de choses du Congo-Brazza, sans passer par la douane, sinon, ça coûte trop cher en matabiches. Il y a une livraison à prendre, très prochainement ; mais il faut être deux pour traverser le fleuve. Bien entendu, je viendrai avec vous. Ce n'est pas très difficile.

Il se tut. Malko réfléchissait. Le Zaïre avait jusqu'à vingt-sept kilomètres de large, à l'endroit du « Pool », mais se rétrécissait jusqu'à un kilomètre, en face de Kinshasa, seule frontière entre le Congo-Brazza et le Zaïre. Des fenêtres de sa suite, il apercevait la flèche de l'émetteur de télévision de Brazzaville.

— Les choses dangereuses sont toujours très faciles, remarqua Malko froidement.

Josse prit l'air comiquement outragé.

— Ce n'est pas dangereux, simplement je ne fais pas confiance aux Bantous, pour ce genre de truc. Ils sont capables de tout voler et de dire ensuite qu'ils ont chaviré dans le fleuve.

— Qu'est-ce que vous ramenez ?

Josse Braaskart eut un geste évasif.

— Oh ! pas mal de trucs, cela dépend des périodes. En ce moment c'est du sucre, de l'huile et des boubous. Mais, surtout, j'ai un lot de pièces de rechange de Mercedes dont on a vachement besoin. J'ai un bon canot automobile et je connais tous les bancs de sable du fleuve...

Il se leva et alla jusqu'à la grande carte épinglée au mur, montrant de son doigt boudiné une petite île au milieu du Zaïre, à l'est de Kinshasa, juste au début de l'immense Stanley Pool, lac naturel qui élargissait le fleuve démesurément comme une poche prête à crever.

— Voilà, c'est l'île Bamou. Territoire Congo-Brazza. Les types nous attendent toujours au même endroit. La traversée dure une demi-heure.

— À quel moment opérez-vous ?

— Ça dépend, dit Josse. Quelquefois, en pleine nuit. Quand on peut, le dimanche. Ici la nuit tombe à six heures et le dimanche il y a beaucoup de monde sur le fleuve. En revenant vers sept ou huit heures, on a l'air d'un canot tombé en panne... Aucun risque.

Il souriait avec l'air honnête du marchand de voitures d'occasion qui vient d'en vendre une sans boîte de vitesses. Malko le laissa mariner dans sa sueur presque une minute avant de laisser tomber :

— Eh bien, je vais réfléchir. Combien vous m'offrez pour la balade ?

— Cinq mille zaires.

Au taux officiel, cela faisait quatre mille dollars. Au marché noir, mille dollars. Malko fit la moue.

— Ce n'est pas beaucoup.

— Écoutez, fit Josse Braaskart, venez avec nous sur le fleuve dimanche. Vous verrez à quoi ça ressemble. Mais il faudrait me donner votre réponse de principe demain, sinon, il faut que je m'organise. C'est pressé, mon truc.

— D'accord, promit Malko. Je vous téléphonerai.

Ils traversèrent le petit bureau des secrétaires et il serra la main moite du Belge, qui lui ouvrit la porte. Une dizaine de Noirs faisaient la queue en face du dispensaire privé, de l'autre côté du palier. Résignés et patients. À l'hôpital, c'était pire. Il fermait à sept heures du matin, laissant des dizaines de malades dehors, et tous les médicaments étaient vendus au marché noir.

Malko descendit l'escalier minable, le cœur en fête. Le poisson avait mordu à l'hameçon. Il était en train de pénétrer dans l'intimité de Josse Braaskart, l'homme que les services zaïrois soupçonnaient de vouloir assassiner le président Mobutu.

Peut-être que Victor Hammer, le chef de station de la C.I.A. à Kinshasa, pourrait l'éclairer sur cette histoire de contrebande. De toute façon, il était décidé à accepter. Quels que soient les risques. Pour que Josse Braaskart lui fasse confiance, il fallait payer le prix.

CHAPITRE V

— Arrête-moi là, demanda Malko. En face de l'U.T.A.

Le chauffeur se rangea docilement. On était en plein cœur de Kinshasa. Le building marron de la Sozacom dressait sa masse marron juste devant lui. Quelques policiers en casque blanc dirigeaient nonchalamment la circulation. Les feux de signalisation étaient inconnus à Kinshasa. Avant de sortir, Malko inspecta le trottoir, cherchant les gangs de ballados, les pickpockets qui guettaient d'habitude dans ce secteur. Il entra à l'U.T.A. et ressortit au bout de quelques secondes puis fila à gauche. Trois minutes plus tard il pénétrait dans le petit building blanc à trois étages de l'ambassade américaine.

— M. Hammer m'attend, annonça-t-il au « marine » de garde, imberbe et imbu de son importance.

L'autre vérifia et annonça :

— Troisième étage, sir, porte 306.

Le chef de station de la C.I.A. avait son bureau juste à côté de celui de l'ambassadeur. Pour une fois, ils s'entendaient bien. Prévenu, l'Américain attendait Malko sur le pas de sa porte.

Grand, mince, très élégant, des yeux gris pleins de charme et d'humour, les cheveux noirs courts, il avait parfois du mal à dissimuler une certaine amertume sous-jacente. Ancien colonel de « Green Berets », une rafale de P.M. au Vietnam l'avait rendu impuissant. Avec une jeune et jolie femme de trente ans. Difficile à avaler. D'une politesse raffinée, fin, tortueux, il était très au-dessus de la moyenne des « Senior officers » de la C.I.A. Malko le connaissait et l'appréciait...

Il fit traverser son bureau à Malko, le menant jusqu'à une petite terrasse dominant la rue, où se trouvaient deux chaises.

— Ici, nous serons tranquilles pour bavarder, dit-il en souriant. J'aime bien notre ami Dikuta M'Funi, mais je préfère décider moi-même de ce que je lui apprend.

— Il vous écoute ?

L'Américain eut un sourire légèrement sarcastique.

— Je ne sais pas, mais je ne veux pas prendre le risque.

Malko rapprocha sa chaise. À cause du bruit de la rue, il entendait à peine Victor Hammer.

— J'ai le contact avec Josse Braaskart, annonça-t-il.

— Terrific ! fit Victor Hammer.

Succinctement, Malko fit son rapport.

L'Américain l'écoutait attentivement. À la fin, il eut une mimique

surprise.

— Josse Braaskart est un excité sans beaucoup de cervelle. C'était un dur, mais l'alcool l'a beaucoup changé. Je ne crois pas qu'il ait l'envergure nécessaire pour monter un complot tout seul... Ce n'est que le bout de l'iceberg.

— Pour trouver le reste, il va déjà me falloir des diamants, dit Malko.

Victor Hammer sourit.

— Ça va être réglé tout de suite. Je dis à Bert de venir nous voir.

Il rentra dans le bureau et appela sa secrétaire. Le bureau de Bert Adlin se trouvait dans le building Texaco, à deux cents mètres, non loin du fleuve. Victor Hammer revint sur la terrasse.

— Il arrive, dit-il. J'espère qu'on reverra vos diamants. Je vais avoir du mal à justifier cela auprès de nos comptables. Vous avez déjà mauvaise réputation auprès d'eux, avec votre vie de luxe et votre château.

Malko sourit.

— Les diamants bruts ne m'intéressent pas. À propos, vous connaissez la femme d'Albert Van de Kamp ?

Victor Hammer fronça les sourcils.

— Un peu, je l'ai vue dans des soirées. Jolie, non ?

— Plus que cela, dit Malko ; je me demande vraiment ce qu'elle fait avec Braaskart.

L'Américain haussa un sourcil. Sarcastique et un peu amer.

— Qui sait, il a peut-être des charmes cachés.

* *

*

Bert Adlin était petit avec un visage buriné, d'où émergeait un énorme nez, et une chemise blanche ouverte sur une poitrine velue. Il serra la main de Malko avec un sourire amusé.

— Josse Braaskart m'a téléphoné tout à l'heure, dit-il. Pour me demander d'où vous sortiez. Je l'ai rassuré. Alors, ça y est, vous avez le contact ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Les trois hommes étaient debout sur la terrasse. C'est le chef de station de la C.I.A. qui répondit à la place de Malko, expliquant l'approche de ce dernier. Bert Adlin écoutait en tirant sur sa cigarette.

— Je vais vous préparer vos petites bouteilles, dit-il, mais j'aimerais avoir un reçu de quelqu'un. Si on les perd, je vais avoir des ennuis. Et puis je ne vais pas vous mettre de la marchandise de première qualité...

— Ne me mettez quand même pas du verre pilé, fit Malko. Et il me faut un échantillon rapidement.

— Passez au bureau cet après-midi, confirma l'Américain, j'ai ce qu'il faut au coffre.

Bert Adlin semblait beaucoup s'amuser. Après vingt ans de « Company », il avait du mal à s'adapter à la vie civile et au commerce. Le J & B. ayant à peu près éliminé sa vie sexuelle, il avait peu de distractions. Victor Hammer se tourna vers lui.

— Bert, vous qui connaissez tout, il y a beaucoup de contrebande entre le Congo-Brazza et le Zaïre ?

— Bof ! fit l'Américain, un peu. Surtout des boubous, je ne sais pas pourquoi. Mais de la bouffe quand il n'y en a pas ici, et des pièces pour les avions aussi, quelquefois.

Donc l'histoire de Josse « tenait ». Victor Hammer exposa la proposition faite à Malko. Bert Adlin secoua la tête.

— Faites attention. Les douaniers sont nerveux, c'est la fin du mois, et ils n'ont plus à bouffer. Ils ont deux ou trois vedettes qui patrouillent le fleuve. S'ils vous piquent, ils sont capables de vous flinguer pour récupérer tranquillement votre cargaison. Il y a encore assez de crocos dans le fleuve pour qu'il ne reste aucune trace de vous...

Petit détail que Josse Braaskart avait pudiquement tu dans sa description idyllique de la contrebande sur le Zaïre. Malko se mêla à la conversation :

— Ce serait plus sûr de prévenir le C.N.D., conseilla-t-il.

— Oui, peut-être, fit Victor Hammer.

Sans enthousiasme. Comme Malko demeurerait silencieux, il précisa sa pensée :

— Je connais M'Funi, dit-il, toujours tenté de faire du zèle. Il est capable de faire arrêter Braaskart pour montrer qu'il a des informations et, ensuite, nous serons le bec dans l'eau. N'oubliez pas que nous n'avons aucune autre piste.

— Si je suis dans le ventre d'un crocodile zaïrois, remarqua Malko, je ne pourrai pas être enterré à Langley (18)... Ils n'acceptent pas les crocodiles.

Victor Hammer eut la politesse de sourire.

— Je crois qu'on n'en viendra pas à cette extrémité, les douaniers zaïrois ne sont pas si vigilants. Qu'en pensez-vous, Bert ?

— Oh ! ça se passera bien, fit lâchement l'Américain. Ils sont trop paresseux.

Malko comprit que la cause était entendue.

— Bon, dit-il, donc je dis oui à Braaskart. Je crois qu'il a l'intention de tenter le coup dimanche soir. Si vous ne me voyez pas lundi, draguez le fleuve.

Cette fois, personne ne rit. Bert Adlin jeta sa cigarette allumée dans la rue, ratant de peu une tête crépue.

— Bon, je vais vous préparer votre petit trésor, dit-il. Passez quand vous voudrez à partir de quatre heures.

Il traversa le bureau et disparut. Victor Hammer eut un sourire contraint.

— Si je mets le C.N.D. dans le coup, ils vont tout saloper. Croyez que je suis désolé de vous faire courir certains risques, même légers.

Un ange passa, essuyant une larme de crocodile.

— Vous verrez, le dimanche, le fleuve est très agréable, ajouta l'Américain, j'y vais souvent moi-même... Je veux dire dans la journée.

— N'aggravez pas votre cas, sir, dit Malko. J'irai dans la journée et le soir aussi.

* *

*

— Parfait, parfait, exulta Josse Braaskart dans l'écouteur. Je vous attends au bureau à six heures.

Malko venait de lui confirmer son accord, à mots couverts. Dans sa poche, il avait un petit flacon plein de diamants bruts qui ne payaient pas de mine. On aurait dit des bouts de verre mélangés à des cailloux. Prêt de Bert Adlin.

La machine était en route. Il n'y avait plus que le samedi à tuer avant de commencer vraiment à travailler. Ce qui le motivait le plus pour sa balade dominicale, c'était de revoir la pulpeuse Mme Van de Kamp. Du côté Josse, il envisageait déjà une bataille longue et tortueuse. D'ici qu'il se transforme en contrebandier à temps plein... Enfin, certains agents de la C.I.A. avaient ainsi plongé pour des mois dans un métier bizarre et dangereux.

* *

*

Les jacinthes d'eau défilaient le long de l'étrave, innombrables et verdâtres, dérivant au fil du courant, donnant au fleuve un aspect bizarrement pollué. Albert Van de Kamp appuya sur la manette des gaz et le cabin-cruiser fit un bond en avant, juste à la sortie du petit yacht-club. Une sorte de canal séparé du fleuve par une diguette, où étaient amarrés des dizaines de canots automobiles. Des Noirs aidaient les plaisanciers à charger le carburant et l'équipement du pique-nique. Situé à l'est, le yacht-club donnait directement sur le Pool, là où le fleuve s'élargissait au maximum. Le bateau accéléra si brutalement qu'Astrid Van de Kamp fut projetée contre Malko, qui referma les bras autour d'elle, l'empêchant de tomber. Leurs cuisses se frôlèrent, et elle

éclata de rire.

En maillot, Astrid était encore plus impressionnante. Un corps de fille de dix-huit ans, la provocation d'une femme de quarante et une poitrine découverte aux deux tiers grâce à un soutien-gorge à la limite de l'indécence. La main la plus innocente avait envie de s'y attarder. Même sur le bateau, elle avait gardé des mules qui allongeaient ses jambes et courbaient ses reins, ainsi qu'une navette de vingt carats à l'annulaire gauche... Josse Braaskart, étalé sur la banquette arrière, ressemblait, avec sa peau blanche, à un hippopotame albinos échoué. Des dizaines de bateaux semblables fendaient les eaux limoneuses du Zaïre, encombrés de familles et de paniers de pique-nique. La grande distraction du dimanche. Au nord-est de Kinshasa, le Zaïre s'élargissait, semé de petits bancs de sable émergeant à la saison sèche. Facilement accessibles. Dans ce coin-là, il n'y avait ni crocos, ni bilharziose. Les Noirs ne venaient pas sur le fleuve, sauf les contrebandiers la nuit. Les Belges étaient entre eux.

Tandis que le bateau coupait le fleuve en diagonale, Astrid gagna la plage avant pour bronzer. Aussitôt Josse se leva et s'approcha de Malko. Albert Van de Kamp leur tournait le dos, aux commandes. Josse tendit le bras, montrant le rivage plat, bordé d'une végétation épaisse, environ à deux kilomètres sur leur gauche.

— Voilà le Congo-Brazza. Ce n'est pas loin...

La veille, à son bureau, il avait remis à Malko un petit paquet entouré de papier marron. Deux mille cinq cents zaires scellant leur accord. Comme la plus grosse coupure était le billet de dix zaires, le moindre paiement conséquent réclamait un camion... Tous les hommes se promenaient avec de petites sacoches en cuir bourrées de billets, providence pour les ballados...

Malko regarda la côte plate. Il se sentait bien, après avoir passé pratiquement le samedi à dormir au bord de la piscine de l'Inter. Le ciel venait de s'éclaircir et il faisait 25 degrés. L'idéal. Depuis qu'ils avaient quitté le ponton de bois du yacht-club, ils avaient dû parcourir trois kilomètres. Peu à peu, la « circulation » se raréfiait, les bateaux stoppant l'un après l'autre sur des îlots et leurs passagers montant immédiatement des tentes, comme des Robinson Cruséo.

— Vous voulez toujours faire votre transfert ce soir ? demanda Malko.

Josse hocha la tête affirmativement.

— Oui, j'ai tout préparé. Si vous êtes d'accord, Albert nous déposera sur un îlot à la fin de la journée. Il y a un autre bateau, tout prêt. Nous attendrons qu'il fasse nuit – après six heures – et on retraversera.

Le grondement du moteur couvrait leur conversation. Albert Van de Kamp ne s'était pas retourné une seule fois.

— Qu'est-ce que vous dites à votre ami ? demanda Malko.

Josse eut un haussement d'épaules optimiste.

— Oh ! il s'en fout. Je lui dirai qu'on retrouve des amis là-bas. Mais il sait bien ce qui se passe sur le fleuve. Ce n'est pas son problème...

Malko faillit atterrir dans les bras de Josse. Albert Van de Kamp venait de faire un brusque zigzag pour éviter un banc de sable.

— Et ensuite ? demanda Malko. Comment se passe le retour ?

— Un fourgon nous attendra, dit Josse.

— Mais on entendra le moteur du bateau, remarqua Malko.

— Ça ne fait rien, affirma le Belge. C'est dimanche, il y a plein de bateaux, les Zaïrois y sont habitués. Ils croiront que c'est un type qui est tombé en panne ou un couple resté sur une île pour s'envoyer en l'air autour d'un feu.

Il se tut. Astrid revenait à l'arrière. Elle exhiba des dents de nacre dans un sourire joyeux.

— J'ai trop chaud !

D'un geste coulant, elle ôta le soutien-gorge de son maillot fuchsia. Chose inouïe, sa poitrine tenait. Impressionnante de fermeté. Tranquillement, elle prit un tube de crème solaire et commença à se masser les seins avec soin, coulant un regard trouble et amusé à Malko.

Le bateau ralentit. Ils arrivaient en face d'un petit îlot long d'une centaine de mètres, juste au milieu du fleuve, sans la moindre végétation. Plusieurs familles étaient déjà en train d'y planter fiévreusement des piquets de tente... Tout juste si on ne hissait pas un drapeau belge. Avec un bruit soyeux, l'étrave du cabin-cruiser se planta dans le sable et s'immobilisa.

Malko sauta le premier dans l'eau. Aussitôt Astrid lui tendit les bras.

— Aidez-moi.

C'était de la provocation pure et simple. La profondeur ne dépassait pas cinquante centimètres... La jeune femme se laissa glisser contre lui avec une lenteur volontaire, ses seins frottant bien contre le torse de Malko.

— Hé ! cria Josse en riant, prenez le panier aussi !

* *

*

Malko balaya la plage du regard et se dit que pour lui un flamant rose ne serait plus jamais un oiseau...

À perte de vue, il n'y avait que du Belge, allant de l'écarlate au violet, allongé sur le sable, rotant, ronflant, la bouche ouverte, la panse pleine, hommes, femmes et enfants mélangés. Étrangement, la

boisson en vogue était l'Irish coffee. Avec beaucoup de whisky... Il fallait une santé de Flamand pour en siffler trois ou quatre sous le soleil tropical... Ensuite, c'était le coma heureux... Tous les dimanches passaient ainsi.

Cuit à point, Malko se leva. Josse s'était éloigné, et Albert Van de Kamp somnolait, imbibé d'Irish coffee. Une famille de Libanais tenue à l'écart – on a quand même le sens des convenances en Belgique – repliait sa tente. Malko entra dans l'eau : elle était fraîche. Il y eut aussitôt un bruit derrière lui. Le sable faisait un drôle de bruit de succion quand on marchait dessus. Astrid Van de Kamp entra dans l'eau à son tour, avec un sourire innocent.

— J'ai trop chaud.

Elle n'avait pas remis son soutien-gorge.

Ils avancèrent jusqu'à avoir de l'eau à la poitrine. Le fond était vaseux, pas ragoûtant... Soudain, Astrid poussa un petit cri, perdit l'équilibre et se jeta littéralement dans les bras de Malko.

— Il y a trop de courant !

C'était vrai : un courant surnois les entraînait le long de l'îlot. Tenant la jeune femme contre lui, Malko se laissa dériver puis reprit pied, cent mètres plus loin. Hors de vue du campement, grâce à un repli de la dune. Bien qu'il n'y ait plus de courant, Astrid demeura collée contre lui, des genoux à la taille. Agacé par cette provocation, Malko voulut l'embrasser, mais elle détourna la tête.

Ses seins flottaient sur l'eau. Il en caressa un, et elle ferma les yeux, les rouvrit et dit d'une voix calme :

— Vous savez, je ne trompe jamais mon mari.

— Astrid, fit Malko en lui tenant solidement la taille, la vérité m'oblige à vous dire que vous êtes une allumeuse.

La jeune femme eut un sourire ravi.

— Je n'ai pas dit que je ne faisais pas l'amour avec d'autres hommes. Simplement, je veux que mon mari soit là.

— Ah ! fit Malko.

Un picotement agréable lui agaçait la colonne vertébrale. C'était rare d'entendre une profession de foi aussi brutale venant de la part d'une femme aussi désirable... Astrid Van de Kamp avait imperceptiblement appuyé son mont de Vénus contre lui. Comme pour renforcer le sens de ses paroles.

— Il faut être trois ou quatre ? demanda-t-il.

Astrid éleva quatre doigts hors de l'eau.

— Je ne suis pas égoïste. Vous connaissez bien quelqu'un à « Kin »...

— Je vais voir, dit Malko.

Il réprimait une furieuse envie de la traîner sur le sable et de la violer sur place. Comme il la serrait un peu plus contre lui, elle le

repoussa, les deux mains à plat sur la poitrine, mutine mais ferme.

— Vous ferez ce que vous voudrez avec moi, lui glissa gentiment Astrid. Mais pas maintenant, j'aime le confort... Revenons, Albert va s'inquiéter...

Et bonne épouse avec ça...

Ils regagnèrent le sable. Le soleil était presque sur l'horizon. Il était cinq heures.

Astrid marchait devant Malko avec la majesté voluptueuse de la salope triomphante. Elle se retourna.

— Lundi soir, vous êtes libre ? Nous pourrions dîner à quatre.

— Parfait, dit Malko sans réfléchir.

Ni même savoir qui serait la quatrième.

Albert Van de Kamp bavardait avec Josse, réapparut. Ce dernier adressa un clin d'œil à Malko.

— Albert va nous emmener retrouver nos amis, dit-il. Nous vous attendions.

Astrid lui adressa un sourire à damner un pape, avant d'embrasser Josse et son mari. Celui-ci monta dans le bateau, et Malko lâcha l'amarre. À toute vitesse, ils s'éloignèrent du banc de sable, zigzaguant dans le courant entre les îlots. La vue était fantastiquement belle, impressionnante. Ils doublèrent une pirogue qui leur adressa des signes joyeux.

Au bout de dix minutes, Albert Van de Kamp bifurqua vers une grosse île qui occupait le milieu du fleuve.

— Voilà Bamou, annonça Josse Braaskart.

Il ralentit. On ne voyait plus aucun bateau. La rive du Congo-Brazza semblait très loin, dans une brume de chaleur. Le soleil n'était plus qu'un disque rouge, très bas sur l'horizon.

Albert Van de Kamp s'engagea dans un bras d'eau morte, coupa le moteur, et ils vinrent s'arrêter dans un endroit similaire à celui qu'ils venaient de quitter. Le moteur stoppé, le silence était absolu.

— Je vous laisse là ? demanda Albert Van de Kamp.

— Parfait. On ne saurait pas mieux faire, fit chaleureusement Josse.

Il sauta à terre, suivi de Malko, portant le sac où ils avaient mis leurs affaires. Aussitôt, Albert Van de Kamp remit en route, fit marche arrière et s'éloigna, sans un mot.

— Venez, dit Josse.

Ils traversèrent le banc de sable sur une centaine de mètres. De l'autre côté, il y avait une crique avec un bateau. Un long canot automobile, sans cabine.

— Et voilà ! fit joyeusement Josse Braaskart. On ira dans une heure, dès que la nuit sera tombée.

Le cabin-cruiser de Van de Kamp n'était plus qu'un point sur l'immense Zaïre. Le calme était impressionnant. Il n'y avait même pas

de moustiques. Josse frissonna soudain, fit une grimace et se laissa tomber dans le bateau. Malko remarqua que ses traits s'étaient tirés, que ses yeux bleus avaient une expression étrange, floue, comme s'il rêvait tout éveillé.

— Ça ne va pas ? demanda Malko.

Josse sortit un mouchoir et s'épongea le front.

— Cette putain de fièvre, grommela-t-il. Quand ça me prend... Une fois, au Katanga, je suis parti avec mes gusses en tremblant sur mes jambes. C'est un sorcier qui m'a guéri...

Avec des gestes maladroits, il se rhabilla, et Malko en fit autant. Il s'assit, regardant tomber le soleil. Écoutant d'une oreille distraite. Il aperçut soudain, à ses pieds dans le bateau, le canon d'une courte mitraillette, probablement une Uzi, dépassant d'une toile. C'était du travail sérieux... Allongé, Josse se mit à raconter sa vie... Une heure plus tard, Malko savait tout du commando « Lionel ». Josse était le type même de baroudeur un peu mytho, incorrigible de l'uniforme, souffrant de sa condition physique.

En une demi-heure, la nuit tomba. Comme un rideau. Le silence semblait encore plus minéral. Il était à peine sept heures. On distinguait encore sur l'eau les taches plus sombres des jacinthes d'eau dérivant à l'infini. Josse s'ébroua.

— Allez, on y va, ça fait bien quarante minutes de route. Conduisez. Tout droit vers l'autre rive. Ensuite, on virera à gauche pour retrouver Bamou. Allez doucement avec le moteur. Pas la peine d'ameuter les populations...

Il continuait à respirer lourdement. Heureusement que la nuit était claire. Malko tourna la clef du démarreur qui parut faire un bruit de tonnerre dans le silence.

* *

*

Depuis cinq minutes, le bateau dérivait à une dizaine de mètres de la rive herbeuse de l'île Bamou au gré du courant. Pas âme qui vive. Pas une lumière. À genoux dans le centre du bateau, Josse dirigeait Malko à voix basse.

Ce dernier godillait avec une rame, pour ne pas s'éloigner de la rive.

Soudain, la lueur d'une lampe électrique brilla en avant et à droite du bateau.

— C'est eux, fit Josse d'une voix excitée.

Il faillit faire basculer le canot en bougeant sa masse. Malko avait beau godiller, il réalisa que le courant était trop fort. Il fallait remettre le moteur. Ce qu'il fit en le laissant à un régime très bas... Pourtant, le

vacarme éclata comme un coup de tonnerre.

— Coupez cela, bon Dieu ! fit Josse avec nervosité.

Malko obéit. Le silence retombé, il entendit distinctement une voix d'homme jurer en espagnol :

— Hijo de puta !

Malko n'eut pas le temps de se poser de questions. La pointe du bateau s'enfonçait dans la berge marécageuse. Trois hommes apparurent, éclairés par une lampe-torche, vêtus de treillis verdâtres. Des Noirs. L'un d'eux s'adressa à Josse en lingala. Le Belge répondit dans la même langue. Les deux autres restaient muets.

— Vite, fit Josse, aidez-les à charger. Je suis trop crevé.

Depuis un quart d'heure, il tremblait comme un paquet de gélatine. Superbe accès de malaria.

Malko sauta à terre. Le sol était glissant et marécageux. Il suivit les trois Noirs jusqu'à une pile de caisses. Déjà les deux premiers en prenaient une, il empoigna la seconde avec l'autre Noir. Une trentaine de kilos. Longue de un mètre trente environ.

Ils la chargèrent sur le bateau puis revinrent. Personne ne parlait. Il adressa la parole à son compagnon en français, mais ce dernier lui fit un signe de tête, il ne comprenait pas... Il essaya le portugais qu'il parlait également, sans plus de succès.

Le chargement était terminé. Le bateau s'était enfoncé dans l'eau de vingt bons centimètres. Cette fois-ci, pas question d'y aller à la rame. Malko, avant de sauter à bord, se retourna vers le Noir en sueur et dit à voix basse :

— Adios. Muchas gracias.

Automatiquement, l'autre répondit :

— Adios, compañeros.

— Vite, bon Dieu, gémit Josse.

La fièvre ou la peur, il était abominablement nerveux.

Les trois Noirs s'évanouirent dans l'obscurité. Malko lança le moteur, et le bateau commença à couper le courant. Beaucoup moins maniable qu'avant. Droit sur le Zaïre. Josse s'était installé sur la banquette arrière. En se retournant, Malko aperçut qu'il tenait l'Uzi sur ses genoux. Désagréable d'avoir cela dans son dos.

Cinq minutes plus tard, la forme d'un îlot apparut devant eux.

— À droite, cria Josse, il y a une passe entre les deux.

La lune s'était levée, éclairant les contours des objets. Malko aperçut un passage plus sombre entre les deux berges de sable et y engagea le bateau. Ils n'avaient pas parcouru dix mètres qu'il y eut un raclement sinistre, le moteur s'emballa et le bateau stoppa en travers de la passe.

Enlisé.

Josse Braaskart se dressa comme un diable à l'arrière.

— God verdom ! Vous avez échoué !

— Dites-moi, fit Malko, furieux, c'est vous qui la connaissez, la passe, pas moi.

Le Flamand se calma aussitôt. Malko avait coupé le moteur. Le bateau était échoué en travers de la passe. D'un bond, Malko sauta par-dessus bord. Il avait de l'eau jusqu'à la taille. S'arc-boutant contre la coque, il parvint à la faire bouger légèrement, mais, tout seul, il ne pouvait pas dégager le bateau.

— Venez m'aider, fit-il.

Le pachyderme sauta dans l'eau dans une énorme éclaboussure, égrenant des obscénités en flamand, mais Malko réalisa très vite qu'il n'avait aucune force. C'est lui qui dut, centimètre par centimètre, remettre le bateau dans le courant. Josse jurait à côté, pataugeant, soufflant comme un phoque mais à peu près inutile. Lorsqu'ils remontèrent enfin à bord, ils étaient tous les deux tellement épuisés qu'ils ne dirent pas un mot pendant plusieurs minutes, le visage fouetté par la brise de la nuit. Malko remit en route, faisant un large détour pour retrouver le lit principal du fleuve.

Derrière, Josse claquait des dents. Le bain, ce n'est pas bon pour la malaria. Malko se retourna.

— Bon Dieu, qu'est-ce qu'il y a dans ces caisses ? Elles pèsent un âne mort.

Josse eut un gros rire.

— Plein de trucs. Des pièces de moteur, je vous l'ai dit. Filez vers la droite. Là où vous voyez les lumières.

Ils étaient aux deux tiers du fleuve. On distinguait nettement les lumières du port et du quartier de Gombé. Malko diminua le moteur, coupant le courant en biais. Vingt minutes plus tard, il devina la ligne plus sombre de la rive. Josse se leva et le rejoignit, son Uzi au poing, scrutant l'obscurité.

— Si on se fait alpaguer, dit-il, je m'en occupe. Vous foncez droit vers le milieu.

Cent mètres. Une lumière brilla, trois fois, une fois, trois fois.

— C'est eux, fit Josse d'une voix excitée.

On était en plein jeu scout. Mais le courant ne voulait pas qu'ils abordent. Malko dut remettre le moteur pour ne pas dériver trop loin, vers Gombé. Enfin, il atteignit l'eau calme. La coque frotta contre le bois d'un ponton. Ils se trouvaient à l'extrémité du yacht-club, dans une partie relativement éclairée. Une silhouette apparut, puis deux autres. Des Noirs. Deux hommes et une femme. Celle-ci était enveloppée dans un vaste boubou, les cheveux cachés sous un foulard, avec un profil orgueilleux et pur. Très grande, altière même.

Elle échangea quelques mots en lingala avec Josse, jeta un regard en coin à Malko.

Un des Noirs avait une allure étrange avec son béret basque, une écharpe rouge et un polo assorti. Le bluejean retenu par des bretelles. Moustachu et les cheveux longs. Malko vit une Land Rover arrêtée au bord du ponton. Les deux Noirs étaient déjà en train de décharger la première caisse. En cinq minutes, tout fut fini. La femme avait aidé aussi. Josse était resté près du bateau, son Uzi à la main.

Lorsque tout fut chargé, un des Noirs monta dans le canot, mit en route et s'éloigna sur le fleuve. Malko vit alors la 404 de Josse arrêtée un peu plus loin. Le Belge fit un signe au couple noir, qui monta dans la Land Rover qui s'éloigna aussitôt.

Josse se dirigea vers sa voiture, toujours tremblant, mais visiblement soulagé.

— Bravo, dit-il. On a fait du bon boulot.

Il jeta l'Uzi dans le coffre et prit le volant. Ils cahotèrent dans un sentier pendant deux kilomètres avant de retrouver une grande route goudronnée, qui rejoignait celle menant à N'Jili. Il était à peine dix heures. Le Belge prit sur le siège un paquet et le tendit à Malko.

— Voilà le reste. Bravo. Je crois qu'on va faire des affaires ensemble. Demain, je vous donnerai un prix pour votre marchandise.

Ils roulèrent en silence jusqu'à l'avenue du 30-Juin. Josse claqua des dents à plusieurs reprises. Il était dans un piteux état. Quand Malko pénétra dans le hall de l'Intercontinental, il avait l'impression d'avoir rêvé. Les barbouzes du C.N.D. étaient là, les putes aussi. Tout était normal. Il était moulu et trempé. Rêvant à son lit comme un chien rêve à un os. Mais la voix espagnole disant Adios, compañeros trottait encore dans sa tête. Dans cette partie de l'Afrique, les seuls Noirs à parler espagnol étaient les Cubains. Et les Cubains ne s'amusaient pas à faire de la contrebande de boubous ou de pièces détachées...

CHAPITRE VI

— Ce n'est plus du tout la même chose, dit lentement Victor Hammer. Nous pensions avoir affaire à un groupe d'excités, des marginaux, faciles à infiltrer et à contrer. S'il y a des Cubains dans le coup, c'est différent. Et plus grave.

Bert Adlin approuva.

— Si Malko a bien entendu, il n'y a pas de doute. Il y a des Cubains très sombres de peau, qui peuvent passer pour des Africains. Comme celui qu'a vu notre ami. Le Congo-Brazza en est plein, ce n'est pas étonnant.

Une brume laiteuse et moite venue du fleuve alourdissait déjà l'atmosphère. Les trois hommes étaient réunis sur la terrasse du bureau de Victor Hammer. En passant devant l'immeuble de la Sozacom, Malko avait aperçu les cheveux noirs d'Émilia Nogueira.

Victor Hammer regardait la circulation d'un air absent. Il fit face à Malko, le front barré d'une grande ride.

— Qu'avez-vous bien pu transporter ? Au poids, cela doit être des armes.

Bert Adlin hocha la tête, sceptique.

— C'est étonnant. À « Kin » on peut se procurer tout ce qu'on veut. Pour deux cent cinquante zaires on a un F.A.L. et des munitions. Quant aux explosifs, on peut aussi en trouver avec la Gécamine qui en importe pas mal. Non, ils ont dû ramener quelque chose qu'on ne peut pas trouver ici.

Silence.

Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas ce qu'il pouvait avoir transporté...

— De toute façon, dit Hammer, il faut retrouver la trace de ce chargement.

Son regard désignait nettement Malko. Celui-ci s'offrit le luxe d'un sourire.

— Je vais continuer à pénétrer, dit-il. À condition que notre ami me fasse les diamants à un bon prix. Et puis j'ai une autre idée pour en savoir plus sur Josse Braaskart. Par le biais de sa maîtresse. Pour cela, j'ai besoin d'une fille qui...

— Émilia Nogueira me semble parfaite, coupa Victor Hammer.

Malko eut une moue dubitative.

— Je ne suis pas sûr qu'elle accepte, dit-il, je suis convié pour demain soir à une soirée d'un genre un peu particulier.

Victor Hammer demeura impassible, mais la réprobation se lisait clairement dans ses yeux gris. Le stupre n'avait jamais été bien vu à la

« Company ».

— Je sais que vous autres, nobles européens décadents, vivez parfois d'une drôle de façon, dit-il, mais est-ce tout à fait nécessaire à votre mission ?

Malko réussit à garder son sérieux.

— Je pense, sir. C'est la femme d'Albert Van de Kamp qui m'a invité. Elle est la maîtresse de Josse Braaskart, et son mari a l'air d'avoir la confiance de ce dernier.

— My God ! Quel milieu ! soupira Victor Hammer. On m'avait déjà dit qu'à « Kin » tous partouzaient à qui mieux mieux, mais enfin. (Il secoua la tête.) Je ne vois qu'Émilia Noqueira. Mais je ne pense pas qu'elle accepte.

— Moi non plus, dit Malko.

— Bert, vous voyez quelqu'un ?

Bert Adlin retira un doigt de son nez pour émettre un grognement interprétable dans n'importe quel sens.

— Tant pis, laissez tomber, trancha Victor Hammer, suivez la filière normale, God damn it !

Bert Adlin soupira, l'air préoccupé.

— Il ne faut rien négliger pour retrouver les nègres qui sont partis avec le matériel. Si on demande au C.N.D. de s'en occuper, ils vont y arriver, mais on ne les aura pas vivants. Faut tout faire soi-même dans ce pays. Ça sent mauvais. Des Cubains, des Noirs de la Cité, un chargement bizarre. Je ne voudrais pas me trouver avec des émeutes à « Kin ». Ça ferait très mal. (Il se tourna vers Hammer.) À propos, vous avez un plan d'évacuation ?

— Oui, fit le chef de station de la C.I.A.

Bert Adlin retira avec soin une croûte de sa narine gauche et demanda suavement :

— Et, bien entendu, vous avez les moyens de le réaliser ?

Victor Hammer frotta ses larges mains l'une contre l'autre.

— Si j'ai quarante-huit heures de préavis...

Adlin ricana lourdement.

— Vous n'aurez pas quarante minutes. Deux millions de types affamés contre vingt mille trop alourdis de bouffe pour courir, c'est une partie équitable, non ? Si ça pète, les émeutes de Kisangani auront l'air d'une rigolade à côté.

— Allons, fit Hammer, un peu pincé, pas de sinistrose.

Bert Adlin soupira.

— Moi, mon vieux, j'ai fait l'évacuation de Saïgon... Alors, je connais. Je crois qu'il faut que notre ami fonce dans son ménage à trois. Je pense que j'ai ce qu'il lui faut, s'il n'est pas raciste.

— Vous avez une fille pour ce genre de choses ? fit Victor Hammer, choqué.

— Ouais, fit Bert Adlin. La secrétaire de mon associé, Jacques Anvers. Je vais lui passer un coup de fil. Pour deux cents zaïres, elle ferait n'importe quoi. Il a ses bureaux au C.C.I.Z., je vais seulement lui dire que j'ai un copain de passage qui est invité à un petit divertissement tropical et qu'il ne veut pas arriver les mains vides... Allez-y dans une heure.

— J'espère que cela donnera quelque chose, laissa tomber Victor Hammer.

Nettement réprobateur.

— Moi aussi, dit Malko.

* *

*

Une chaleur humide suintait du ciel blanc. Malko s'éloigna à pied du petit bâtiment de l'ambassade U.S., déjà décrépit. Un foula-foula démarra dans un nuage bleu, des voyageurs accrochés jusque sur les roues. Des filles déambulaient en boubous multicolores. Le chauffeur attendait sagement devant l'U.T.A.

— On va au C.C.I.Z.

Comme il n'y avait aucun feu à Kinshasa, on circulait beaucoup plus vite qu'ailleurs. La tour marron d'acier et de verre du C.C.I.Z. se dressait majestueusement en bordure du fleuve, insolite. Oasis de modernité totalement inutile, alors que des tas de projets pourrissaient au soleil, inachevés. L'ancien palais de Mobutu était transformé sur le papier en clinique de cardiologie, mais la première pierre serait posée du côté de l'an 2000.

Malko pénétra dans le hall gigantesque. Un escalier roulant menait jusqu'au premier étage. Les ascenseurs électroniques sentaient le Noir, seul signe qu'on était en Afrique. Malko descendit au onzième, entra dans un bureau annonçant GEMS TRADING Co.

— Le citoyen Jacques Anvers.

L'huissier l'introduisit dans un salon où on vint le chercher trente secondes plus tard. Le bureau de Jacques Anvers avait une vue superbe sur le fleuve et, comme seule décoration, un grand portrait de Mobutu. Jacques Anvers lui serra la main chaleureusement. La quarantaine enveloppée, blond, des lunettes fumées, jovial.

— Bert m'a prévenu, dit-il. J'ai ce qu'il vous faut. Jeanne, ma secrétaire, si ça ne vous ennuie pas de sauter une Noire. C'est un coup superbe. Vous voulez que je l'appelle ?

Il avait déjà pressé sur un timbre. La créature qui entra aurait raccroché à la vie un pape agonisant. Le boubou moulait des formes presque irréelles à force d'être provocantes. Les seins avançaient tout droit, comme soutenus par une armature invisible, la croupe callipyge

pointait sous le tissu bariolé à dominante rose, en un appel muet. Quant au visage, c'était Brigitte Bardot en négatif. Sauf le regard légèrement bovin, sensualisé par les faux cils. Elle ne devait guère taper plus que son nom, étant donné la longueur de ses ongles nacrés. Ses cheveux, artistement tressés en nattes rehaussées de petits coquillages, pointaient dans toutes les directions, comme les antennes d'un spoutnik. Elle attendait, un bloc à la main, les yeux baissés modestement.

— Jeanne, annonça-t-il, M. Linge est un bon ami à moi. Il a besoin d'une jolie fille comme toi pour l'accompagner. Tu feras ce qu'il te dit.

— Ça va, patron, dit Jeanne d'une étrange petite voix enfantine, contrastant avec la sculpturale apparence.

À travers ses faux cils, elle glissa un regard sournois et provocant à Malko, le jaugeant.

Jacques Anvers insista :

— Quand je dis tout, c'est tout, hein ?

Il se tourna vers Malko.

— À quelle heure vous avez besoin d'elle ?

— Huit heures.

— Bon, je vais vous donner son adresse. Vous allez la chercher. Ce n'est pas loin. Tu entends, Jeanne ?

— Ça va, approuva la secrétaire.

Elle se comportait comme si son patron lui avait demandé de taper une lettre. Quand elle fut partie. Malko demanda :

— Vous êtes sûr qu'elle a bien compris ?

Jacques Anvers eut l'air choqué.

— Évidemment qu'elle a compris ! Quand vous aurez fini avec elle, emmenez-la à Africain Luxe ou aux Galeries Présidentielles et offrez-lui une babiole. Elle adore les boucles d'oreilles.

Il était réconfortant de voir que l'esclavage n'avait pas disparu... Jacques Anvers écrivit sur une feuille qu'il tendit à Malko.

— Voilà, elle habite appartement 3, au second étage, 21, avenue Kanka. C'est derrière la poste, pas loin de l'avenue du 30-Juin. Mais ne lui filez pas trop de pognon, faut pas la pourrir.

* *

*

Astrid Van de Kamp portait une robe de crêpe de Chine noir fendue très haut sur les côtés qui découvrait sa cuisse jusqu'à la hanche à chaque mouvement. Sa poitrine était difficilement contenue par le décolleté carré, concurrençant presque les « seins-obus » de Jeanne. La Noire, vêtue d'un chemisier de soie blanche opaque et d'une jupe de satinette noire, baignait dans un nuage de parfum bon marché. Malko

avait surpris le regard d'Albert Van de Kamp posé sur la chute de reins et compris que la soirée ne poserait pas de problème. Les présentations s'étaient déroulées à la villa, au bar entouré de plantes vertes, autour d'un magnum de Dom Pérignon.

Dans l'après-midi, Malko avait revu Josse qui lui avait fait une offre pour ses diamants. Deux heures plus tard Malko avait déposé dans le coffre de l'ambassade américaine quarante-cinq mille dollars en billets, laissant chez Josse les bouteilles de bière pleines de diamants bruts. Ils étaient convenus de dîner ensemble le lendemain à un restaurant français, le Stirwen.

Le dîner avec les Van de Kamp s'était passé en banalités, au restaurant du Zoo, au milieu d'un parc. La bouche emportée par le pilli-pilli, Malko buvait comme un trou. En apparence, c'était un dîner très comme il faut. Jeanne ne parlait presque pas. On venait d'apporter le café et l'addition. Albert Van de Kamp s'en empara.

Malko commençait à se demander si Astrid ne s'était pas amusée à le provoquer gratuitement et s'il n'était pas en train de perdre son temps. L'atmosphère du dîner avait été parfaitement correcte, presque guindée. Pas la moindre allusion érotique. Albert Van de Kamp mangeait bruyamment, crachant dans son assiette, se grattant sans cesse. Pas ragoûtant.

Soudain, la main d'Astrid effleura les doigts de Malko.

— Si nous allions vider une bouteille de champagne à la maison ?

Première indication... Ils regagnèrent la Mercedes 450 SL d'Albert Van de Kamp. Spontanément, Astrid s'installa à l'arrière, à côté de Malko. Jeanne monta près du Belge, qui démarra très lentement. Le restaurant était à vingt bonnes minutes de la villa.

Malko échangea un regard avec Astrid, qui lui adressa un sourire ambigu. Décidé à aller au bout des choses, il posa la main sur sa cuisse, écarta le crêpe de Chine. Astrid se cala sur son siège, la tête rejetée en arrière, ouvrant légèrement les jambes quand les doigts de Malko l'effleurèrent. Elle ferma les yeux.

À l'avant, Albert Van de Kamp conduisait d'une seule main, très lentement. Personne ne parlait plus. Peu à peu, les doigts de Malko avaient conquis du terrain, s'agitant doucement dans la moiteur d'Astrid. La jeune femme respirait rapidement, le bassin basculé, les cuisses découvertes par l'étrange robe. Son mari, grâce au rétroviseur, ne pouvait ignorer ce qui se passait.

Soudain, la voiture ralentit alors qu'ils arrivaient place N'Galiema. Un barrage de soldats. La glace électrique glissa silencieusement. Albert Van de Kamp tendit un billet de dix zaires au soldat penché avidement vers l'intérieur. Astrid n'avait pas bougé d'un centimètre, la main de Malko toujours enfouie entre ses cuisses. La Mercedes redémarra avec une petite secousse, attaquant les lacets de la colline.

Astrid se tourna vers Malko et dit presque sans bouger les lèvres :

— Plus vite.

Comme ils passaient devant le mur aveugle du C.N.D., Astrid eut un brusque sursaut, serrant les genoux, emprisonnant la main de Malko, émettant un soupir brusque, rauque, sauvage. Elle resta ainsi, la tête en arrière, immobile, sans avoir elle-même effleuré sa virilité, laissant Malko dans un état indescriptible...

Il reporta son attention vers l'avant. Albert Van de Kamp avait passé un bras autour des épaules de Jeanne. Soudain, ses doigts se crispèrent sur sa nuque, attirant la tête de la Noire vers le bas.

Elle disparut. Il était moins altruiste que Malko... Malheureusement pour lui, ils étaient presque arrivés. Quand ils émergèrent de la 450 SL, tous avaient repris une attitude détachée. Cependant, Astrid s'accrocha au bras de Malko, tandis que son mari entourait la taille de Jeanne.

Le Dom Pérignon était au frais. Ils burent dans un silence un peu compassé. Sans préavis, Astrid prit Malko par la main et l'entraîna sans un mot dans la pièce voisine. Une chambre aux parois couvertes de glaces avec un lit très bas occupant la moitié de la pièce et des projecteurs diffusant une lumière douce. Sans se déshabiller, elle lui fit face.

— À vous, dit-elle.

Elle l'embrassa avec une science et une douceur incroyables, enroulant littéralement sa langue autour de la sienne.

Puis elle se laissa aller en arrière sur le lit, les pieds touchant le sol, le crêpe de Chine noir glissant sur ses jambes, la découvrant jusqu'au ventre, en une invite muette que Malko n'avait pas la moindre envie de refuser... Elle s'était parfumée et, très vite, il prit goût au jeu, devant les contractions et les feulements de la jeune femme.

Elle lui enserra finalement la tête entre ses cuisses d'un mouvement brutal, comme dans la voiture.

Lorsqu'il la rejoignit sur le lit, elle ôta enfin sa robe, découvrant sa somptueuse poitrine. Presque dans le même geste, elle vint s'empaler sur lui. Ils firent l'amour de cette façon pendant très longtemps. Chaque fois qu'elle sentait Malko au bord du plaisir, elle arrêta de bouger.

Pendant une de ces pauses, Albert Van de Kamp et Jeanne entrèrent dans la pièce. Du coin de l'œil, Malko vit le Belge faire s'agenouiller Jeanne sur la moquette. Avec une grâce languissante, Astrid se laissa glisser sur le côté et prit la même position, aussitôt assaillie par Malko. Les doigts accrochés à la couverture de fourrure, la tête dans les draps, Astrid soulevait ses reins, comme une chatte en chaleur. Elle se mit à gémir, de plus en plus fort, la tête sur le côté, observant son mari en train de prendre Jeanne.

Celle-ci poussa soudain une exclamation :

— Non !

Il y eut des mouvements confus dans la pénombre. Malko eut l'impression que Jeanne tentait d'échapper au Belge. Mais celui-ci passa un bras autour de sa taille et se laissa tomber de tout son poids sur elle.

Un cri bref et aigu couvrit les gémissements d'Astrid. Albert Van de Kamp venait de perforer la croupe fabuleuse d'un seul et brutal coup de reins. Puis, tenant Jeanne par les hanches, collé à elle, il la redressa, l'appuya au mur et commença un lent mouvement de va-et-vient, les mains crispées sur ses seins extraordinaires.

Malko était très loin de la C.I.A. en ce moment. Les mains tenant fermement les hanches d'Astrid, il se sentait une âme de barbare. Le spectacle d'Albert Van de Kamp et de Jeanne n'était pas fait pour le calmer. Elle ne protesta même pas lorsqu'elle sentit qu'il s'apprêtait à la prendre de la même façon que son mari prenait Jeanne et murmura seulement :

— Doucement.

Il obéit, prenant possession de ses reins peu à peu. Beaucoup plus tard Astrid se redressa d'un coup, les épaules en arrière, et cria :

— Oui ! Oui !

C'était un appel tellement primitif, qu'il explosa avec l'impression de la transpercer.

Ils retombèrent ensemble, soudés par la sueur, haletants. Un cri sourd vint du mur. Albert Van de Kamp avait aussi fini son parcours. Les deux couples demeurèrent immobiles. La Noire avait glissé le long du mur. Malko reprenait son souffle. Tout cela était assez étonnant. Astrid prenait sincèrement plaisir à ce qu'elle faisait. Son mari aussi, probablement. Ils se retrouvèrent nus, tous les quatre sur le lit.

Malko n'avait plus envie de faire l'amour. Albert Van de Kamp alla chercher du champagne. Jeanne était muette. Son corps d'ébène couvert de sueur luisait dans l'obscurité. Astrid se pencha à l'oreille de Malko :

— Tu n'as pas envie d'elle ?

Il sourit.

— Pas tout de suite.

Ils burent tous les quatre le restant de la bouteille de champagne. Malko se demandait si, en dehors du plaisir qu'il y éprouvait, tout cela servirait à quelque chose. Impossible de questionner Astrid sur Josse devant son mari. Mais cette petite séance créait une intimité qui pourrait plus tard être mise à profit.

Albert Van de Kamp se rapprocha soudain de sa femme et commença à lui faire l'amour. Sous le regard intéressé de Jeanne. Malko ne voulut pas être en reste. S'approchant de la Noire, il entra en

elle. Elle était aussi accueillante qu'Astrid, et la dureté de ses seins était une sensation étonnante. Les quatre corps s'agitaient en cadence, se frôlaient parfois.

Un peu plus tard, tous les quatre s'endormirent sur place. Épuisés.

* *

*

Il faisait presque frais dehors. Vêtu d'un peignoir de bain, Albert Van de Kamp raccompagna Malko dans le jardin. Il était quatre heures du matin.

— Prenez ma voiture, dit-il, j'enverrai mon chauffeur la chercher demain.

Ils avaient repris le vouvoiement. Jeanne monta dans la voiture. Malko se sentait vidé et, surtout, professionnellement frustré. Sa soirée ne lui avait rien rapporté dans l'immédiat. Il n'avait même pas pu placer le nom de Josse !

En descendant les lacets de la colline de Binza, Malko ne pensait pas à la beauté noire assise à côté de lui, mais à la suite de sa mission. La route était déserte, Jeanne somnolait. Il la déposa devant chez elle, l'embrassa. Elle écrasa aussitôt ses seins de marbre contre lui.

— Tu restes dormir ?

— Pas ce soir, dit Malko.

Il fit demi-tour et déboucha dans l'avenue du 30-Juin. Quelques putes à vingt zaires la passe traînaient encore dans les contre-allées.

* *

*

Malko regarda la H.L.M. pouilleuse qui répondait au nom pompeux de Résidence Royale. Du linge pendait aux fenêtres, le crépi s'en allait par plaques, le Stirwen se trouvait au premier étage.

Malko avait dormi jusqu'à une heure, déjeuné à l'Inter, au bord de la piscine. Ensuite, avant d'aller rendre compte à Victor Hammer, il était passé voir Émilie Nogueira. Coïncidence curieuse, Josse était passé aussi dans la matinée et avait posé des tas de questions sur Malko...

Celui-ci aperçut l'énorme silhouette de Josse prenant le frais sous la tonnelle qui appartenait au Stirwen devant un Martini Bianco. Le Belge lui serra la main avec un clin d'œil.

— Alors, on prend des vacances ?

— Il va falloir que je trouve un job, dit Malko, je n'aime pas rester longtemps sans rien faire.

Dix minutes plus tard ils étaient attablés devant un énorme plat de cossa-cossa (19) au pilli-pilli, faisant passer le tout à grands coups de

vin blanc importé de France. La salle était presque vide, et ils avaient pris un box au fond. Plus le repas avançait, plus Josse s'animait. Sa bedaine semblait prendre encore plus d'ampleur.

Tout à coup il rugit :

— Yo !

Le serveur qui nettoyait la table voisine s'approcha. Josse se mit à le secouer par la manche.

— Tu as fini de nous écouter ? Va voir là-bas si j'y suis !

Le malheureux fila au fond de la salle et Josse se rengorgea.

— Il faut leur parler comme ça.

Avec ses yeux trop bleus que l'alcool commençait à obscurcir, sa bedaine et sa faconde, il faisait un peu pitié. Malko sentait pourtant chez lui quelque chose d'authentiquement dur. Il le mit sur la voie :

— Vous ne regrettez pas le Katanga ?

L'autre leva les yeux au ciel.

— Ah ! le Katanga ! C'étaient des durs, mes Katangais ! Si vous saviez ce qu'on a fait ! Et ils obéissaient au doigt et à l'œil. Des durs, je vous dis. Pas comme ces merdes de F.A.Z.

Ensuite, Malko écouta une nouvelle fois, en buvant le moins possible, l'odyssée du commando « Lionel ». On avait peine à croire que l'homme en face de lui, cette grosse baudruche souflée d'alcool, avait été un soldat d'élite. Discrètement, Malko recommanda une bouteille de Moët et Chandon. Josse s'épanouit et en rota de joie.

— Ah ! ça, c'est très bien. Après, on prendra la mienne.

En attendant, ils repartirent dans le Katanga et le Kasai. Malko se contentait de relancer la conversation par des onomatopées, tandis que l'autre galopait à cheval sur ses souvenirs.

— Ah ! le Kasai ! fit Josse d'un ton rêveur. Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des diamants.

Et c'était reparti. Ils étaient les derniers clients du Stirwen. La seconde bouteille de Moët était arrivée. Lorsqu'elle fut à moitié, Josse était ivre mort. Sa voix pâteuse déformait les mots, et il se répétait comme un disque usé. Malko avança prudemment un pion :

— Ça ne vous manque pas, toute cette époque ?

Josse tapa sur sa bedaine.

— Si ça me manque...

Il ajouta à voix basse :

— Vous avez vu l'autre soir, je me défends encore pas mal. Il faut juste que je perde quinze kilos.

Il leva soudain la tête et hurla Yo au malheureux serveur qui se trouvait à l'autre bout du restaurant. Terrorisé, le malheureux s'éclipsa. Malko reprit :

— La contrebande, ce n'est pas très drôle...

L'œil bleu le fixa aussitôt avec une expression ironique mystérieuse

et importante. On sentait qu'il mourait d'envie de communiquer son secret... Mais il ne dit rien.

Malko commençait à en avoir assez de ces propos d'ivrogne. Il se leva. L'autre lui prit le bras.

— Venez, on va aller au casino.

Kinshasa comptait une demi-douzaine de petits casinos tenus par des Libanais. Minables, sinistres et pratiquement déserts.

Josse titubait. Malko laissa un monceau de zaïres sur l'addition, et ils regagnèrent la Mercedes. Josse respirait si lourdement qu'il se demanda s'il n'allait pas avoir une attaque. Il se demandait pourquoi Josse avait voulu dîner avec lui. À moins que ce ne soit simplement pour lui tenir compagnie. L'ex-mercenaire réprima un violent hoquet et commença d'une voix pâteuse :

— À Kisangani...

C'était reparti. Sauf qu'on avait changé de province. Josse divaguait doucement. Ils s'arrêtèrent en face du casino Hortensia, le long du port.

Quelques croupières fanées essayaient de retenir autour des tables de roulette des Blancs minables qui risquaient parcimonieusement des jetons de un zaïre. Ce n'était ni Las Vegas ni Monte-Carlo.

Josse changea deux cents zaïres, ce qui fit une pile impressionnante de jetons, et commença à la roulette, jouant en dépit du bon sens. En dix minutes il était liquidé. Son ivresse s'épaississait. Il prit Malko par le bras et lui souffla son haleine à tuer des moustiques à cent mètres, serrant son bras à le briser :

— Le vieux Josse a encore des couilles, glapit-il. Vous avez vu sur le fleuve.

Les gens se retournèrent. Le Belge transpirait. Il haussa les épaules.

— Allez, on se tire, il n'y a que des cons ici.

La bedaine en avant, il se fraya un chemin vers la sortie. Dans la voiture, il s'écroula, après avoir murmuré son adresse au chauffeur. Malko le laissa cuver. Furieux et intrigué. Il ne savait toujours pas ce qu'il avait aidé à amener au Zaïre.

La bouche ouverte, Josse ronflait. Sa maison se trouvait au fond d'une impasse donnant dans l'avenue Fungurume. Une petite villa biscornue et peu élégante. Aidé du chauffeur, Malko parvint à lui faire monter les escaliers. Il arriva à trouver sa clef, et ils pénétrèrent dans une pièce succinctement meublée, bourrée de trophées et de tissus africains. Ce n'était pas le grand luxe. Un abat-jour en papier pendant presque jusqu'au sol. À côté d'un petit bar qui contenait uniquement une bouteille de J & B., entamée, et une de Martini Bianco, neuve.

Josse tituba jusqu'à un vieux canapé et s'y effondra, la bouche ouverte, sans même retirer sa veste. Le chauffeur s'éclipsa discrètement. Malko regarda autour de lui. Il y avait une sorte de

secrétaire avec des papiers. Il s'en approcha, guettant Josse du coin de l'œil. Mais le Belge avait son compte. Un ronflement sonore s'éleva dans la pièce.

Rapidement, Malko fouilla les papiers, des choses sans intérêt. Des factures, des documents relatifs à l'industrie textile. Il passa à la chambre, souleva le matelas. Tout de suite, il aperçut l'Uzi glissée dessous, un chargeur engagé. À côté se trouvait un document. Malko se pencha, vit le titre et eut l'impression de recevoir un coup dans l'estomac. Sur la couverture de papier glacé on pouvait lire en anglais : MANPADS. Operating instructions.

Il n'eut pas le temps d'en voir plus. Avant qu'il fasse retomber le matelas, il y eut du bruit dans la pièce voisine, et Josse Braaskart surgit dans le chambranle. Malko croisa le regard de ses yeux vitreux, noyés d'alcool.

CHAPITRE VII

Les deux hommes demeurèrent strictement immobiles pendant une fraction de seconde. Le regard de Josse, vide et vitreux, se déplaça sur Malko. D'un geste aussi naturel que possible, Malko laissa retomber le matelas.

Appuyé au chambranle de la porte, Josse continuait à fixer Malko en silence. Un hoquet secoua sa grosse panse et il faillit tomber. Malko lui adressa un large sourire.

— J'étais en train de préparer votre lit.

Dans son ivresse, l'autre pouvait avoir confondu le drap et le matelas. D'ailleurs, sans faire aucun commentaire, il vint s'effondrer sur le lit. Trente secondes plus tard, il ronflait. Malko laissa les battements de son cœur se calmer et sortit sur la pointe des pieds, ferma la porte et descendit le perron. Perplexe. Que signifiait MANPADS ? Une seule personne pouvait le renseigner : le chef de station de la C.I.A. à Kinshasa.

— On va avenue de la Caisse-d'Épargne, chez M. Hammer, dit-il au chauffeur. C'est en face du casino Playboy.

— Ça va, patron.

Victor Hammer avait des dîners tous les soirs. Il ne dormait sûrement pas.

* *

*

Malko s'éloigna des néons du casino Playboy devant lequel le chauffeur venait de stopper. Il n'était jamais venu chez Victor Hammer, mais il reconnut le grand mur d'enceinte décrit par l'Américain. La propriété faisait le coin de la place et de l'avenue de la Caisse-d'Épargne. Suivant le mur, il arriva à la grille de Victor Hammer. Aucune voiture devant, les invités étaient partis. Pourtant, il n'était pas encore minuit. Malko poussa le portail, qui s'ouvrit en grinçant légèrement.

Personne en vue, mais il y avait de la lumière dans la villa. La Chrysler bordeaux de Victor Hammer était là.

À gauche du portail, Malko vit un Noir emmitouflé allongé dans un hamac. Le veilleur de nuit dormait à poings fermés.

Des projecteurs éclairaient les abords de la villa. Malko s'avança dans la zone éclairée. Soudain, il eut l'impression qu'on le sifflait. Au même instant, quelque chose fit vibrer l'air devant lui et s'enfonça

dans le sol à un mètre de ses pieds. Il s'arrêta net, le cœur dans la gorge, et regarda avec incrédulité l'objet qui venait de s'enfoncer dans le gazon.

Une flèche !

Longue d'une quarantaine de centimètres ! C'était tellement incroyable qu'il crut être le jouet d'une hallucination. Il n'avait pourtant pas bu autant que Josse. Il scruta l'obscurité du jardin. Impossible de discerner quoi que ce soit dans la tache noire des arbres du jardin. Il écouta les bruits de la nuit, immobile, sans rien entendre de suspect. Pourtant la flèche était bien là. Ne voulant prendre aucun risque, il se tourna vers la porte de la villa et appela :

— Victor ! Victor Hammer !

Son intuition lui disait qu'il valait mieux ne pas bouger. Il répéta trois fois son appel. Enfin, la porte de la villa s'ouvrit sur le chef de station de la C.I.A., en bras de chemise, un colt 45 à la main et une lampe électrique de l'autre. Il éclaira Malko longuement, l'air surpris, et cria :

— Dombashi ! Ça va.

Contournant la flèche plantée dans le sol, Malko s'avança vers lui. L'Américain le fixa, stupéfait et visiblement contrarié.

— Ne venez jamais sans vous annoncer, dit-il. Vous ne savez pas à quoi vous venez d'échapper...

Il avança et retira la flèche du sol. Elle avait une pointe d'acier. L'Américain la montra à Malko.

— Elle est empoisonnée. Si elle vous avait atteint, vous seriez mort dans les deux heures. Sans antidote possible. Poison végétal.

Malko regarda la flèche, stupéfait. Ce n'étaient quand même pas les « marines » de garde qui lançaient des flèches empoisonnées... Comme pour répondre à sa question muette, Victor Hammer se tourna vers les arbres et appela :

— Dombashi, viens !

Il y eut un bruit imperceptible, dans un des arbres du jardin, et quelque chose sauta à terre. D'abord, Malko crut qu'il s'agissait d'un singe. Puis il reconnut un être humain, un Noir qui ne devait pas mesurer plus de un mètre trente ! Vêtu d'un pagne, une couverture sur le dos, un arc et un carquois de flèches accrochés à l'épaule. Ses traits ridés indiquaient un âge certain.

Timidement, il prit la flèche des mains de Victor Hammer et la remit dans son carquois. L'Américain lui sourit et désigna Malko.

— C'est un ami.

Le Pygmée hocha gravement la tête, fit demi-tour et disparut dans l'obscurité.

Victor Hammer précéda Malko vers la porte de la villa.

— Dombashi est un legs de mon prédécesseur, expliqua-t-il. Un

Pygmée. Il l'a rencontré, très malade, dans la jungle et l'a ramené ici en hélicoptère pour le soigner. Depuis, Dombashi lui a voué une reconnaissance animale et veille sur nous. Il n'est jamais retourné dans sa tribu. Il dort le jour. Dès que la nuit tombe, il s'installe dans un arbre et il veille. Il a tué un voleur une fois, et cela s'est su : ils ne viennent plus, ils ont trop peur de ses flèches empoisonnées. Je pourrais laisser les portes ouvertes... Mais, dites-moi, qu'est-ce qui vous prend de venir à cette heure-ci ?

Malko alla droit au bar, repéra une bouteille de Stolichnaya, s'en servit un verre et le but. Alors, seulement, il s'installa à côté de Victor Hammer et raconta son histoire. L'Américain regarda Malko comme s'il avait une tarentule sur sa chemise.

— My God ! Vous savez ce que cela veut dire, MANPADS ! Man Portable Air Defence System.

— C'est-à-dire ?

— Missile sol-air à guidage infrarouge manœuvré par une seule personne. Le manuel que vous avez vu doit s'appliquer à un Red Eye ou un Stinger. Les deux fabriqués chez nous, par Général Dynamics... Avec ça, un enfant peut abattre un avion volant à 1000 km à l'heure, pratiquement sans entraînement.

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté. Josse Braaskart ne faisait pas que de la contrebande de boubous.

— Les Zaïrois en ont ? demanda Malko.

— Non.

La balade du dimanche soir avait servi à quelque chose.

— Qui en a, alors ?

Victor Hammer réfléchit rapidement.

— À ma connaissance, les Anglais, les Israéliens, les Allemands, les Turcs et les Portugais.

— C'est l'équivalent du SAM 7 ? remarqua Malko.

— Oui, dit Victor Hammer. Ce doit être les Portugais qui les ont refilés aux Angolais. Ce qui prouve que nous n'avons pas affaire à un complot d'amateurs mais au travail d'un grand service.

Un ange passa, des étoiles rouges sous les ailes. Malko écoutait, fasciné et inquiet. Soudain une voix parlant américain sembla sortir du mur. Devant la surprise de Malko, Victor Hammer expliqua :

— C'est le service de sécurité de l'ambassade. Nous sommes tous reliés par radio à un poste central qui donne les consignes en cas d'alerte.

Cela complétait le Pygmée. Le silence revenu, Malko demanda :

— Pourquoi faire appel à des gens comme Josse ? Si c'est le K.G.B., ils disposent quand même d'aide plus sérieuse.

Victor Hammer secoua la tête.

— Pas au Zaïre... Les seuls Européens qui puissent collaborer à une

tentative de déstabilisation de Mobutu sont les Belges... Cela fait longtemps qu'ils veulent un Katanga indépendant. Mais ils se font manœuvrer. Ils se feront bouffer comme tout le monde. Seulement ce sera trop tard...

Malko réfléchissait. Un homme comme Josse, l'ancien commando, ne pouvait pas être communiste.

— Et s'ils étaient manipulés ? demanda-t-il. Nous pourrions les prévenir, les retourner.

Le chef de station de la C.I.A. ne montra aucun enthousiasme pour la proposition de Malko.

— On ne peut pas courir le risque. Ils font peut-être sciemment le jeu des Cubains. On ne sait pas ce qu'on leur a promis... Les services belges ont dû se mouiller. Josse travaille parfois avec eux, nous le savons. Il ne reste qu'une solution : tuer cette tentative dans l'œuf. Vous êtes le seul à pouvoir le faire. Si je donne l'affaire au C.N.D., ils ne nettoieront jamais tout et nous serons devant le même problème dans trois mois. Continuez votre infiltration. Soyez prudent. Si les Cubains sont derrière, ce ne sont pas des enfants de chœur. Pour l'instant, votre couverture tient. Il faut coûte que coûte que vous retrouviez ce missile avant qu'ils aient pu s'en servir...

Les paroles de Victor Hammer résonnaient sinistrement dans le living désert aux murs couverts de gravures d'Extrême-Orient. Ses yeux gris n'étaient plus que deux fentes. Malko, une fois de plus, se trouvait en première ligne.

— Pourquoi ne pas avertir Mobutu ?

L'Américain eut un sourire ironique.

— Vous voulez vous retrouver découpé à la machette ? C'est vous qui avez fait entrer le MANPADS au Zaïre, Mobutu serait trop heureux de pouvoir nous accuser de lui tirer dans le dos. Je le vois déjà convoquant une conférence de presse et annonçant au monde que ses alliés ont voulu l'assassiner. Avec les preuves. Un missile sol-air américain et un agent de la C.I.A. Vous. Ça vous suffit ?

Malko se retint de lui dire que sa brillante idée de couverture et d'infiltration les avait menés droit dans un piège plutôt vicieux. Mais à quoi bon... Il se leva.

— J'ai compris. J'espère que cet ivrogne de Josse ne m'a pas vu soulever son matelas.

L'Américain le raccompagna dans le parc. Dombashi n'était pas remonté dans son arbre. Il regarda Malko s'en aller, impassible comme une statue.

Étrange pays. Hammer sourit.

— À la première guerre du Shaba, l'année dernière, dit-il, Mobutu a fait appel à un bataillon de Pygmées. Ils ont débarqué à Kolwezi avec leurs arcs et leurs flèches, en pagne...

Il valait mieux ne s'étonner de rien à Kinshasa.

* *

*

Malko souleva les paupières en entendant son nom prononcé par une voix connue. Josse Braaskart se tenait devant lui, à peine plus frais que lorsqu'il l'avait quitté la veille, des malles-cabine sous les yeux, les yeux comme un lapin russe, boudiné dans un complet blanc qui lui allait comme un tablier à une vache. Il y avait déjà une douzaine de taches.

Il s'assit familièrement au pied de la chaise longue de Malko.

— Vous m'en voulez pas pour hier soir ? attaqua-t-il. J'étais complètement beurré ! C'est mon boy qui m'a réveillé à une heure.

Malko eut un geste magnanime signifiant que cela pouvait arriver à tout le monde. Josse se pencha vers lui, mystérieux et cordial.

— Si vous en avez marre de vous bronzer, annonça-t-il, j'ai un petit job pour vous...

Malko dissimula son intérêt sous un bâillement.

— Quoi ? J'espère que ce n'est pas encore pour traverser un fleuve.

Josse eut un rire un peu forcé.

— Non, une balade dans le Shaba. À Lubumbashi.

Deux mille kilomètres de Kinshasa. À l'extrême sud du Zaïre.

— À Lubumbashi ? fit Malko. Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire là-bas ?

— Voir quelqu'un qui vous remettra quelque chose, expliqua Josse Braaskart. Vous aurez mille dollars pour le voyage.

Malko se redressa.

— C'est encombrant ?

Le Belge sourit, avec un clin d'œil.

— Non, juste quelques petites bouteilles comme les vôtres. Des diamants...

Malko fit la moue.

— C'est dangereux. Et mille dollars, ce n'est pas beaucoup.

— Ça peut se discuter, admit Josse, conciliant. Mais il n'y a aucun risque.

— C'est vous qui le dites, fit Malko.

Josse Braaskart fit une mimique nettement réprobatrice.

— Allons ! Et, pour le fric, on peut s'arranger.

— À propos, demanda Malko, ce que nous avons amené du Congo-Brazza, vous en avez fait bon usage ?

Josse Braaskart éclata d'un gros rire sain.

— Bien sûr !

Visiblement, il n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet.

— Alors, dit-il, si on arrive à se mettre d'accord sur le prix, vous partez ?

— Quand ?

— Il y a un vol Air-Zaïre demain matin, s'il part, dit le Belge. Je vous réserve une place en first. Pour le retour, ce sera vendredi. Si tout se passe bien. Avec Air-Zaïre, c'est toujours fantaisiste. Ils se sont fait piquer leur 747 en Europe parce qu'ils ne l'avaient pas payé et, en plus, ce sont les vacances.

Ce n'est pas pour rien qu'Air-Zaïre avait été surnommé « Air Peut-être », en raison de ses horaires hautement fantaisistes...

— Et si cela ne se passe pas bien, demanda Malko, je reviens à pied ?

Josse Braaskart eut un geste apaisant.

— Non, vous pourrez toujours vous arranger avec un des DC-6 de la S.G.A. Il y en a tous les jours. Je vous donnerai le nom d'un gars. Avec un bon matabiche, ils vous mettront avec le fret. Évidemment ça fait cinq heures de vol. À Lubumbashi, vous irez directement à l'hôtel Karavia. Vous contacterez M. Doorf, à la chambre 406. Il sera prévenu. Alors ?

Malko ôta ses lunettes noires et plongea ses yeux dorés dans ceux de Josse.

— Cinq mille dollars.

Le Belge eut un sursaut.

— Hé ! vous êtes fou. C'est juste une balade de trois jours.

— Une balade avec de la dynamite, dit Malko. Allez-y vous-même.

— Trois mille.

— Non.

— Merde. Quatre mille. Plus, je peux pas.

— Bon, va pour quatre mille, dit Malko de mauvaise grâce. La moitié au départ.

— O.K., O.K., fit Josse, radieux.

* *

*

— Doorf, connais pas, dit Victor Hammer. Il faut que je demande au C.N.D. de Lubumbashi. En leur disant qu'il s'agit d'une autre histoire. J'espère que les liaisons radio vont marcher. Revenez me voir en fin de journée.

» Ce voyage me semble bizarre. Il n'y a pas de diamants à Lubumbashi, on dirait qu'on veut vous éloigner.

C'était aussi l'avis de Malko. Il quitta l'ambassade américaine, assez inquiet. Le ciel était toujours lourd et gris. D'un côté il était content de quitter l'atmosphère pesante de Kinshasa. Il était à deux pas de la

Panam. En voyant entrer Malko, Émilia Nogueira abandonna son client et vint vers lui, radieuse.

— Je croyais ne plus vous revoir. Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Si, dit Malko, je voudrais tout savoir sur la liaison entre Astrid Van de Kamp et Josse.

La métisse le regarda avec quelque chose qui ressemblait à de la stupéfaction.

— Astrid et Josse ? Ils couchent ensemble ?

— Oui, dit Malko.

Elle hocha la tête avec un sourire.

— Eh bien, je vais voir.

— Dînons ensemble ce soir, proposa Malko, vous me direz ce que vous avez appris. J'ai besoin de savoir aussi un certain nombre de choses sur Mobutu. La façon dont il vit.

Émilia Nogueira se mordit les lèvres.

— Impossible, Albert Van de Kamp m'a invitée, il donne un grand dîner chez lui.

— Tiens, je croyais que vous ne l'aimiez pas, remarqua Malko.

— C'est vrai, reconnut la métisse, mais c'est à cause de mon ami, le colonel flamand. Ils sont belges tous les deux et Van de Kamp aime bien écouter les potins de la « cour ». Mais nous pouvons nous retrouver après. Cela ne se terminera pas tard.

— Et votre ami...

Elle sourit.

— Quand il va dans des soirées comme ça, il boit beaucoup. Il rentrera chez lui.

— Alors, à ce soir, je passerai chez vous vers minuit.

Au moment où il sortait de la Panam, il fut bousculé par un Blanc qui courait en hurlant derrière un groupe de ballados qui venaient de le dévaliser. Charmante ambiance. Il allait monter dans sa voiture, lorsqu'un jeune Noir en abacost marron se dirigea vers lui.

Malko eut d'abord un geste de recul, croyant à un ballados. Mais l'autre exhiba discrètement une carte et se pencha à son oreille :

— Le citoyen Dikuta M'Funi veut vous voir, citoyen.

Le patron du C.N.D. Ce devait être au sujet du voyage à Lubumbashi.

— Où ? demanda Malko.

— À son bureau.

— J'y vais.

Il remonta dans la Mercedes et donna l'adresse au chauffeur. Arrivé dans la cour de l'énorme bâtiment du C.N.D., il fut stoppé par un soldat installé derrière un fusil mitrailleur posé à même le sol. Des dizaines de prisonniers étaient assis, enchaînés sous un préau, à côté de vieilles voitures de police en ruine, mises sur cales. Il dut discuter

cinq minutes avec un factionnaire obtus armé d'un Sten datant de l'âge de pierre pour qu'on le laisse entrer dans le bâtiment principal.

Il monta directement au premier étage. Plusieurs soldats en uniforme avec des M16 veillaient en compagnie d'un civil équipé d'un talkie-walkie. Malko donna son nom, attendit dans une autre antichambre. Enfin, une porte capitonnée s'ouvrit sur la haute silhouette du citoyen Dikuta M'Funi, en abacost tiré à quatre épingles, comme d'habitude. Parfumé comme une cocotte.

Le bureau était tapissé de boiseries, climatisé, avec une immense carte du Zaïre au mur. Plusieurs téléphones sur le bureau.

— Citoyen, nous avons du nouveau, annonça triomphalement le directeur général du C.N.D. Nous avons arrêté un membre du complot contre le Guide.

— Qui ? fit Malko, abasourdi.

— Le citoyen Kengo Wa Kengo. C'est un commerçant de la Cité. Nos informateurs l'ont dénoncé comme un ennemi du peuple. Il a tenu des propos très graves contre le Guide.

— C'est un peu léger, remarqua Malko. Vous savez qu'il y a beaucoup de mécontentement dans la Cité.

Le Noir fixa ses yeux globuleux sur lui, avec un air de gravité presque comique.

— On a découvert des explosifs chez lui. Des explosifs de fabrication soviétique. C'est très grave. Venez, je vais vous les montrer.

— Ce n'est peut-être pas utile, dit Malko.

— Si, si, insista M'Funi.

Il voulait absolument montrer à Malko son efficacité. Résigné, celui-ci le suivit, escorté de ses gardes du corps, jusqu'au sous-sol. Un couloir crasseux, à peine éclairé, où circulaient des civils armés. Il aperçut plusieurs cellules où étaient entassés à même le sol des dizaines de prisonniers emboîtés les uns dans les autres, les pieds enchaînés, les mains liées derrière le dos. Deux soldats veillaient devant la dernière cellule. Sur un signe du citoyen M'Funi, on ouvrit la porte.

Un gémissement continu montait de la cellule, ainsi qu'une odeur abominable. Malko aperçut une masse sur le sol. Quand ses yeux s'habituerent à la pénombre, il distingua un Noir attaché sur une sorte de chevalet, nu, les pieds et les mains tenus au sol par des menottes. En dépit du sang et des hématomes qui déformaient ses traits, Malko le reconnut immédiatement. C'était le Zaïrois à l'écharpe rouge qui avait pris possession des caisses en provenance du Congo-Brazza. Celles qui devaient contenir le MANPADS.

CHAPITRE VIII

Malko fixa le visage tuméfié avec horreur, ne sachant pas si Dikuta M'Funi lui tendait un piège. Le regard du prisonnier était trop flou pour qu'il puisse voir si le Zaïrois l'avait reconnu. Deux autres Noirs entrèrent dans la cellule, portant un attirail de fils dans une caisse de bois. Le directeur général du C.N.D. se tourna vers Malko.

— Ce citoyen a été arrêté ce matin, il n'a pas encore été interrogé. J'ai voulu que vous soyez présent au premier interrogatoire.

Honneur dont Malko se serait bien passé... Très digne, l'officier zaïrois alluma une cigarette, comme il avait dû voir faire dans les films sur la Gestapo, tandis que les deux affreux s'affairaient autour du prisonnier, le retournant sur son chevalet et lui arrachant ce qui restait de vêtements. Son corps était tout aussi marbré de coups que son visage. Une sueur âcre couvrait tout son corps ; il gémissait par moments et un filet de bave coulait de la commissure de ses lèvres. Dikuta M'Funi observait d'un air gourmand les préparatifs du supplice. Un des deux Noirs fixa une sorte de pince métallique à l'oreille gauche du prisonnier. La pince se terminait par un long fil. On allait l'interroger à l'électricité... Malko préféra ne pas demander qui avait appris au C.N.D. à utiliser ces méthodes... Ce n'était pas typiquement africain.

Le second farfouillait dans la caisse de bois. Il en sortit un fil qu'il enroula soigneusement avec un sourire béat autour du sexe dénudé du prisonnier. Malko essayait de ne regarder que le mur.

— Allez-y, citoyen, ordonna, solennel, le directeur général du C.N.D.

Il y eut un grésillement métallique, couvert aussitôt par le hurlement inhumain du prisonnier tendu en arc sur son chevalet, puis immédiatement une odeur abominable de chair brûlée, et le bruit d'un corps tombant à terre. Sous la douleur, Kengo Wa Kengo s'était détaché.

Dikuta M'Funi hurla une suite d'ordres furieux en lingala, et les deux affreux se ruèrent sur l'homme à terre et le remirent sur son chevalet. Il avait les yeux fermés et semblait inconscient. Fébrilement, ils recommencèrent à jongler avec leurs fils.

— Dépêchez-vous, cria l'officier zaïrois.

Le bourreau en chef, un petit gros qui transpirait presque autant que sa victime, se pencha pour réenrouler son fil autour du sexe. Juste au moment où son copain branchait le courant. Le petit gros poussa un hurlement, sauta en arrière comme si une grenade venait de lui exploser sous le nez, bousculant Dikuta M'Funi, et tomba sur le sol de

la cellule. Inanimé.

Il venait de s'électrocuter.

L'autre resta tout bête, ses deux fils à la main, tandis que le patron du C.N.D., ivre de rage de perdre la face devant un Blanc, se mettait à hurler comme un fou.

— Foutez le camp tous les deux, glapit-il en français. Vous êtes des bons à rien, vous êtes la honte du Zaïre !

Malko retenait un fou rire en dépit des circonstances. Il n'y a qu'en Afrique que ce genre de choses pouvait arriver. Cependant, ce n'était qu'un répit pour le malheureux attaché sur son chevalet. À peine le bourreau eut-il ramassé son copain encore à demi inanimé, que Dikuta M'Funi prit un nerf de bœuf posé par terre et en assena un coup brutal sur les reins du prisonnier.

Sous le choc, Kengo Wa Kengo poussa un gémissement et ouvrit un œil, l'autre étant trop tuméfié. Le patron du C.N.D. assena encore quelques coups au hasard, puis jeta le nerf de bœuf d'un air dégoûté.

— Il n'a pas encore parlé, mais il va parler, dit-il sentencieusement. Sinon on va le scier entre deux planches. Il est dur, ce citoyen-là. C'est un Lunda, un traître.

L'autre, qui avait repris connaissance, lâcha une phrase en lingala. Malko vit les traits du patron du C.N.D. se déformer sous l'effet de la rage, ses yeux prêts à sortir de leurs orbites. Il poussa une sorte de rugissement et se rua hors de la cellule en vociférant.

Il y eut un remue-ménage dans le couloir parmi les gardes du corps et, trois minutes plus tard, un des agents du C.N.D. arriva, portant ce qui parut à Malko une sorte de soufflet. Dikuta M'Funi le lui arracha des mains, rentra dans la cellule et fonça sur le prisonnier.

Il planta entre ses fesses l'extrémité ressemblant à un tuyau et rapprocha les deux poignées. Un hurlement strident, atroce, jaillit quelques secondes plus tard du chevalet. Le prisonnier, pris de tremblements convulsifs, hurlait, la bouche ouverte sur son palais rose et ses dents très blanches. Malko apostropha le Zaïrois, écoeuré :

— Qu'est-ce que vous lui faites ?

Le patron du C.N.D. arracha le soufflet et le jeta par terre. L'homme continuait à hurler et à se tordre, le teint gris.

Ne pouvant plus supporter ses cris, Malko sortit de la cellule. Les hurlements du supplicié le poursuivirent dans le couloir. C'était à vomir. Dikuta M'Funi sortit à son tour de la cellule. Il jeta un ordre en lingala.

Deux Noirs en abacost, la photo de Mobutu sur le cœur, se ruèrent aussitôt. Malko entendit les coups sourds frappés sur la victime, dont les cris se calmèrent. Il imaginait les chairs éclatant sous le choc. Peu à peu, les gémissements se firent moins aigus, puis cessèrent complètement. Blême, il se tourna vers Dikuta M'Funi.

— Si vous le traitez ainsi, il ne restera pas vivant longtemps.

L'autre eut un sourire cruel.

— Nous lui appliquons seulement le traitement qu'on fait subir aux femmes qui ont trahi leur mari. Lui a trahi sa patrie et le Guide bien-aimé. On lui enfourne du pilli-pilli dans les intestins. Mais de toute façon, quand il aura parlé, il ne restera pas vivant. Les ennemis du Guide ne méritent aucune pitié.

Ils remontèrent dans l'ascenseur en silence. Malko se demandait si le prisonnier l'avait reconnu. Dans ce cas, mieux valait qu'il ne s'échappe pas. Il se demanda combien de temps il tiendrait à ce régime. Le patron du C.N.D. lui dit d'une voix plus calme :

— M. Hammer m'a dit que vous alliez à Lubumbashi demain. Quelqu'un du C.N.D. viendra vous chercher à l'avion.

— Ce n'est peut-être pas utile, dit Malko, qui ne tenait pas à se faire remarquer. Je les contacterai moi-même.

— Comme vous voudrez, dit le Zaïrois.

Plutôt vexé.

Ils se quittèrent froidement, Malko dissimulant mal son écœurement. Lorsqu'il se trouvait confronté à cette horreur, il se demandait parfois s'il était dans le bon camp. Hélas ! l'autre était capable d'encore plus d'abominations... Quand même, il fut heureux de retrouver le soleil et s'éloigna rapidement du grand bâtiment blanc hérissé d'antennes. Direction l'ambassade américaine.

* *

*

Victor Hammer avait l'air soucieux et excité à la fois. Il referma soigneusement la porte de son bureau et entraîna Malko sur la terrasse.

— M. Doorf n'est pas un inconnu pour le C.N.D., annonça-t-il. C'est un ancien cadre de la Gécamine soupçonné d'avoir abrité des Katangais pendant la dernière attaque et même de leur avoir procuré des armes. Il serait déjà arrêté s'il n'était pas protégé par un général des F.A.Z. À cause d'obscures histoires de malachite et de matabiches. En tout cas, il semble ne s'être jamais occupé de diamants.

Malko écoutait attentivement. Ce qui n'avait paru au début qu'un jeu de boy-scouts prenait une dimension beaucoup plus grave au fur et à mesure qu'on tirait les ficelles.

— Ce n'est pas tout, précisa le chef de station de la C.I.A. Ce Doorf est aussi un copain de Josse. Ils ont servi ensemble dans une unité katangaise en 63. Il y a encore des Katangais autour de Lubumbashi. La valeur d'un bataillon. Tout le monde se demande pourquoi ils ne bougent pas. Peut-être apprendrez-vous quelque chose sur place.

— J'espère, dit Malko. En attendant, il faudrait freiner un peu vos amis du C.N.D. J'ai l'impression qu'ils sont diplômés de la Gestapo.

Victor Hammer demeura silencieux. Ce n'était pas un violent. Homme de bureau, il n'avait pas touché une arme à feu depuis des années et, tout en sachant ce qui se passait, n'était que rarement en contact avec l'abominable réalité. Il soupira.

— Je sais, mais ils sont chez eux. Ils ont toujours fait comme ça... C'est dégueulasse, mais... (Il leva la tête.) Faites attention à « Lubu ». Le type du C.N.D. est bien, mais je n'aime pas ce voyage. Ce Josse n'est pas un enfant de cœur. Il vous a accepté un peu trop facilement...

— C'est un heureux concours de circonstances, remarqua Malko. Il avait besoin de moi.

Hammer hocha la tête, ouvrit un tiroir et tendit à Malko un Smith et Wesson 9 mm para automatique, 14 coups.

— Tenez. Emportez ça.

* *

*

La Résidence du 21-Novembre était silencieuse et obscure. Malko se glissa dans la cage d'escalier. Il avait dîné seul au Stirwen et ensuite avait tué le temps au bar de l'Intercontinental, écoutant un Zaïrois déguisé en Mexicain avec un énorme sombrero chanter des ballades de cow-boy... Par discrétion, il avait pris un taxi pour se rendre chez Émilie Nogueira.

Il frappa doucement à la porte n° 3. La métisse ouvrit presque tout de suite. Elle était encore en robe du soir, maquillée et coiffée. Radieuse et douce. Elle se jeta contre Malko.

— Oh ! je ne pensais pas que vous viendriez !

Cette fois, elle l'emmena directement dans sa chambre en bas, mit de la musique. Le climatiseur était réparé. Ils s'embrassèrent et s'enlacèrent tout de suite sur le lit. Émilie le serrait avec violence et tendresse, chastement. Pourtant, quand Malko voulut la prendre, il s'aperçut que – hasard ou préméditation – elle ne portait aucun dessous sous sa longue robe. Ce fut lent et délicieux. Ils parvinrent ensemble au plaisir, et il resta allongé contre Émilie, exquisement bien.

— C'était merveilleux, dit-elle à voix basse, vous ne m'intimidez plus.

— Comment était la soirée ? demanda Malko.

— Oh ! comme toujours. Les mêmes. On boit, on flirte, on raconte les derniers potins de « Radio-Trottoir ». Le colonel a toujours de bonnes histoires avec Mobutu. Il est sans arrêt avec lui. On dit même

qu'il dort dans sa chambre, mais ce n'est pas vrai.

— Bien sûr, dit Malko, il dort dans la vôtre...

Elle rit.

— Et Van de Kamp ?

— Il ne nous a pas quittés d'une semelle, dit Émilia. Jamais je ne l'ai entendu poser autant de questions. Je ne savais pas qu'il s'intéressait autant à Mobutu.

Une sonnette d'alarme s'alluma dans le cerveau de Malko. Une autre pièce du puzzle. Qui le glaça. Il avait l'impression d'être assis sur une machine infernale. Un missile ne pouvait être utilisé qu'à bon escient. On ne tirerait pas deux fois un Red Eye sur Mobutu. Il fallait réussir du premier coup. Donc des informations précises.

— À quoi pensez-vous ? demanda Émilia.

— À Mobutu, dit Malko. Où est-il lorsqu'il est à Kinshasa ?

Émilia Nogueira se redressa, comiquement furieuse :

— Vous aussi ! Mais qu'est-ce que vous avez ? Il vit dans sa résidence du mont N'Galiema. C'est un compromis entre un zoo et le Pentagone. Une grosse villa derrière l'Oua. On appelle ça le camp Tsatshi.

— Il voyage ?

— Souvent, dit la métisse. Toujours avec ses deux médecins chinois acupuncteurs et mon ami. Il va à B'Gadolite, son village natal, ou voir des amis comme Bongo.

— Et il sort en ville ?

Émilia secoua la tête.

— Pas depuis un an. Avant, il se promenait quelquefois en Volkswagen. Même à Tsatshi, il est très prudent, il ne couche jamais deux soirs de suite dans la même chambre.

— Il est bien protégé ?

— Par des Marocains.

— Il voyage comment ?

— Ça dépend, dit Émilia. Il a son C130 Hercules personnel avec une plaque à l'avant portant trois étoiles ou le DC-10 d'Air-Zaire quand il le réquisitionne. Pour les courtes distances, il prend un hélicoptère.

Malko avait froid dans le dos. Il dissimula son trouble en embrassant Émilia. Il avait hâte d'être revenu du Shaba. Pour retrouver le Red Eye avant que Josse ait eu le temps de s'en servir. À force de jouer à cache-cache, le C.N.D. et la C.I.A. allaient provoquer des catastrophes. La bouche d'Émilia qui descendait vers son ventre l'arracha à ses pensées moroses. Cela dura très, très longtemps, jusqu'à ce qu'il n'entende plus le ronron du climatiseur.

Il criait de plaisir.

Émilia Nogueira se redressa, du bonheur plein les yeux, avec la fierté

de la jeune fille qui a réussi son examen pour la première fois. Puis elle approcha sa bouche de celle de Malko.

— Je vous aime, souffla-t-elle.

* *

*

Le salon d'honneur de l'aéroport de N'Jili était presque vide à part une splendide Noire en boubou, couverte de bijoux. Josse Braaskart consulta sa montre après avoir lampé d'un coup la moitié de sa bière Beck's.

— Vous décollez dans cinq minutes. Je crois qu'il est temps que vous embarquiez. Tenez, vous donnerez ça à Hans Doorf.

Il tendit à Malko une enveloppe cachetée. En la retournant, Malko aperçut cinq cachets de cire rouge la fermant hermétiquement. Josse lui tendit la main.

— Bonne chance. À vendredi. Je reviendrai vous chercher.

Il le poussa presque sur le tarmac. Les passagers de classe touriste étaient déjà en train d'embarquer à l'arrière du DC-10.

Malko se dirigea vers l'avant, perplexe. Que signifiait ce message de dernière minute ? Il se retourna. Josse lui adressait de grands gestes amicaux de la porte du salon d'honneur. Il monta la passerelle du DC-10 et s'engouffra dans le gros appareil.

À peine assis, il sortit l'enveloppe de sa poche et l'examina avec soin : impossible de l'ouvrir sans laisser de traces. Ce pouvait être une sorte de test. De toute façon, il verrait bien. On ferma les portes, les réacteurs hurlèrent. Il se cala pour essayer de continuer sa nuit. Deux heures de vol jusqu'à Lubumbashi.

* *

*

Un soleil éblouissant explosait dans un ciel d'un bleu limpide. Malko cligna des yeux sur la passerelle qu'on venait de poser contre le flanc du DC-10. Il avait sommeillé la plus grande partie du voyage, l'hôtesse ne lui ayant apporté qu'un vague Nescafé tiède. Il pensa avec nostalgie à un long et agréable voyage qu'il avait effectué quelques semaines plus tôt sur un 747 d'Air France, Paris-Los Angeles direct. Chouchouté, abreuvé de vins délicats, de caviar. Le tout dans un silence de rêve. La civilisation. Il s'ébroua et se leva.

Au moment où il allait descendre, un jeune Noir escalada la passerelle et chuchota quelques mots à l'hôtesse. Celle-ci s'approcha de Malko.

— Citoyen, on vient vous chercher.

Le C.N.D. était incorrigible ! Le jeune Noir s'approcha de Malko.

— La « Pigeot », elle sera là dans dix minutes.

En Afrique, cela pouvait signifier « jamais ». Malko descendit à terre. Des centaines de Belges avec leurs bagages campaient dans l'aéroport de Lubumbashi, sous la protection de Zaïrois nonchalants et des soldats marocains dont les véhicules occupaient un beau carré bien net du tarmac. Une meute compacte assiégeait déjà l'appareil qui venait de s'immobiliser, pour être sûr d'avoir une place. L'exode... Un peu plus loin, un C130 égyptien vomissait du matériel militaire. Malko descendit, suivi de son mentor. Après l'air poisseux de « Kin », la brise tonique du Shaba était réconfortante. Un drapeau zaïrois vert et jaune flottait dans un ciel immaculé. Des Belges regardaient avec curiosité ce Blanc qui débarquait là d'où ils fuyaient. L'un d'eux s'approcha de lui :

— Savez-vous si c'est calme à « Kin » ?

— Très calme, assura Malko.

L'aérogare était un magma de militaires et de Belges s'interpellant dans tous les coins. Son sac de voyage à la main, il gagna l'extérieur, son « garde » sur les talons, et attendit. Vingt minutes plus tard, il vit surgir une vieille Simca sans pare-brise, avec deux hommes en abacost marron. Le C.N.D. Ils foncèrent droit sur lui, tout sourires.

— Excusez-nous, dit le plus grand, la « pigeon », elle est en panne. Notre patron, il est à Kolwezi, il revient demain seulement. Nous avons l'ordre de te conduire au Karavia.

— C'est parfait, assura Malko.

Avec des lunettes de soleil, on roulait très bien sans pare-brise. Une savane clairsemée séparait l'aéroport de la ville. Partout des militaires zaïrois, nonchalants, parfois assis par terre, en armes, ou par petits groupes. Très peu de Blancs.

Lubumbashi, comme toutes les villes africaines, était immense, avec des milliers de villas, de grandes avenues qui semblaient abandonnées. Dans le lointain, Malko aperçut une énorme cheminée qui déversait des torrents de fumée noire. La plus grande d'Afrique, le haut fourneau de la Gécamine qui ne s'arrêtait jamais, crachant ses tonnes de cobalt et de cuivre.

L'enjeu de la lutte féroce à laquelle il participait.

La Simca sans pare-brise s'engagea dans un tunnel mauve : les jacarandas en fleurs. Superbes. Presque pas de circulation. Le Karavia était à l'autre bout de la ville. La petite poste en plein centre était vieillotte et touchante, vestige du colonialisme. Comme les deux feux rouges. Uniques au Zaïre. Il n'y en avait pas un seul à Kinshasa.

Ils filèrent vers le nord de la ville, traversant tout le quartier européen. Pas de Noirs en vue, sauf des domestiques prenant le frais sur les pelouses. Le Karavia était beaucoup plus loin. Ultra-moderne et

blanc en bordure d'un petit lac, presque dans la savane. Un îlot de civilisation. Une énorme pyramide de malachite ornait le hall, symbole du Katanga. Les Belges la brûlaient dans les hauts fourneaux, avant l'indépendance, pour qu'on ne connaisse pas son existence. Les deux barbouzes du C.N.D. semblaient pressées d'abandonner Malko. Celui-ci essaya quand même de leur tirer quelques informations :

— Comment ça va ici ?

Le chef secoua la tête.

— Y en a pas bon. Y en a beaucoup nouvelles têtes dans la Cité. Tu n'as besoin de rien, citoyen ?

— Rien du tout, assura Malko.

Avec leurs gros sabots, les gens du C.N.D. étaient plus dangereux qu'utiles.

À côté de la réception, un panneau annonçait : Attention, couvre-feu à huit heures.

L'hôtel semblait plein, cela grouillait de monde partout.

On lui donna sa clef et il alla déposer son sac de voyage dans une chambre moderne et minuscule.

Le couvre-feu à huit heures était un progrès. Depuis les « événements », il était à six heures. Malko sortit son Smith de son sac de voyage et le glissa dans sa ceinture sous sa veste. Il était trois heures de l'après-midi et il faisait presque frais. Lubumbashi était à treize cents mètres d'altitude. Il avait hâte de prendre contact avec Hans Doorf. Décrochant le téléphone, il appela la chambre 406.

Pas de réponse. Il insista plusieurs minutes. En vain. De nouveau il examina l'enveloppe scellée. Avec un équipement moderne, il aurait pu l'ouvrir. Mais il se trouvait au bout du monde. L'enveloppe était trop épaisse pour qu'on puisse deviner ce qui se trouvait à l'intérieur. Agacé, il décida d'aller jusqu'au 406.

Il se lança dans le couloir, monta au quatrième. Comme il passait devant le 402, des rires étouffés lui firent tourner la tête. Plusieurs Noires se tenaient dans l'embrasure de la porte ouverte. Serrées les unes contre les autres. L'une d'elles s'avança vers Malko.

— Quelle chambre tu as, patron ? Tu veux que je vienne ce soir ?

Au moins, c'était servi à domicile. Malko frappa à la porte du 406.

— Il est pas là, firent les filles en chœur. Il revient le soir.

Sans leur présence, il aurait peut-être essayé d'ouvrir la porte. Il battit en retraite et redescendit au bar boire un verre.

Il n'y avait plus qu'à prendre son mal en patience.

* *

*

— Monsieur Doorf ?

Une voix d'homme répondit aussitôt : « Oui, c'est moi. » Avec un accent flamand à couper au couteau.

— Je viens de la part de Josse Braaskart, annonça Malko. J'ai une lettre pour vous. Je suis dans la chambre 302.

Silence surpris, puis la voix traînante dit :

— Très bien, glissez-la sous la porte de ma chambre.

Il avait déjà raccroché.

Bizarre.

Malko sortit de sa chambre, emportant l'enveloppe cachetée, remonta au quatrième et fit ce que l'autre avait demandé. Puis il regagna sa chambre et attendit. Un quart d'heure, une demi-heure, une heure... Il allait rappeler le 406 lorsque le téléphone sonna. C'était la voix traînante de Hans Doorf.

— Excusez-moi pour tout à l'heure, dit-il avec une intonation nettement plus chaleureuse. On ne sait pas toujours à qui on a affaire, savez-vous ? J'ai ce que vous êtes venu chercher. Il y a une Fiat grise devant l'hôtel. Les clefs sont sur le plancher. Prenez la route pour aller au Q.G. des Marocains, l'ancien hôtel Lido. La réception vous expliquera. Vous verrez, il y a une petite rivière et un pont. Vous le franchissez. Tout de suite à gauche après le pont, vous verrez une villa. Une Land Rover blanche dans la cour. Je vous attends dans une heure là-bas.

— Pourquoi ne nous voyons-nous pas ici ? demanda Malko.

— Je ne veux pas vous voir ici, trancha Hans Doorf. Trop dangereux.

Il raccrocha... Malko consulta sa Seiko. Six heures et quart. Il ne restait pas tellement de temps avant le couvre-feu. Il descendit et décida de passer au C.N.D. dont il avait l'adresse avant d'aller à son étrange rendez-vous.

La Fiat grise était bien devant l'hôtel. En assez piteux état, mais le réservoir d'essence était plein, et avec un pare-brise. Il prit la direction du centre, qu'il retrouva sans trop de mal, et tourna dans les avenues qui se ressemblaient toutes pour trouver la villa du C.N.D. Enfin, un passant la lui indiqua. Elle faisait le coin de deux avenues, avec un mur de brique rouge. Coquette. Deux sentinelles le stoppèrent. Celui qu'il demandait n'était pas là. Il avait été appelé au P.C., général Singa, commandant le secteur.

S'il voulait attendre, il revenait tout de suite.

Il attendit. Au bout de vingt minutes, il repartit et se servit de la cheminée de la Gécamine comme point de repère. Les villas du quartier européen s'étendaient à l'infini, cachées au milieu de grands jardins clos de hauts murs. Peu de passants, encore moins de voitures. En dépit de la beauté des bougainvillées et des jacarandas, on éprouvait une sensation de malaise, comme dans une ville morte,

frappée par un cataclysme. La ville était immense, inquiétante avec ces soldats en armes partout. Un Noir dormait à côté d'un fusil mitrailleur posé sur une pelouse, à un carrefour. Insolite.

Il était parvenu à la périphérie de la ville. Les maisons s'espaçaient. Il aperçut à travers un rideau d'arbres une grande bâtisse blanche : l'ex-hôtel Lido, le P.C. des Marocains. Puis le ruisseau et le pont. De l'autre côté, il vit une petite villa avec une piscine vide.

Il franchit le pont. C'était bien là. La porte était ouverte et une Land Rover blanche se trouvait dans la cour. Il gara sa Fiat devant. La porte s'ouvrit avant même qu'il ait touché à la sonnette. Sur un Blanc. Des lunettes carrées, une bouche très mince, assez fluët, le menton fuyant, des cheveux blondasses. Une poignée de main sèche, pas de présentation. Un gros poste radio trônait sur une table basse. Cela évoquait un campement militaire. Des reliefs de repas traînaient sur la table de la salle à manger.

— Bienvenue à Lubumbashi, croassa Hans Doorf.

Sans demander son avis à Malko, il déboucha une bouteille de Beck's et remplit deux verres. Ils burent en silence, puis Hans Doorf se leva et disparut dans la pièce à côté. Il revint portant une boîte de la taille d'un carton à chaussures fermée hermétiquement par des bandes autocollantes.

— Voilà, fit-il. Vous repartez quand ?

— Vendredi, dit Malko.

Hans Doorf se rembrunit.

— Ah ! Cela est ennuyeux. Parce qu'il ne faut pas le mettre au coffre de l'hôtel et dans les chambres, ils volent tout.

— Je le garderai avec moi, promit Malko. D'ailleurs, je n'ai rien à faire à Lubumbashi.

Le Belge secoua la tête.

— Ce serait une belle connerie, une fois, de le faire voler. Il y en a pour deux millions de zaïres.

— Gardez-les jusqu'à vendredi, suggéra Malko. Ou au moins jeudi soir.

Hans Doorf secoua la tête.

— Impossible, savez-vous. Je dois partir demain matin pour Likasi.

— Eh bien, je ferai attention.

L'autre poussa le paquet vers lui solennellement.

— Alors, pas de connerie, hein, répéta-t-il.

Malko regarda sa montre. Doorf commençait à l'agacer sérieusement.

— Je crois que je vais vous quitter. Le couvre-feu...

Il était huit heures moins le quart. Le Flamand hocha la tête.

— Ça n'est pas grave, vous êtes blanc. Au pire, cela vous coûtera vingt zaïres. Mais, si vous tombez sur un barrage, arrêtez-vous, les

F.A.Z. sont très nerveux en ce moment. C'est la fin du mois et ils n'ont pas encore été payés.

Malko regarda la piscine sans eau.

— C'est à vous, la villa ?

— Non, fit Doorf. À des amis qui ont quitté le pays.

Il alluma une cigarette. Visiblement, il ne tenait pas à donner des renseignements sur lui-même.

— Comment ça va à « Kin » ? demanda-t-il. On crève toujours de faim dans la Cité ?

— Il paraît, dit Malko. Les gens sont nerveux.

L'autre eut un étrange rire sardonique.

— Ici, l'autre jour, au marché, il y a eu un début d'émeute parce qu'on ne trouvait même plus de tchiwange (20). Des Balubas. C'est mauvais signe. Enfin !

Il eut un geste fataliste...

Un coup de sonnette les fit sursauter.

— Attendez, fit Doorf sèchement.

Il alla à la porte, entrouvrit, palabra quelques instants avec un interlocuteur invisible et referma. Après avoir reposé son arme, il revint vers Malko et lui tendit la main.

— En sortant, après le pont, prenez la route de droite, il n'y a pas de Marocains. Ceux-là sont plus emmerdants. Vous laissez la voiture où vous l'avez trouvée. Bon retour.

Malko se retrouva dans la Fiat, le précieux paquet sous le siège. Perplexe. Il semblait bien embringué dans un simple trafic de diamants.

Il franchit le pont, tourna à droite, comme le lui avait conseillé Doorf, longeant la rivière, s'engagea sur une petite route bordée d'eucalyptus géants qui embaumaient. Très peu de maisons dissimulées derrière des haies de verdure. Un superbe quartier résidentiel abandonné. Pas un chat dans l'avenue.

Cinq cents mètres plus loin, une silhouette kaki surgit de derrière un arbre. Un soldat des F.A.Z. armé d'un M16. Il se planta au milieu du chemin, faisant signe à Malko de stopper. Deux autres surgirent à leur tour, armés jusqu'aux dents, eux aussi. L'un avec même une bande de mitrailleuse en sautoir. Malko freina docilement et s'arrêta sur le bas-côté. Sans stopper le moteur, il fouilla dans sa poche pour prendre des zaires, sortant une grosse liasse dont il extirpa deux billets de dix.

Un bruit sec lui fit lever la tête. Un bruit qu'il connaissait très bien : une culasse qui claquait. En une fraction de seconde, il photographia la scène. Le premier soldat braquait son fusil d'assaut sur la voiture, à quatre mètres. Malko agita les billets par la porte et cria :

— Hé ! Ne tirez pas !

La fin de la phrase se perdit dans le crépitement de la rafale du M16.

CHAPITRE IX

Malko plongea sous le tableau de bord une fraction de seconde avant que les balles ne fassent éclater le pare-brise. Il entendit les projectiles trouer la carrosserie, réduire les glaces en bouillie, ricocher dans les montants métalliques. Heureusement, le moteur le protégeait. Avec un soldat expérimenté il aurait été touché, mais le tireur ne réalisa pas que son arme se relevait. La fin du chargeur déchiqueta le pavillon de la Fiat. Le silence retomba. Aplati sur le plancher de la voiture, Malko ne voyait pas ce qui se passait à l'extérieur. Son Smith ne faisait pas le poids dans un duel avec trois fusils d'assaut. Les oreilles bourdonnantes, le cœur battant la chamade, il chercha comment se sortir de là. Par miracle, le moteur ne s'était pas arrêté. Ses yeux tombèrent alors sur la liasse de zaires répandus sur le plancher de la voiture. Il prit les billets et les jeta dehors par la glace ouverte. Puis il attendit plusieurs secondes avant de se relever et de risquer un œil au-dessus du tableau de bord. Deux des soldats étaient en train de ramasser les billets. Le troisième cherchait un nouveau chargeur dans sa ceinture, debout devant la voiture.

Malko replongea sur le plancher et, sans se redresser, parvint à débrayer et à passer la première. Il démarra brutalement, sentit un choc violent, entendit un cri, continua, écrasant l'accélérateur. Son intention n'était pas d'aller loin. Il faisait une trop belle cible. Après avoir parcouru une cinquantaine de mètres, il donna un coup de volant, jetant volontairement sa voiture dans le fossé, à petite vitesse. Une rafale déchira l'asphalte juste à l'endroit qu'il venait de quitter.

Tassé sous le volant, il encaissa le choc, le mieux possible, ouvrit la portière d'un coup d'épaule, rafla le Smith sous le siège et boula dans le fossé, à l'abri derrière un arbre.

Les deux soldats ramasseurs de billets se tenaient toujours au milieu de la route, l'arme à la hanche. Le troisième était par terre.

En l'apercevant émerger de la Fiat, ils déclenchèrent un feu nourri, vidant leurs chargeurs d'un seul trait, pulvérisant les feuilles des eucalyptus géants, égratignant les troncs. Malko, à plat ventre, attendit que cela se calme, puis tira trois fois avec le Smith et Wesson, au jugé, sans se découvrir.

Mais le bruit des détonations eut un effet salutaire. Les deux soldats plongèrent dans le fossé. Malko crut d'abord qu'ils préparaient une contre-attaque en rechargeant leurs armes. Puis il les aperçut en train de détalier à travers les eucalyptus, sans même tirer une rafale de dissuasion. Il se rappela ce que lui avait dit Victor Hammer : les Noirs ne connaissent que deux formes de combat, le massacre ou la fuite.

Il se releva, le cœur tapant encore dans sa poitrine, et courut vers le soldat qui se tordait de douleur au milieu de la route. D'un coup de pied, il écarta le M16. L'homme, gris de douleur, gémissait à petits coups, recroquevillé sur lui-même. Il jeta à Malko un regard de bête résignée, certain qu'il allait l'achever. Autre coutume africaine. Il était très jeune, presque un enfant. Malko braqua son Smith sur les cheveux crépus.

— Pourquoi as-tu voulu me tuer ?

L'autre ne répondit pas. Peut-être ne parlait-il que lunda.

Malko n'eut pas le loisir de continuer son interrogatoire.

Des silhouettes en kaki couraient dans les eucalyptus. Une Jeep déboucha à toute vitesse, bourrée de Marocains armés jusqu'aux dents. Ils entourèrent Malko et le blessé, s'interpellant bruyamment en arabe, tandis qu'un sous-officier hurlait dans sa radio.

En français, Malko essaya d'expliquer ce qui s'était passé, mais personne ne l'écoutait. Les Marocains commencèrent à houspiller le blessé, le bourrant de coups de pied, ce qui déclencha ses hurlements.

D'autres s'agglutinèrent autour de la voiture de Malko, écrasée dans le fossé. Une Jeep des F.A.Z. surgit à son tour et faillit ouvrir le feu sur les Marocains. Malko essaya de parler à l'officier qui ne l'écouta pas, fiévreusement occupé à lancer une chasse à l'homme. Les hommes sautèrent de la Jeep et s'éparpillèrent sous les eucalyptus. Trois minutes plus tard, une fusillade éclata vers la rivière et s'arrêta dans un concert de vociférations en arabe et en lunda. Les F.A.Z. et les Marocains se tiraient joyeusement dessus... Bien entendu, les deux agresseurs de Malko avaient disparu depuis belle lurette.

Enfin, vingt minutes plus tard, alors que les Marocains et les F.A.Z. se disputaient toujours l'honneur d'achever le blessé, la voiture sans pare-brise qui était venue chercher Malko à l'aéroport arriva en trombe avec quatre civils du C.N.D. Juste au moment où un soldat zaïrois hilare piquait son poignard dans la poitrine du blessé pour voir s'il bougeait encore. L'un des agents du C.N.D. était le « contact » de Malko. À trois, ils empoignèrent le blessé et parvinrent à le tasser tant bien que mal dans le coffre.

Malko fonça jusqu'à la Fiat récupérer le paquet de diamants toujours coincé sous le siège. Les agents du C.N.D. l'attendaient impatiemment, pas tranquilles. Malko monta à l'arrière entre deux géants noirs qui sentaient comme des putois. Des grenades belges cylindriques roulaient sur le plancher, une Uzi était calée dans la boîte à gants. La voiture avait des pneus lisses. L'un des agents du C.N.D., qui avait échangé quelques injures avec le blessé, annonça d'un ton excité :

— C'est un type de M'Bumba.

Malko enregistra, troublé. Nathaniel M'Bumba était le chef des

rebelles katangais qui avaient attaqué Kolwezi. Trois semaines plus tôt. Beaucoup se trouvaient encore au Shaba, planqués dans les villages. Pourquoi les Katangais avaient-ils tenté de l'assassiner ? Juste après son rendez-vous ?

* *

*

Une vieille baignoire trônait juste au milieu de la pièce, reliée à rien, comme une décoration surréaliste, remplie à ras bord d'une eau sale où flottaient des choses indéfinissables.

En face, il y avait la grille. Une longue cellule de dix mètres où s'entassaient une centaine de prisonniers, hommes et femmes mélangés. Des Lundas et quelques Balubas. Les mains accrochées aux barreaux, ils regardaient à travers les fenêtres ouvertes le jardin en fleurs orné d'un superbe eucalyptus. De temps en temps, un gardien passait et écrasait à coups de crosse les doigts entourant les barreaux. Cela sentait la sueur et le sang. Des armes traînaient dans tous les coins avec des postes radio d'où sortaient des voix pratiquement inaudibles. Des hommes en marron s'affairaient à des tâches variées.

D'un seul élan, deux agents du C.N.D. précipitèrent le soldat blessé par Malko dans la baignoire sans même qu'il touche le sol ! Cela fit un plouf sinistre, de l'eau gicla sur le plancher sale, et un des policiers poussa un hurlement de fureur, son pantalon taché.

Les deux Zaïrois, manches retroussées, maintenaient le prisonnier la tête sous l'eau au milieu des éclaboussures. On ne pouvait même pas parler d'interrogatoire, puisqu'on ne lui avait rien demandé. Juste une mise en condition. L'agent du C.N.D. qui était venu chercher Malko à l'aéroport se retourna, le visage crispé de fureur :

— Ce salaud-là, il va parler une fois, je vous le dis, moi.

C'était étonnant d'entendre un Noir parler avec l'accent belge.

— Si vous le laissez trop longtemps, il ne parlera pas, remarqua Malko.

Il tenait toujours précieusement son paquet de diamants, heureux que personne ne lui ait demandé ce que c'était. Le blessé commençait à gigoter d'une façon inquiétante. On le sortit de la baignoire, à moitié noyé, vomissant, pour le jeter par terre. Aussitôt, trois policiers se ruèrent sur lui à la matraque et à coups de pied, jusqu'à ce qu'il soit en pulpe. Son visage marbré de plaques rouges ne ressemblait plus à rien. Du sang coulait de sa bouche. On ne lui avait posé aucune question. Enfin, le chef se décida. On le jeta sur une chaise et le dialogue commença. En lunda. Chaque question ponctuée d'un coup de poing. Le soldat répondait par monosyllabes, crachant autant de dents que de mots. Le chef se retourna vers Malko, roulant des yeux

furibonds.

— Il ne veut pas parler. On va lui casser le cabinet.

Il jeta un ordre. Deux sous-fifres arrivèrent de la pièce voisine, traînant une pyramide de malachite semblable à celle qui se trouvait dans le hall du Karavia. Plus petite, haute de quarante centimètres. Avec la même brutalité, on arracha son treillis au soldat, faisant apparaître de la chair marbrée de traces violettes. Un énorme hématome s'étalait sur la hanche, là où Malko l'avait heurté avec la voiture. Ce dernier aurait voulu arrêter ce supplice, mais il n'en avait pas le pouvoir. Les agents du C.N.D. lui auraient ri au nez ou l'auraient mis à la porte. En Afrique, on ne fait pas la guerre en dentelle. Quand on tient un adversaire, on le tue ou on le mange. On ne lui fait pas grâce. Les policiers agissaient sans hâte, tranquilles, émailant leurs coups de plaisanteries.

Le soldat avait compris ce qu'on allait lui faire. Il commença à se débattre, à hurler. Un coup de crosse en plein visage le fit taire. On le traîna vers la pointe de la malachite. L'ajustage demanda quelques bourrades supplémentaires et un flot d'injures. Puis, brusquement, ses bourreaux pesèrent sur ses épaules.

Malko vit la bouche ouverte avant d'entendre le cri. Atroce, sans nom. La pointe avait dû s'enfoncer de vingt centimètres dans le conduit anal, déchirant le sphincter, arrachant les chairs, ouvrant les entrailles. C'était abominable. Maintenu par ses deux bourreaux, le blessé hurlait sans discontinuer, tandis que ses tortionnaires continuaient à l'empaler en échangeant des plaisanteries. Il eut un hoquet, sa pomme d'Adam monta et descendit et il resta immobile, la bouche ouverte.

Aussitôt, on l'arracha de son « socle », au milieu d'une traînée de sang, et on l'étendit sur le sol. Pour le ranimer, ce fut la méthode habituelle : coups de pied et de bâton. Il ouvrit des yeux vitreux et prononça enfin quelques mots recueillis pieusement par un des policiers du C.N.D. Celui-ci se redressa, le visage soucieux, et s'approcha de Malko, qui retenait une nausée.

— Il dit qu'ils ont été payés par un Blanc pour vous tuer. Qu'il se cachait depuis un mois dans un village près de Kipuschi ; à la frontière zambienne, où ils avaient enterré leurs armes. Le Blanc, il ne le connaissait pas, c'était son copain qui le voyait. Il ne sait rien de plus.

— C'est probable, dit Malko, ne réalisant pas la portée de ses paroles.

Son interlocuteur jeta un ordre. On retourna le blessé sur le dos, sans même le rhabiller, et on lui attacha les poignets avec du fil électrique. Puis deux policiers le traînèrent dans le jardin, à l'ombre. Malko vit l'un d'eux prendre un poignard de commando et l'appuyer sur la nuque du prisonnier. La lame disparut entre les vertèbres

comme dans du beurre. Le blessé eut un sursaut qui tendit son corps en arc de cercle, puis retomba, secoué de fibrillations. Le tueur maintint l'arme enfoncée quelques secondes, puis la retira et l'essuya dans l'herbe. Le visage sans émotion, il rentra dans la pièce. L'air soucieux quand même. Soupçonneux à la limite. Il se planta devant Malko.

— Espérons qu'on rattrapera les autres, dit-il. Mais ils sont déjà dans les cités. Ils avaient l'uniforme F.A.Z. C'est difficile de les reconnaître... Vous connaissez quelqu'un qui veut vous tuer ?

— Personne, affirma Malko. Je ne connais qu'une seule personne à Lubumbashi dont je suis sûr.

Il préférait mener l'enquête lui-même. Pour éviter une nouvelle « bavure ». C'est d'ailleurs à une bavure qu'il devait la vie. Il fallait être en Afrique pour échapper à trois tueurs munis de fusils d'assaut. C'étaient les Marocains, finalement, qui avaient profité de ses billets...

— Vous avez des toilettes ? demanda-t-il.

— Bien sûr, fit l'autre.

Il mena Malko à un réduit d'une saleté repoussante qui aurait fait honte à un camp de concentration. Malko s'appuya à la porte pour la maintenir fermée et entreprit d'arracher les bandes fermant la boîte de carton. Le dessus éventré, des petits cailloux verdâtres apparurent.

De la malachite, sans aucune valeur.

Après ce qui venait de se passer, ce n'était pas une surprise... Il ressortit, tenant toujours son paquet. L'agent du C.N.D. l'attendait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il curieusement.

Malko lui montra. L'autre fit la grimace.

— Ça vaut pas grand-chose. Moi, je sais où il y en a de la belle.

— J'aimerais aller voir l'ami qui m'a prêté sa voiture, dit Malko. Vous pourriez me conduire ? Ensuite je retourne au Karavia.

— Bien sûr, fit l'agent du C.N.D., nous avons l'ordre du citoyen directeur général de vous aider totalement.

Une petite fille apparut subitement, regarda curieusement les prisonniers et disparut à cloche-pied. Pas troublée.

Les grandes avenues ombragées de jacarandas et d'eucalyptus paraissaient toujours aussi calmes. Malko avait peine à croire qu'il s'était fait tirer dessus une heure plus tôt. Pratiquement en pleine ville. L'agent du C.N.D. semblait soucieux.

— Il y a trop de gens armés dans la ville, dit-il. Nous ne sommes pas assez nombreux. Et encore, ici, ce sont des Balubas, mais à Kolwezi ils sont tous lundas, de la même tribu que les Katangais. Ça ne facilite pas les choses.

— Qu'est-ce qu'il faudrait faire ? demanda Malko.

L'autre eut un geste expressif.

— Les tuer tous, mais c'est difficile, parce qu'ils ont des armes.

Ils arrivaient à la villa. La Land Rover avait disparu. Il frappa et sonna en vain à la porte. Peu de chance que Hans Doorf réapparaisse. Ils reprirent le chemin du Karavia, où son « garde » le laissa.

Malko traversa le hall et monta directement dans sa chambre, harponné au passage par les putes hilares. Il n'avait vraiment pas la tête à ça. Le temps de prendre une douche et de secouer les débris de verre, il était près de dix heures. Il n'avait pas dîné. Il descendit à la salle à manger. En passant au desk, il se pencha. La clef du 406 était là. Avec le couvre-feu, Hans Doorf ne reviendrait pas avant le lendemain. S'il réapparaissait...

La salle à manger était pleine de barbouzes françaises, marocaines, zairoises et même chinoises. Malko alla s'installer à une table à l'écart. Son café avalé, il remonta au rez-de-chaussée et contourna l'énorme pyramide de malachite pour prendre l'ascenseur. Parmi les gens qui traînaient dans le hall, il reconnut une des barbouzes du C.N.D. qui lui adressa un clin d'œil affectueux. Il était gardé.

* *

*

Un gros Zairois boudiné dans son abacost marron attendait Malko dans un bureau minuscule encombré de papiers : le patron du C.N.D. pour la région du Shaba. Il lui serra la main avec componction et ouvrit l'inévitable bouteille de bière. De la Beck's. Avant de demander d'un ton presque agressif :

— Citoyen, qui veniez-vous voir à Lubumbashi ?

Difficile de biaiser. Le Noir fixa Malko, sans aménité.

— Un certain Hans Doorf, dit ce dernier. Il a disparu.

Le visage du Zairois se contracta aussitôt de rage.

— Celui-là, c'est un sagouin, savez-vous ! Il attendait les Katangais. Il a caché des blessés à l'hôpital de la Gécamine. C'est lui qui devait prendre la direction de la mine si les autres gagnaient... Je suis sûr que c'est lui qui a voulu vous tuer. Mais il doit déjà être en Zambie. Nous voulions l'arrêter, mais nous avons reçu des ordres contraires du commandement de la région militaire.

— De qui ?

Le patron du C.N.D. hésita.

— D'un officier de très haut rang. Hans Doorf lui a rendu des services. Il lui laissait enlever plusieurs tonnes de malachite sans les comptabiliser. On a dit que c'étaient les rebelles...

Un gros matabiche... Qui expliquait beaucoup de choses. Un ange passa, croulant sous la malachite. Le patron du C.N.D. soupira :

— Le Guide ne se rend pas compte de tout... Enfin... Si vous voulez revenir à Kinshasa, j'ai un Hercule qui part demain matin à sept

heures. Je vous tiendrai au courant de l'enquête.

Malko n'avait plus rien à faire à Lubumbashi. Par contre, il avait hâte d'être à Kinshasa pour poser un certain nombre de questions à Josse Braaskart.

* *

*

L'Hercules commença sa descente sur Kinshasa. Cinq heures de vol dans un vacarme assourdissant. L'appareil était presque vide, à part quelques caisses et une Jeep envoyée en réparation. Malko avait passé une grande partie du vol sur la banquette du cockpit, derrière l'équipage. À observer les feux de brousse qui parsemaient la savane comme autant de feux de la Saint-Jean. Peu à peu, le paysage avait changé. On descendait vers l'équateur, à la chaleur lourde. La halte à Kamina avait tout juste permis de se dégourdir les jambes autour des quatre Mirage rescapés de la Force aérienne zaïroise.

Le cinquième s'était « planté » en effectuant un tonneau trop bas pour faire plaisir à son président. Du pilote, on n'avait pas retrouvé de quoi remplir une petite cuillère.

Une douzaine d'officiers dormaient sur les banquettes de toile le long de la carlingue vide. L'Hercules rappelait à Malko son aventure en Pologne. Il lui devait une fière chandelle(21)... Qu'allait-il trouver à « Kin » ? Normalement, il aurait dû revenir enroulé dans une toile de tente... Josse Braaskart risquait d'être surpris. Comment allait-il réagir ? Une chose était certaine. Les Katangais étaient dans le coup. Que s'était-il passé durant son absence ? Dans ce pays sans communication, tout pouvait arriver... Les roues touchèrent la piste de N'Jili. L'Hercules emprunta une bretelle et alla se garer devant un hangar, à l'écart du tarmac commercial.

Les moteurs stoppèrent, on descendit l'échelle. Malko aperçut tout de suite les silhouettes marron, impeccables, des deux lieutenants du C.N.D. qu'il connaissait. Ils lui demandèrent s'il avait fait bon voyage et le guidèrent jusqu'à une 504 qui, elle, avait un pare-brise. C'était le luxe de la capitale. Après le Shaba, Malko avait presque trop chaud.

— Le citoyen Dikuta M'Funi veut vous voir, annonça une des barbouzes.

Ils foncèrent le long de l'immense avenue Sendwe, longeant le gigantesque monument inachevé élevé à la mémoire de Lumumba. Image du Zaïre. Les rampes d'accès n'étaient pas terminées, la flèche non plus, des échafaudages continuaient à l'étayer, trois ans après le début, et il ne serait probablement jamais fini. Ou consacré à un autre héros. Il y avait sur la route l'habituelle kyrielle de véhicules en panne.

La 504 ne s'arrêta même pas à l'Inter. Pourtant Malko aurait bien pris une douche. Il commençait à être inquiet. Cette hâte suspecte ressemblait furieusement à une arrestation. Et Victor Hammer n'était même pas prévenu de son retour. Mauvais, mauvais... Ils passèrent devant la colline de l'Oua, continuèrent comme pour aller à l'hôtel Okapi. La colline était pleine de villas cossues. Deux soldats ouvrirent une grille et la 504 pénétra dans un jardin superbe. Trois minutes plus tard, une Mercedes 450 SL – le prix d'un gros diamant en Europe – entra dans le jardin et s'arrêta.

Le directeur général du C.N.D. en sortit, impeccable dans sa tenue marron, sans un pli, tendit son talkie-walkie à un esclave, poussa quelques coups de gueule et fit signe à Malko de le suivre dans la maison. Les portes coulissantes se refermèrent derrière eux.

* *

*

Dikuta M'Funi ôta ses chaussures et les envoya promener à l'autre bout de la pièce. Puis, avec souplesse, il sauta par-dessus le canapé que Malko était en train de contourner, afin de gagner du temps. Sa villa se composait d'une suite de salons donnant sur un grand patio. Tout en marchant, le Zaïrois abandonna sa première chaussette, puis la seconde et arriva nu-pieds dans la pièce du fond.

Là, il ôta sa veste marron et la jeta par terre, puis avec la même simplicité sortit sa chemise de son pantalon, laissant flotter les pans à l'air libre. Enfin, il s'assit avec un soupir de soulagement. Malko commençait à se demander où cet étrange strip-tease allait s'arrêter. Mais le Zaïrois en avait assez enlevé... Il s'assit sur des coussins et empoigna une énorme pince à ongles.

L'inquiétude de Malko se dissipa immédiatement. Dikuta M'Funi commença seulement à égaliser ses ongles de pied...

— Je sais tout ce qui s'est passé à Lubumbashi, annonça-t-il entre deux cliquetis de pince.

C'était un protocole inattendu, mais Malko était forcé de s'y prêter. Après tout, les rois de France conviaient bien leurs favoris à leur bain...

— Quelle est votre conclusion, citoyen directeur général ? demanda-t-il, ayant du mal à garder son sérieux.

Le citoyen directeur général lutta longuement et en vain contre un ongle incarné avant de dire gravement :

— Nous sommes en présence d'un complot.

— C'est une bonne hypothèse, reconnut Malko.

Le Zaïrois s'attaqua au pied gauche. S'il traquait ses opposants avec la même foi que les ongles incarnés, les jours du Guide n'étaient pas

comptés. Malko attendait la suite. Le Zaïrois ne l'avait quand même pas convoqué pour une séance de pédicure.

Le patron du C.N.D. posa la pince à ongles et prit la lime.

— J'ai acquis la certitude, annonça-t-il, que vous savez beaucoup de choses sur ce complot. Il faut que vous me les disiez afin que nous puissions l'écraser dans l'œuf.

Il parlait comme un livre. Il n'y avait aucune menace dans sa voix, mais Malko savait qu'il fallait se méfier des Africains. Il pouvait devenir hystérique en quelques secondes et le découper en morceaux avec sa pince. Aussi valait-il mieux biaiser. Car, si on laissait faire le C.N.D., les racines du complot ne seraient jamais arrachées...

— Vous en savez long, remarqua-t-il. Le suspect arrêté a parlé.

La lime s'arrêta.

— Nous n'avons pas pu le faire parler, avoua le chef du C.N.D. Il est très dur. Il nous a dit des mensonges, mais vous pouvez me parler. Je garderai tout pour moi.

On était sur une pente dangereuse... En Afrique, celui qui apportait la nouvelle mauvaise était souvent sacrifié...

— Je ne manquerai pas de le faire, affirma Malko, mais il est encore trop tôt, je n'ai que des soupçons.

— Donnez-les-moi, fit le Zaïrois en tendant la main.

Malko savait comment on transformait les soupçons en preuves dans les caves du C.N.D. Devant son silence, son vis-à-vis annonça gravement :

— Si vous ne me dites rien, je vais faire arrêter quelqu'un qui parlera. Le citoyen Josse Braaskart.

Malko leva les yeux au ciel. C'était la fin de tout. Josse ne parlerait pas et, au pire, il serait expulsé. Il s'arrêterait là. Et Malko ne pouvait pas parler du MANPADS...

— Mais pourquoi lui ?

— Il a des contacts de l'autre côté, dit le Zaïrois. Et j'ai eu la preuve qu'il connaissait le citoyen Kengo Wa Kengo. Celui-là, c'est un bien dangereux.

Une servante entra, apportant un plat plein de fou-fou(22) qu'elle posa par terre. Avant de répondre, le Zaïrois plongeait les doigts dedans, en fit une boulette qu'il porta à sa bouche. Puis il poussa le plat vers Malko.

— D'ailleurs, dit-il, vous aussi et M. Hammer vous soupçonnez le citoyen Braaskart.

— Bien sûr, dit Malko. Mais nous n'avons pas encore de preuves. J'ai essayé d'en trouver au Shaba, je n'ai pas réussi. Mais je suis sur la piste. On a essayé de me tuer à Lubumbashi.

Dikuta M'Funi hocha la tête, l'air de dire que c'était bon signe.

— Laissez-moi faire, demanda Malko. Je vous promets que, si je n'y

arrive pas, je vous dirai tout ce que je sais. Mais, en attendant, il ne faut arrêter personne.

Le manioc disparaissait à toute vitesse. Mais le Zaïrois ne s'engageait pas.

— Il faut attendre, dit patiemment Malko. Ce ne sont pas seulement des Africains, vous le savez...

Là, Dikuta M'Funi se mit à réfléchir. Pour les Africains, c'était facile : il fallait seulement les battre. Ensuite ils parlaient. Comme s'ils n'avaient pas beaucoup de mémoire, ils notaient tout, ce qui facilitait grandement les choses en cas d'arrestation.

— Bon, fit-il, je vous donne trois jours.

— Trois jours ! protesta Malko. Mais c'est beaucoup trop court.

Brusquement, les yeux du Zaïrois se mirent à tourner dans ses orbites comme des boules de loto en folie. Il jeta violemment à terre la bouchée qu'il était en train de manger.

— Si quelque chose arrive, glapit-il, c'est moi qui suis responsable. Le Guide me fera fusiller. Pas vous.

— Rien n'arrivera, affirma Malko un peu à la légère. Je vous en donne ma parole.

Le Noir pointa un doigt menaçant vers lui.

— Maintenant, je ne vous lâche pas. Vous devez tout me dire dans trois jours. Allez, vous pouvez partir.

— Savez-vous où se trouve Josse Braaskart ? demanda Malko.

— Il est à Kinshasa, fit de mauvaise grâce le Zaïrois. Ce soir, il doit dîner au Stirwen. C'est tout.

Sans même se lever, il congédia Malko d'un geste sec. Ce dernier se leva, ivre de rage et d'humiliation. Il partit sans se retourner, poursuivi par le claquement de la pince à ongles.

* *

*

Malko monta lentement l'escalier menant au restaurant. Il se sentait en pleine possession de ses moyens. La salle du Stirwen était presque vide. Il aperçut la silhouette massive de Josse Braaskart, assis seul à une table, lui tournant le dos, devant une grosse crème caramel.

À pas de loup, il s'approcha du Belge. C'était un moment délicat à savourer. Gentiment, il lui donna une petite tape sur l'épaule.

CHAPITRE X

Le Belge se retourna brusquement pour se trouver nez à nez avec le sourire froid de Malko. Les yeux bleus de Josse Braaskart reflétèrent une expression égarée, tous ses mentons se décrochèrent d'un coup. Il resta la cuillère en l'air, la bouche ouverte comme un poisson qu'on sort de l'eau.

— Bon appétit, fit Malko.

Ses yeux à lui ressemblaient à deux perles de glace avec un noyau d'or. Au prix d'un effort surhumain, le Belge parvint à se regrouper. Et même à sourire. Une sorte de grimace tordue. Son cou s'était couvert de sueur.

Il croassa :

— Alors, vous êtes revenu ?

Ce n'était pas la phrase à dire. Malko se pencha en avant, sortant de sa ceinture le Smith et Wesson et le dissimulant sous la serviette de Josse, le canon braqué sur la panse du Belge mais invisible de la salle.

— Pas grâce à vous, fit-il. On a voulu me flinguer. Alors profitez bien de votre crème caramel. Parce que ça va être la dernière.

Josse Braaskart regarda autour de lui d'un air affolé. Le patron était invisible. Deux serveurs noirs lutinaient une serveuse avec des seins énormes. Aucune aide à espérer de ce côté-là. Lentement, le pouce de Malko ramena le chien de l'automatique en arrière. Cela produisit un petit « clac » sec qui fit sursauter Josse. Le Belge fixa le bout du canon dépassant de la serviette et dit d'un ton de reproche comique :

— Eh ! attendez ! Je n'y suis pour rien, moi ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Vous allez me suivre gentiment, fit Malko, je ne veux pas faire de saletés ici. Allez, demandez l'addition.

Comme Josse Braaskart ne bougeait pas, il se retourna et appela :

— Citoyen, mon ami veut payer !

Juste à ce moment, le patron surgit de l'escalier. Un petit Corse jovial, trapu et voyou. Amateur de putes et de coups durs. Il salua Malko d'un signe de tête et prit l'air désolé devant la crème caramel intacte.

— Ben alors, c'était pas bon ?

— Il n'a plus faim, dit Malko. Il veut aller se coucher.

— Vous n'allez pas partir comme ça, protesta le patron. Je vous offre un cognac. Hein, Josse ?

Josse jeta un regard misérable à Malko qui lui adressa un sourire ironique.

— Ça tombe très bien, votre cognac. Pour moi, ce sera une vodka.

— On n'a que de l'américaine, avertit le patron.

— Alors un cognac aussi, dit Malko.

Le Corse alla au bar et revint portant cérémonieusement une bouteille de Gaston de Lagrange V.S.O.P. Il en versa trois verres, reboucha la bouteille et leva le sien.

— À ce putain de pays où on s'amuse bien !

Ils burent lentement tous les trois, savourant le Gaston de Lagrange. Le patron fit claquer sa langue :

— Hein, c'est autre chose que de l'alcool de manioc.

» Alors, tu dis rien, Josse, t'as pas aimé le « capitaine en liboque » ?

Le Belge s'extirpa un sourire. Il serrait son verre de Gaston de Lagrange à deux mains comme s'il allait lui échapper.

— Si, si, mais j'ai mal au foie...

Ils achevèrent leurs verres, bavardant de choses et d'autres. Josse reluquait la bouteille de Gaston de Lagrange, comme si c'était la Sainte Vierge. Son front dégoulinait de sueur. Le héros était nettement fatigué. Malko lui tapota la main.

— Allez, on y va.

— Où ça ? demanda le patron, dressant l'oreille. À la Perruche Bleue ?

— Oui, à la Perruche Bleue, fit vivement Josse. Tu viens avec nous ? Il y a de nouvelles filles.

Il avait encore du réflexe. Le petit Corse sourit largement. Il n'avait pas remarqué le Smith enroulé dans la serviette, posé sur les genoux de Malko.

— Sûr, j'ôte mon tablier et je viens.

Il était déjà debout. Josse eut du mal à affronter le regard des yeux dorés de Malko.

— Tu ne perds rien pour attendre, dit celui-ci. N'essaie pas de me fausser compagnie. Parce que, même si je dois te flinguer devant vingt personnes, je le ferai...

— Je vous jure, je ne vous ai rien fait, répéta Josse. Ce n'est pas moi, c'est le patron.

— Qui est ton patron ?

Un garçon apportait l'addition. Josse signa d'une main tremblante. Malko remarqua :

— Bravo, en plus tu es malhonnête. Tu sais bien que tu ne la régleras pas, cette note-là. Tes héritiers doivent être loin...

La grosse masse gélatineuse de Josse sembla s'affaisser. Il murmura :

— Vous n'allez quand même pas m'abattre comme ça. Merde, je suis un Blanc. Comme vous.

— Et alors ? fit Malko, les Blancs se font aussi flinguer quand ce sont des salopes.

Le patron qui revenait interrompit cette intéressante conversation. Bien peigné, ravi d'aller aux putes. Josse se leva comme si on avait mis du fluide glacial sur sa chaise. Malko descendit derrière lui, le Smith remis discrètement dans la ceinture. Le Corse le remarqua et lui jeta un regard aigu.

— Tiens, vous êtes enfouraillé.

Malko hocha la tête.

— Oui, j'ai ramené ça du Shaba. Un cadeau.

— Faites gaffe, si un banania vous pique, ils sont mauvais. Quelle bagnole on prend ?

— Prenons-en deux, suggéra Malko. Ce sera plus facile. Je monte avec Josse.

Il poussa pratiquement Josse au volant de sa 404 et prit place à côté de lui. Le Belge s'essuya le front.

— Dites, une fois, vous plaisantez, hein...

Le canon du Smith et Wesson s'enfonçait déjà dans son estomac. Le chien était relevé.

— Tu vas voir si je plaisante.

De la main gauche, Malko mit la radio à fond.

— Tu vois, je peux te flinguer maintenant, on croira que tu as eu un malaise... Bon, tu veux une pute après ton cognac. Après tout, pourquoi pas ? On a toute la nuit. Ça ne changera rien.

Josse essuya ses mains moites et démarra.

* *

*

— Tu veux danser, Bwana ?

La fille se penchait vers Malko, l'air engageant. Sa poitrine moulée au tiers par une longue robe du soir, portée à même la peau. Ses cheveux crêpés en auréole, trois fois grosse comme sa tête... Josse grimaça un sourire.

— Je vous présente Lila, une amie.

Superbe métisse. La croupe cambrée à la zaïroise, appelant discrètement le viol, des yeux doux et marron très maquillés, une silhouette ondoyante et souple, presque pas d'odeur... Des ongles faits et très rouges. Josse la mangeait des yeux. Malko lui sourit :

— Je n'aime pas danser seul. Si vous avez une amie...

La Zaïroise s'épanouit.

— Bien sûr ! Allez, vous venez tous les deux...

Elle traînait déjà Malko vers la piste. Celui-ci fit signe à Josse de le suivre. Le Belge obéit docilement. Une autre fille, encore plus jeune, vint le prendre par le cou, et ils se lancèrent dans un meringue endiablé, Malko prenant soin de rester entre la porte et le Belge. La

filles commença à se coller contre lui dès que la musique ralentit un peu. Puis, avec un roucoulement ravi, elle se hissa sur la pointe des pieds et glissa le bout de sa langue dans l'oreille gauche de Malko.

— Dis, Bawna, tu as un gros truc !

Elle avait pris le canon de l'automatique pour autre chose. Malko s'écarta vivement. Autant la laisser sur ses illusions et, en plus, toutes ces filles devaient travailler pour le C.N.D.

— Tout à l'heure, murmura-t-il.

Josse se démenait comme un furieux à un mètre de sa cavalière, faisant tressauter son gros ventre, sans quitter Malko du regard. Assourdi par l'orchestre. La Perruche Bleue était un petit bal tropical situé juste derrière la poste, assez minable, mais avec un bon orchestre, des putes superbes à un prix raisonnable. Les Blancs de « Kin » ne dédaignaient pas de venir s'y encanailler. Des abat-jour de couleur au-dessus d'un long bar donnaient une certaine ambiance tamisée. Évidemment, les alcools étaient infects, les sièges loin d'être confortables, et les filles vérolées.

De nouveau, la cavalière de Malko recommença à se frotter contre lui. Mais la musique s'arrêta. Sauvée par le gong. Sur un regard de Malko, Josse cessa à son tour de danser et ils regagnèrent leur table ensemble. Le petit Corse avait la main plongée jusqu'au coude dans le décolleté généreux d'une ravissante, les yeux légèrement hors de la tête. L'air bovin, la fille lui massait l'entrejambe avec un sourire commercial.

— Je crois que je vais vous quitter, fit le cuistot, réjoui. Cette petite est en retard d'affection.

— Fais attention, fit Josse, souriant avec une bonne humeur affectée. Tu te souviens combien ça t'a coûté, la dernière pute ? Deux mille zaires.

Il se tourna vers Malko :

— Il était tombé sur une salope qui a prétendu qu'elle avait attrapé la tuberculose en le suçant. Pas mal, non...

Il rit avec éclat. Mais, dès qu'il ne se surveillait plus, ses gros yeux bleus prenaient une expression égarée. Malko se leva.

— Venez.

Il commençait à en avoir assez de son numéro d'aventurier mal embouché. Ils prirent place tous les deux dans la 404, Josse au volant. La gaieté affectée du Belge était retombée d'un coup.

Malko posa son arme sur ses genoux.

— Allez-y. Prenez Zgongo-Ntolo jusqu'à l'avenue des Nations-Unies. Ensuite je vous dirai.

L'avenue des Nations-Unies était proche du fleuve, le coin le plus tranquille de Gombé, le quartier résidentiel. Ils mirent dix minutes à y arriver. Pas un chat.

— À droite, intima Malko.

Le Belge tourna docilement à droite, dans un chemin bordé par les jardins de l'ambassade d'Iran qui se terminait à la rive du fleuve. Josse arrêta la 404 sans stopper le moteur. La lune brillait sur le fleuve et l'endroit était absolument désert. Le chemin était bordé par deux murs aveugles. Josse Braaskart tourna vers Malko des traits décomposés. Celui-ci le poussa vers la portière, avec le canon du Smith et Wesson.

— Descends.

Josse obéit et resta les bras ballants ; face au fleuve, il bredouilla :

— Ce n'est pas moi, je vous jure, ce n'est pas moi. Je ne savais rien. Vous m'êtes sympa. On a bossé ensemble.

Malko pointa l'arme sur lui :

— À genoux.

— Non, non, fit Josse en reculant dans le faisceau des phares, je peux vous mener à mon patron maintenant.

Ses trois mentons tremblaient comme de la gélatine. Malko l'observa pendant d'interminables secondes. Il était défait, décomposé. Le regard affolé, de larges cernes sous les yeux. Un oiseau de nuit cria, dans le parc voisin.

— Qui ?

Silence. Il sentait Josse Braaskart écartelé. Le Belge caressa ses mentons d'un air misérable et murmura :

— Albert Van de Kamp !

Malko baissa un peu le canon du pistolet.

— Van de Kamp ? répéta-t-il. Vous vous moquez de moi ?

Le « gros Bwana » mouillé jusqu'au cou dans les combines du régime. Cela semblait invraisemblable.

— Si, si, répéta Josse Braaskart. Je vous le jure.

— Très bien, fit Malko, allons chez lui. Mais, si vous avez menti, vous prenez deux balles dans la tête devant lui.

Ils remontèrent dans la 404. Josse fit demi-tour, cala, s'essuya le front. Malko continuait à se poser des questions :

— C'est bien celui qui vous a donné l'enveloppe cachetée ?

Josse hocha la tête affirmativement. Ils s'engagèrent sur la route de Binza. Passant le C.N.D., puis la Devinière. Un peu plus loin, Josse Braaskart stoppa dans le jardin obscur de la villa d'Albert Van de Kamp.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Josse d'une voix mourante.

Malko n'eut pas le temps de répondre. Deux silhouettes venaient de surgir de l'obscurité, des soldats en armes, la garde privée du Belge, armes braquées sur la 404.

— Attendez ! dit Josse, ils me connaissent.

Les deux hommes descendirent. En voyant le gros Belge, les Zairois baissèrent leurs armes. Josse leur demanda :

— Le Bwana est là ?

Un des soldats répondit en lingala avec un sourire canaille. Josse traduisit pour Malko :

— Oui, il est là. Mais il n'est pas seul. Ils ont des amis.

— Très bien, dit Malko. Allons-y.

Décidément, la pulpeuse Astrid Van de Kamp ne chôma pas. Tout se mettait en place dans la tête de Malko. Ainsi, Astrid n'était pas la maîtresse de Josse, mais tout simplement un « courrier ».

Ils montèrent l'escalier menant à la partie supérieure de la villa. Le bar était désert, l'enfilade des pièces aux plantes vertes aussi. Une musique douce sortait d'invisibles haut-parleurs. La pelouse était brillamment éclairée. Malko aperçut celui qu'il cherchait. Assis dans une balancelle, Albert Van de Kamp, vêtu de blanc, regardait une fille brune, assise en face de lui, en train de se donner du plaisir. Les yeux fermés, une jambe passée sur le dossier latéral de la balancelle. Malko se retourna vers Josse :

— Ne dites rien.

Il était certain que le gros Belge avait dit la vérité. Il fallait exploiter la surprise à fond.

Laissant Josse paralysé de terreur, Malko s'avança à travers la pelouse, faisant un détour pour arriver derrière la balancelle. L'herbe étouffait le bruit de ses pas. Il arriva derrière Albert Van de Kamp sans être entendu. Allongeant le bras, il appliqua doucement l'extrémité du canon du Smith et Wesson dans le cou du Flamand murmurant à son oreille :

— Si vous appelez, je vous fais sauter la tête.

Les sentinelles étaient là, à quelques mètres, cachées derrière les arbres. Mais elles ne s'occupaient pas de ce qui se passait à l'intérieur.

Albert Van de Kamp sursauta violemment et tourna la tête. Ses prunelles gris-bleu s'agrandirent sous le choc de la surprise, puis ses yeux semblèrent se fermer, ses traits se rétracter. Sa main se crispa sur le bras de la balancelle. Son sexe sorti de son pantalon s'affaissa instantanément comme un ballon crevé. Il ouvrit la bouche, la referma.

— Venez avec moi, citoyen Van de Kamp, dit gentiment Malko. Nous avons à bavarder.

Albert Van de Kamp avait du sang-froid. Il se leva, sans rien dire à la fille qui continuait à se caresser, chanvrée à mort, les yeux fermés. Malko s'écarta, le pistolet braqué sur lui. L'un suivant l'autre, ils rentrèrent dans la maison. Josse attendait au bar. En voyant Van de Kamp, le gros Belge lâcha d'un ton geignard :

— Patron, il voulait me flinguer.

— Ça va, fit Albert Van de Kamp d'une voix atone, on verra ça plus tard.

Ils pénétrèrent tous les trois dans le bureau dont Malko ferma la porte. Albert Van de Kamp lui fit face. Il avait retrouvé son sang-froid.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il. Pourquoi avez-vous menacé Josse ? Que signifie cette intrusion ? Vous n'étiez pas invité ce soir.

Allusion maladroite. Le canon du Smith s'écrasa sur la pommette, lui fendant la peau. Le Belge recula, désarçonné, porta une main tremblante à son visage.

— Je suis venu vous tuer, dit froidement Malko. Je ne devais pas revenir de Lubumbashi, mais je suis revenu. Votre ami Doorf n'a pas eu de chance. Comme vous. Josse m'a dit que vous lui aviez donné la lettre. Celle où vous disiez de me tuer. C'est vrai ou pas ?

Les yeux enfoncés du « gros Bwana » ressemblaient à des pierres de lune. Avec à peu près autant d'expression. Malko pouvait presque voir les circonvolutions de son cerveau au travail. C'était un dur, un homme habitué aux circonstances difficiles et au danger. Il regarda l'automatique braqué sur lui, esquissa un sourire et tamponna sa blessure avec un mouchoir, puis fixa Malko bien en face.

— C'est vrai, reconnut-il. Josse a eu tort de vous amener ici, parce que le cloisonnement de notre organisation est notre meilleure garantie, mais c'est vrai. J'ai donné l'ordre de vous mettre hors circuit pour un certain temps. Mes amis de Lubumbashi ont peut-être agi avec un peu trop de fougue. Je n'avais pas dit de vous tuer. Enfin, vous êtes là, et c'est une bonne chose.

— Pas pour vous, dit Malko.

Albert Van de Kamp haussa les épaules. Appuyé au bureau, la chemise largement ouverte sur sa poitrine couverte de poils gris, il ressemblait à un fauve guettant la faute du dompteur.

— Ne faites pas de mélodrame, dit-il. Qu'est-ce que cela vous apportera de me tuer ? Cette villa est pleine de soldats. Au premier coup de feu, ils vont venir et vous abattre. Ce sont des êtres frustes. Ils ne connaissent que les ordres donnés. Je suis leur patron.

Josse sortit un grand mouchoir à carreaux de sa poche et s'essuya le front. Il suait à grosses gouttes.

Malko ne s'était pas départi de son attitude menaçante. Mais il avait du mal à dissimuler sa joie. Il venait d'accomplir un pas de géant, en remontant à une des têtes du complot contre Mobutu. Mais il ne voyait pas l'intérêt de Van de Kamp, le Belge était trop imbriqué dans les combines au régime pour vouloir la chute du Guide. Il éclaircirait ça plus tard.

— Pourquoi vouliez-vous me mettre hors circuit ? demanda-t-il.

Albert Van de Kamp eut un sourire presque chaleureux. Il maintenait son mouchoir imbibé de sang sur sa pommette fendue, comme si c'était une piqûre de moustique.

— Parce que je suis un homme prudent. Josse m'a raconté un incident que je n'ai pas aimé. Pas du tout. Le soir où vous l'avez raccompagné chez lui, il vous a surpris en train de regarder sous son matelas. Il s'y trouvait des documents confidentiels. Je sais que Josse n'aurait pas dû les garder à cet endroit-là. Mais c'était un bon test. Pourquoi vous intéressiez-vous à ces documents, monsieur Linge ?

Habilement, il était passé à l'attaque. Josse baissait la tête, l'air d'un enfant pris en faute. Lui n'avait vraiment rien dans le cerveau. Le baroudeur candide, le cœur en bandoulière. On frappa à la porte, et la voix inquiète d'Astrid demanda :

— Albert, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, cria le Belge, j'ai des gens, continuez sans moi.

Les pas s'éloignèrent. Malko esquissa un sourire.

— Moi aussi, je suis un homme prudent. J'aime bien savoir à qui j'ai affaire. Votre petite balade sur le fleuve m'a inquiété. Je n'ai pas cru une seconde à votre histoire de pièces de Mercedes. Alors, quand on me ment, je cherche à savoir la vérité...

— Et vous l'avez trouvée ?

Malko fit la moue.

— Je m'en doute un peu. Vous préparez un coup contre Mobutu. Vous allez abattre son avion ou quelque chose comme cela, non ? Comme vous n'aviez pas le matériel ici, vous avez été le chercher de l'autre côté. Chez les communistes. Mais qu'est-ce que vous voulez que cela me foute, tout ça ? Je ne suis pas au Zaïre pour refaire le monde mais pour faire du fric. Le plus vite possible pour pouvoir me tirer de ce continent pourri... Vos petites magouilles ne m'intéressent pas. Mais j'ai horreur qu'on me prenne pour un con.

Albert Van de Kamp hocha la tête, plein de compréhension, et dit d'une voix traînante :

— Je vous comprends. Mais il faut me comprendre aussi. Je ne sais pas grand-chose de vous. À part Émilia Nogueira qui dit que vous étiez mercenaire en Angola. Bon, vous êtes arrivé ici, avec des diamants, venant du Kasai. Vous avez travaillé avec l'OTRAG. Vous trafiquez un peu. Le C.N.D. vous a arrêté à cause de ça et vous avez passé un sale quart d'heure. Mais vous pourriez être un provocateur ; les gens du C.N.D. ne m'aiment pas, ils soupçonnent Josse. S'ils avaient entendu ce que je viens de vous dire, ils me tremperaient dans l'huile bouillante jusqu'à ce que j'en crève.

Une idée traversa l'esprit de Malko :

— Les diamants, demanda-t-il, c'est vous qui les avez achetés ?

Albert Van de Kamp hocha la tête affirmativement et tendit la main vers le mur du fond :

— Exact. Ils sont là. J'aurais aimé vous en acheter d'autres, mais quand Josse m'a dit qu'il vous avait piqué en flagrant délit je me suis

dit qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire... Il y a des risques que je ne peux pas prendre en ce moment. Voilà, vous savez tout.

— Presque tout, dit Malko. Pourquoi faites-vous tout ce cirque ? Apparemment, vous avez du fric. Pourquoi s'emmerder avec des histoires pareilles ?

Les yeux gris d'Albert Van de Kamp brillèrent tout à coup d'une lueur mauvaise.

— Il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre. Nous autres Belges, nous avons été humiliés par Mobutu. Et puis nous aimons ce pays, il faut le sauver de ce tyran...

Un peu plus et on avait droit à l'hymne national. Ce genre de propos était aussi risible dans la bouche du Belge qu'un serment amoureux dans la bouche d'une pute. Malko attendait la suite. La vraie. Elle vint très vite. Albert Van de Kamp s'assura que sa pommette fendue ne saignait plus et avança d'une voix conciliante :

— Maintenant que nous nous sommes expliqués, nous pouvons faire la paix. Il y a eu un malentendu. Mais un homme comme vous peut nous être très utile. Voulez-vous travailler avec nous ?

Silence. C'était une belle reprise en main. Albert Van de Kamp prit un cigare sur son bureau et l'alluma. Comme s'il n'avait pas eu le Smith braqué sur lui. Josse retenait son souffle, n'osant pas affronter le regard des deux hommes.

Malko sourit franchement :

— Monsieur Van de Kamp, comment se dit « culot » en flamand ? Vous essayez de me faire abattre et ensuite vous me proposez du travail. Je ne suis pas un Bantou, moi. Si vous voulez qu'on fasse la paix, il y a un petit droit de passage à régler avant. J'ai eu beaucoup d'émotions désagréables à Lubumbashi. J'ai droit à une compensation.

— Quoi ?

— Les diamants.

— Quels diamants ?

— Ceux que je vous ai vendus. Vous me les rendez et j'oublie ce qui s'est passé.

Albert Van de Kamp prit l'air carrément choqué.

— Dites-moi, une fois, vous n'êtes pas bien honnête, monsieur Linge, fit-il d'un ton courroucé. Une affaire conclue est une affaire conclue.

Le poignet de Malko se releva un tout petit peu. Tout le monde semblait avoir oublié l'existence du Smith. La détonation du 38 fit trembler les murs de la pièce, qui s'emplit aussitôt de l'odeur âcre de la cordite. Van de Kamp recula si brusquement qu'il lâcha son cigare. La balle s'était enfoncée dans la bibliothèque, frôlant sa tête.

— Je n'aime pas qu'on me parle de cette façon, monsieur Van de Kamp, dit Malko.

Il y eut une cavalcade dans le couloir, et des voix appelèrent en lingala tandis que des coups étaient frappés contre la porte. Sur un regard de Malko, Albert Van de Kamp cria quelque chose en lingala. Comme cela ne suffisait pas, il fit un signe à Josse, qui s'avança vers la porte. Le Belge ouvrit et palabra avec un groupe de Noirs armés jusqu'aux dents. Quand il eut refermé la porte, Malko demanda :

— Vous n'avez pas répondu à ma proposition, monsieur Van de Kamp.

Albert Van de Kamp jeta un regard furibond à Josse, demeura silencieux quelques secondes, puis lâcha d'une voix excédée :

— Ça va. Ça va, monsieur Linge. Mais ce n'est pas très correct. Je vous les rendrai.

— Maintenant, dit Malko. Je n'aime pas les promesses vagues.

Pendant quelques secondes, ils se défièrent du regard. Puis Van de Kamp se retourna lentement et alla s'accroupir devant la bibliothèque. Il fit coulisser un panneau de bois découvrant un coffre. Il manœuvra les molettes, forma la combinaison et ouvrit la lourde porte. Juste le temps de prendre à l'intérieur un sac en peau de chamois. La lourde porte claqua. Albert Van de Kamp se releva, se retourna et tendit le sac à Malko :

— Voilà, ils sont tous là.

Malko prit le sac de la main gauche, glissa le 38 dans sa ceinture et entrouvrit le sac. C'étaient bien des diamants bruts.

Alors seulement, il sourit aux deux Flamands.

— Maintenant je vous écoute, fit-il. Qu'avez-vous à me proposer ?

Albert Van de Kamp s'extirpa un sourire qui n'était pas absolument sincère.

— Si nous allions discuter de cela autour d'une bouteille de Moët ? Ce sera plus gai qu'ici.

Une légère odeur de cordite flottait encore dans la pièce. Malko opina de la tête et les trois hommes sortirent. Astrid attendait dans un fauteuil près du bar, vêtue de sa robe noire fendue. En voyant Malko, elle marqua nettement le coup, puis se leva et l'embrassa avec un sourire contraint.

Josse s'inclina cérémonieusement sur sa main l'œil rivé aux fabuleux seins bronzés qui émergeaient du décolleté. Comique. Albert Van de Kamp prit sa femme par le bras et lui dit d'une voix câline comme une scie mécanique :

— Va te coucher, nous avons à parler.

Astrid eut une mimique déçue, réembrassa Malko et fila dans un envol de crêpe de Chine noir et de cuisses bronzées. Van de Kamp passa derrière le bar, prit une bouteille de Moët et Chandon, l'ouvrit et remplit trois verres.

Il leva le sien.

— À notre collaboration !

Commencée sous de tels auspices, elle ne pouvait que bien continuer. Le son du cristal parut légèrement sinistre à Malko.

— Je vous écoute, dit Malko. Avant de vous dire oui, je veux savoir exactement ce qu'il en est. J'ai toujours discuté mes engagements de cette façon.

Albert Van de Kamp eut un geste apaisant, signifiant qu'il comprenait ces scrupules d'aventurier prudent.

— C'est très simple, dit-il. Mobutu est en train de mener le Zaïre à la faillite. Les gens meurent de faim. On ne trouve plus d'essence à l'intérieur du pays, le sucre est passé de cinquante makoutos à huit zaïres, le sac de riz de trente à cent vingt zaïres, toute la viande vient de Rhodésie. Mobutu est tenu par sa famille. Le zaïre vaut cinq fois son cours au marché noir. Avant, une famille survivait avec dix zaïres par mois. Maintenant, il en faut cent... Il n'y a que trois cent mille personnes qui ont du travail à « Kin ». Si les Marocains et les Français n'étaient pas là, le pays aurait éclaté depuis un an déjà. J'aime ce pays et je veux qu'il prospère. Pour cela, il faut éliminer Mobutu. Avec quelques amis sûrs, nous avons mis au point un plan très simple qui a l'avantage de coûter très peu de vies humaines.

— Le missile, dit Malko, vous abattez son avion.

Van de Kamp approuva de la tête.

— Exact, j'ai un réseau qui me permet de connaître ses déplacements. Depuis longtemps, nous faisons de la contrebande avec le Congo. J'ai demandé à mes fournisseurs habituels de me trouver une fusée sol-air. Ils l'ont fait, mais ça m'a coûté très cher. Je sais qu'elle a été volée dans un dépôt militaire. Je m'en fous. Nous l'avons. Avec ça, on ne peut pas rater. Normalement, c'est Josse qui devait en avoir la charge entièrement. Je serais heureux que vous vous en occupiez avec lui.

Malko écoutait ce conte de fées en noir. Il but un peu de son champagne et demanda :

— Et la balade au Katanga ?

Van de Kamp ne cilla pas.

— Nous avons de bons amis là-bas. Ils ont certaines dispositions à prendre, sur le plan politique, pour l'après-Mobutu. Je tenais à ce qu'ils soient prévenus. Il y aura une période délicate à passer, n'est-ce pas ? Il faut que les Européens soient à l'abri des troubles.

Ce n'était plus un flamant rose, c'était la Croix-Rouge. Généreux, il reversa du champagne à Malko qui demanda d'un ton amusé :

— C'est bien, votre truc, mais il y a quand même un petit point obscur. Vous foutez en l'air Mobutu et vous le remplacez par quoi ? C'est vous qui allez prendre le pouvoir, en vous passant au cirage ?

Van de Kamp daigna sourire.

— Non, mais nous avons de nombreux sympathisants parmi les Zaïrois qui sont prêts à amener le remplaçant de Mobutu à « Kin » rapidement. Cela se passera très bien.

— Qui donc ?

Albert Van de Kamp resta silencieux un moment pour donner plus de poids à ses paroles :

— N'Gunza Karl-I-Boon, lâcha-t-il enfin. L'ancien ministre des Affaires étrangères. Celui-ci est en résidence surveillée au camp de Kotakoli. C'est un Lunda, le neveu de Moïse Tschombé, et il sera accepté par le Shaba. Et pour les gens d'ici il a l'auréole des martyrs, puisque Mobutu l'a emprisonné depuis un an. C'est un homme capable et honnête...

— Il est d'accord ? demanda Malko.

Van de Kamp secoua la tête.

— Il n'est même pas au courant. Trop dangereux. Si Mobutu soupçonnait une seule seconde qu'il puisse prendre sa place, il le ferait tuer.

— Comment allez-vous faire ?

Albert Van de Kamp sourit, exhibant ses dents gâtées.

— Nous sommes renseignés. Le commandant du camp le respecte beaucoup. Dès que notre opération aura réussi, un hélicoptère de la Force aérienne ira chercher Karl-I-Boon et l'amènera à Kinshasa. Je connais les trois ou quatre hommes qui tiennent le pays. Ils se rallieront à lui immédiatement pour éviter une nouvelle révolution comme en 1962. Alors, qu'en pensez-vous ?

— C'est astucieux, reconnut Malko. Je suppose que vous travaillez à cela depuis un moment...

— J'y ai mis beaucoup de temps et beaucoup d'argent, reconnut gravement Van de Kamp, mais le jeu en vaut la chandelle. Le pays doit être sauvé.

— Et les Katangais ?

Le Belge sourit.

— Nous nous sommes assurés que les rebelles acceptent de discuter avec Karl-I-Boon. Voilà, j'estime que vous en savez assez pour prendre une décision. Trop même.

— Qu'est-ce que vous m'offrez ? demanda Malko, fidèle à son personnage.

— Dix mille dollars U.S. tout de suite. Vingt mille après, lorsque le coup aura réussi. Et un poste de conseiller dans le nouveau gouvernement si cela vous chante.

Malko n'hésita que pour la forme. Il tendit la main au Belge.

— J'accepte.

Les trois hommes trinquèrent. Nouveau bruit de cristal. Josse en avait les larmes aux yeux. Il passa son bras autour des épaules de

Malko.

— Vous ne m'en voulez pas, hein ? C'est la guerre.

— Pas du tout, affirma Malko.

En plus, c'était vrai. Ils finirent la bouteille en devisant de choses et d'autres, puis Josse proposa de le raccompagner. Van de Kamp pointa son index dépigmenté sur Malko.

— Demain, Josse va vous emmener dans la Cité. Vous présenter à nos amis zairois. Vous allez étudier ensemble comment fonctionne le missile. C'est un Red Eye américain.

— Le missile est là-bas ? demanda Malko.

Van de Kamp inclina la tête.

— Oui.

Il les raccompagna jusqu'à la 404. Les soldats veillaient toujours. Le ciel était superbe, la Croix du Sud brillait dans le ciel et Vénus, très bas sur l'horizon, ressemblait à une énorme étoile en fusion.

Tandis que Josse conduisait le long des lacets de Binza, Malko faisait le point. Il avait joué sa vie et gagné. Bientôt il pourrait frapper à bon escient. Mais il était assis sur une caisse de dynamite. Ce qui l'inquiétait un peu, c'était la subite confiance que lui accordait Albert Van de Kamp. Le Flamand n'était pourtant pas tombé de la dernière pluie. Malko avait récupéré ses diamants. Ou plutôt ceux de la C.I.A. Bert Adlin allait être ravi... Quand même, les motivations du Belge semblaient un peu bizarres. Il se tourna vers Josse :

— Dites-moi, ce poste de conseiller, qu'est-ce que c'est ?

Le gros Belge mourait d'envie de se raconter. Il se rengorgea, ravi de révéler quelque chose.

— Le patron a reçu des assurances, dit-il solennellement. Autour de Chicapa, il y a des champs diamantifères presque pas exploités. Si ça marche, il en sera chargé. Vous pouvez être dans le coup.

— Je vois, dit Malko.

C'était déjà une motivation beaucoup plus sérieuse...

Josse stoppa devant l'Inter, tendit la main à Malko :

— Bonsoir, camarade, dit-il d'un ton ridiculement emphatique.

— Bonsoir, dit Malko.

Il avait hâte de se trouver en face du Red Eye. Le cœur du complot. Mais il était à peu près certain de quelque chose : Albert Van de Kamp ne l'étreignait moralement que pour mieux l'étouffer. Sa prochaine tentative ne raterait pas. Plus que jamais, Malko était l'homme à abattre.

CHAPITRE XI

Le chef de station de la C.I.A. dissimulait mal son ironie, en écoutant Malko. Ce samedi matin, il était pratiquement le seul à travailler à l'ambassade. Mais c'était l'unique façon de rattraper ses rapports en retard.

— Van de Kamp se moque de vous, monsieur Linge, dit-il. C'est un conte de fées ! Karl-I-Boon est rejeté par tout le monde, y compris les Lundas. Il a trahi Moïse Tschombé, son oncle, en travaillant pour Mobutu qui fut responsable de la mort de ce dernier. Ce sont des choses qui ne pardonnent pas en Afrique. S'il tentait de prendre le pouvoir, il serait balayé en vingt-quatre heures... De toute façon, son état de santé interdit tout projet. Il est très gravement malade du cœur.

Victor Hammer s'arrêta pour allumer une Rothmans. Malko ne l'avait jamais vu dans cet état. C'était d'habitude un homme calme, avare de ses paroles. Il avait à peine réagi la veille, lorsque Malko lui avait raconté son escapade au Shaba et ce qui avait suivi. Aussi était-il un peu surpris par la véhémence de l'Américain.

— Alors, où est la vérité ? demanda-t-il.

Victor Hammer le fixa, l'air grave.

— Il va y avoir un attentat contre Mobutu, mais ce n'est qu'une partie d'un plan beaucoup plus vaste. L'histoire du Red Eye volé ne tient pas debout non plus. Ce n'est pas un Kalachnikov. Il a été fourni par des Cubains. Et les Cubains ne fournissent pas ce genre de matériel sans savoir à quoi il va servir... Donc les Soviétiques sont derrière tout cela. Les Cubains ne font rien sans eux.

— Vous croyez que Van de Kamp est un agent soviétique ?

L'Américain eut un sourire amusé.

— Non, bien sûr. Mais certains milieux belges ont des contacts étroits avec les Katangais de M'Bumba. Ils ont toujours rêvé d'un Katanga indépendant. Ils sont prêts à s'allier avec le diable pour cela. Cette année, le diable est cubain. Mobutu liquidé, rien de sérieux ne s'opposerait aux rebelles du Shaba. Ensuite, il serait trop tard pour réagir... À moins que le plan ne soit plus vaste encore... De toute façon, nous avons affaire à une coproduction soviéto-belge. Avec des complices ici. N'oubliez pas que Van de Kamp a fait fortune avec des Noirs dont il est le comprador. Ils le protègent du C.N.D. Ils sentent peut-être le vent tourner et prennent des assurances sur l'avenir.

— Ce n'est pas gai, tout cela, remarqua Malko. Pourquoi ne pas prévenir Mobutu ? Vous pouvez le voir facilement.

— Bien sûr, dit Hammer. Mais de deux choses l'une : ou il ne me

croit pas, et les autres attendront trois mois, ou il me croit et décide d'agir. Mais nous n'avons pas de preuves. Il faudrait retrouver le Red Eye avant. Sinon Van de Kamp aura le temps de prendre ses précautions. Pour l'instant, nous sommes condamnés à nous débrouiller nous-mêmes.

— Et M'Funi ? Il est inquiet.

L'Américain hocha la tête.

— Je me méfie de lui. Il nous prépare un coup en douce. À propos, il vous cherche. M'a dit de vous prévenir. Il est aussi à son bureau.

— Il doit vouloir savoir si j'ai tiré quelque chose de Josse, dit Malko.

Hammer le fixa, nettement soucieux.

— Tout repose sur vous. Marchez dans leur jeu et retrouvez cette foutue fusée. Dès qu'on l'aura récupérée, on pourra bouger. Mais, faites attention, vous n'avez pas de statut diplomatique. Si M'Funi vous agrippe, j'aurai beaucoup de mal à vous en sortir. Vous feriez un bouc émissaire parfait. Allez, bonne chance ! Ce soir, je suis chez moi.

Malko se retrouva devant l'ambassade, perplexe. Il se dirigea à pied vers le bureau de la Panam situé au rez-de-chaussée du building de la Sozacom, l'énorme masse marron qui dominait l'avenue du 30-Juin.

Émilia Nogeira l'aperçut à travers la glace. Aussitôt, elle eut une mimique expressive lui signifiant de ne pas entrer.

Intrigué, Malko se réfugia dans le hall du building. Émilia l'y rejoignit quelques secondes plus tard, son regard doux plein d'affolement.

— Oh ! il ne fallait pas que vous entriez, dit-elle. Je vous expliquerai. Venez me voir chez moi, à cinq heures. Tenez, voilà la clef. (Elle lui glissa une clef plate dans la main.)

Elle était partie. Malko empocha la clef avec une sensation de malaise. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il partit à pied, regagnant sans se presser sa voiture. Il avait une corvée en vue : la visite à Dikuta M'Funi.

— On va au C.N.D., dit-il au chauffeur.

* *

*

Dikuta M'Funi ressemblait plus que jamais à une gravure de mode. Il scruta Malko du regard aigu de ses gros yeux globuleux. Le garde du corps venait de refermer la porte avec précaution.

— Je sais maintenant tout ce qui s'est passé à Lubumbashi, dit le Zaïrois. Le citoyen Braaskart travaille pour les rebelles de M'Bumba, c'est très grave. Nous sommes en train de nous rendre honteusement ridicules en ne faisant rien...

Il reprenait l'emphase tropicale.

— Nous agissons, dit Malko, mais ce n'est pas facile. Est-ce que votre prisonnier a enfin parlé ?

Le Zaïrois prit un air dégoûté.

— Non, je l'ai fait transférer à la prison de Matadi.

Il pointa son index noir sur Malko.

— Souvenez-vous, vous êtes responsable si quelque chose arrive. Vous n'avez pas voulu que j'arrête le citoyen Braaskart et que je le fasse parler. Vous l'avez vu hier soir...

— Je n'ai rien appris de nouveau, jura Malko.

La main sur le cœur.

Dikuta M'Funi jouait avec un coupe-papier en malachite. Agacé. On sentait qu'il mourait d'envie de faire craquer le vernis, de sauter à la gorge de Malko. Il se contenta d'une mimique dégoûtée.

— Allez, ça va.

Il devenait franchement désagréable. Malko se leva et lui tendit la main.

— Citoyen directeur général, à bientôt. Dormez sur vos deux oreilles, nous aurons le dernier mot.

Une nuée de visiteurs attendaient dans le petit salon, dont une Européenne à la beauté tapageuse et platinée qui venait sûrement échanger une licence d'importation contre un peu de charme exotique. Dikuta M'Funi, s'il était à peu près honnête, ne crachait pas sur la chair blanche.

Ayant du temps à tuer, Malko se dirigea à pied vers la Résidence du 21-Novembre, après avoir renvoyé le chauffeur qui, de toute façon, rapportait sûrement au C.N.D. tous ses faits et gestes.

Avant de mettre la clef dans la serrure d'Émilia, il prit le 38 et le dissimula sous sa veste. On n'est jamais trop prudent. La conversion d'Albert Van de Kamp avait été un peu trop rapide...

Mais l'appartement était calme et vide. Il l'inspecta dans ses moindres recoins et finit par s'installer sur le lit après avoir mis la climatisation. Il était à peine quatre heures.

* *

*

— Malko !

La voix douce réveilla Malko. Il se dressa en sursaut, sa main droite cherchant automatiquement le Smith. La métisse était penchée sur lui, avec un regard tendre et un sourire adorable. Il se détendit et, aussitôt, elle jeta les bras autour de son cou et l'embrassa à lui couper le souffle. Ils roulèrent ensemble sur le lit. Pris par cet amour communicatif, Malko se retrouva en train de déshabiller Émilia, ce qui

n'allait pas très loin. Elle ne portait qu'une robe et un léger slip. Lorsque Malko la prit avec douceur, ses ongles se crispèrent dans son dos et elle émit un son qui ressemblait au ronronnement d'un chat heureux.

Ce fut une étreinte paisible et agréable. Ils restèrent silencieux un long moment.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas me voir, tout à l'heure ? demanda enfin Malko.

— Albert Van de Kamp m'a invitée à déjeuner, aujourd'hui. Il m'a posé toutes sortes de questions sur toi. Comment je t'avais connu, etc. J'étais étonnée, mais j'ai dû lui répondre. Je lui ai répété ce que je lui avais déjà dit. Il paraissait très soucieux. Ensuite, il m'a demandé de ne pas te voir en ce moment. Il m'a dit qu'il croyait que tu étais un individu louche. Qu'il allait te faire expulser du Zaïre... Il m'a fait peur, j'ai eu l'impression qu'il me menaçait. Et qu'il voulait te faire quitter Kinshasa.

— Il n'y arrivera pas, dit Malko.

— J'ai peur, dit Emilia. La Cité est nerveuse en ce moment, les gens ne sortent plus. Bien sûr, il fait froid, mais cela n'explique pas tout. Il va se passer quelque chose. Les gens ont faim. J'ai un ami qui vend des rats au marché Kasavubu. Eh bien, en ce moment, les gens n'ont même pas assez d'argent pour les acheter...

Pays prospère.

— Je vais rester ici jusqu'à la nuit, dit Malko. N'ayez pas peur, je vais prévenir M. Hammer qu'il veille sur vous. Vous nous avez rendu un immense service.

Emilia Nogueira sourit, ravie.

— Je suis si contente de vous avoir rencontré. Je m'ennuie à vendre des billets d'avion à des gens qui ont une vie intéressante. Le colonel m'a proposé de m'épouser, de m'emmener en Belgique, mais je n'aime pas la Belgique, je suis chez moi en Afrique. Mais, ce matin, Van de Kamp m'a vraiment effrayée. Je crois qu'il me surveille.

* *

*

Malko se glissa silencieusement sur la galerie extérieure. Drapée dans un paréo, Emilia le regarda arriver jusqu'à l'ascenseur, puis referma doucement sa porte. Le téléphone avait sonné souvent, mais elle n'avait pas répondu. Lui s'était contenté de vérifier qu'il n'avait pas de message de Josse à l'hôtel.

Cette plage de repos avait fait du bien à Malko. Ils avaient fait la dinette et refait l'amour. Maintenant, il voyait la situation plus clairement. Tout le monde mentait, y compris Victor Hammer. Il était

la chèvre guettée non par un tigre, mais par plusieurs. Situation éminemment inconfortable.

Il traversa la contre-allée et se posta au bord de l'avenue du 30-Juin. Miracle : trois minutes plus tard, un taxi s'arrêta près de lui. Il n'aurait pas à marcher jusqu'à l'Intercontinental.

Il n'était que dix heures du soir, et le lobby de l'hôtel était encore très animé. Les éternels « poteaux indicateurs » du C.N.D., comme on les appelait à Kinshasa, les putes enfouies dans les grands fauteuils d'osier, des équipages d'U.T.A. en train de s'ennuyer et quelques couples noirs endimanchés. Il allait prendre sa clef au desk lorsqu'une voix dit derrière son dos :

— Alors, où étiez-vous passé ?

Il se retourna brusquement. Les yeux bleus de Josse Braaskart souriaient au milieu de l'énorme masse gélatineuse, boudinée dans un complet gris clair plein de taches. Le Belge le prit familièrement par le bras.

— On y va, fit-il mystérieusement.

— On va où ?

— Dans la Cité. Pour votre première leçon de maniement d'arme, dit Josse avec un clin d'œil un peu trop jovial.

Un poids pesa brusquement sur l'estomac de Malko. Ce rendez-vous nocturne et impromptu ne lui disait rien qui vaille.

CHAPITRE XII

Josse Braaskart l'observait, le ventre en avant, jovial et inquietant. Ne le lâchant pas d'une semelle. Brutalement, Malko réalisa qu'il avait laissé le Smith et Wesson chez Émilie. Il l'avait posé par terre et oublié de le reprendre. Sale truc.

— Vous venez ? dit le Belge.

— On boit un verre au bar, proposa Malko, furieux contre lui-même.

Josse secoua la tête, l'air navré.

— Pas le temps, on boira là-bas. Venez, on prend ma voiture.

Malko n'hésita qu'une fraction de seconde. La perspective de découvrir le Red Eye primait toute considération de prudence.

— Bien, dit-il, je pose ma clef.

Il parcourut les quatre mètres qui le séparaient du desk sans se retourner. Josse l'attendait. D'un geste naturel, il tira un billet de dix zaires de sa poche et en entoura sa clef. Un des employés s'approcha.

Malko se pencha vers lui en souriant.

— Si on me demande, tu diras que je suis parti avec le citoyen Josse.

Il se retourna, montrant le gros Belge. Tous les employés de l'Intercontinental le connaissaient.

— Ça va, patron.

La commission serait faite... Le billet avait déjà disparu. Malko rejoignit Josse, et ils sortirent. La nuit était tiède, délicieuse, presque pas humide. La vieille 404 de Josse Braaskart démarra dans un nuage de fumée et ils descendirent vers l'avenue du 30-Juin. Un peu plus loin, ils tournèrent dans l'interminable avenue du 21-Novembre – date de l'avènement de Mobutu au pouvoir – qui s'enfonçait, plein sud, à travers toutes les cités.

Finis, les belles villas et les arbres. Des alignements de cases au milieu de minuscules « parcelles » alternaient avec d'immenses terrains vagues. Quelques piétons, de rares voitures. Les avenues et les rues se coupaient à angle droit comme dans une ville américaine. C'était l'ancien « Belge », la cité indigène où s'entassaient 95 % de la population de Kinshasa. Des boutiques étaient encore ouvertes et on faisait la queue. Au passage, un Noir brandit dans leur direction un petit singe. Ils croisèrent un bus qui semblait revenir d'un combat de stock-cars. Plus de phares, la carrosserie en miettes, des glaces absentes. Une épave. Une énorme tour semée de feux multicolores comme un arbre de Noël apparut sur leur gauche. La Voix du Zaïre, ultra-moderne. Josse tourna à gauche, dans l'avenue Cabinda, passant

devant ses grilles. Un peu plus loin, Malko aperçut un entassement noirâtre, insolite : le cimetière des autobus. Des centaines et des centaines de véhicules sans roues et sans moteur, pourrissant aux intempéries.

Josse tourna encore à gauche dans une petite avenue et s'arrêta en face d'un bâtiment d'un étage sans aucune enseigne. Un gros camion stationnait sur le trottoir. De la musique sortait des fenêtres du premier.

— Où sommes-nous ? demanda Malko.

— Avenue Sankum, dit Josse. C'est ici.

Un Noir veillait à l'entrée d'un étroit couloir. Il échangea quelques mots avec Josse et s'effaça pour laisser passer les deux Blancs... L'escalier était presque trop étroit pour Josse. Une main vengeresse avait écrit à la peinture rouge Mobutu pamba(23). Encourageant. Ils débouchèrent sur un minuscule palier encombré de plusieurs Noirs, au milieu d'une musique assourdissante. À gauche, on apercevait une sorte de bar, avec des banquettes et une mini-piste de danse où des couples s'agitaient avec entrain. Pas d'orchestre. Deux filles sortirent d'une autre porte et se mirent à se trémousser gaillardement en voyant les Blancs, cambrant leur croupe déjà callipyge, dans une moquerie provocante, avant de s'éclipser dans un éclat de rire.

Malko huma l'air plein de fumée. Cela puait le chanvre à tomber raide. De la rue, l'immeuble paraissait tout petit, mais il était extrêmement profond. Josse échangea quelques plaisanteries avec un gros Noir qui le serra sur son cœur et tendit cérémonieusement la main à Malko. Il leur ouvrit une porte desservant un long couloir.

Arrivé à la troisième porte, Josse frappa et ouvrit. Il poussa Malko dans la pièce. Une petite pièce avec des banquettes, comme une arrière-salle de bistrot. Quatre ou cinq Noirs étaient en train de boire. Mais Malko ne vit qu'une personne, assise de trois quarts sur une chaise.

La grande Noire venue réceptionner la cargaison du Congo-Brazza en compagnie de Kengo Wa Kengo, maintenant aux mains du C.N.D. Il était vraiment au cœur du problème. Cette fois, Josse ne lui avait pas menti. Ses cheveux étaient dissimulés sous un foulard, et elle portait des lunettes noires qui lui donnaient un air insolite. On ne voyait d'elle qu'une grande bouche bien dessinée et un nez fin presque pas épaté. Le corps altier était dissimulé par les plis d'un long boubou. Elle était très grande. Ses mains étaient particulièrement soignées. Josse dit à l'oreille de Malko :

— La citoyenne Ndaya Kadima est très importante. C'est la fille d'un grand chef coutumier du Kasai. Elle déteste Mobutu qui a fait pendre six membres de sa famille. S'il va là-bas, il se fera couper en morceaux.

Ils s'assirent. La Noire adressa un signe de tête à Josse, ignorant Malko. Un garçon arriva. Josse commanda un Martini Bianco pour lui et une Primus pour Malko. Un haut-parleur diffusait la musique de la pièce de devant. Malko éprouvait un sentiment de malaise. Un des Noirs invita la fille à danser et cela détendit l'atmosphère. Elle se mit à onduler lascivement, faisant voler les plis du boubou.

Malko se pencha sur Josse.

— Qu'attendons-nous ? Je croyais que nous allions nous occuper de cet équipement.

Le Belge but la moitié de son Martini d'un coup et rota, l'air mystérieux.

— C'est Ndaya Kadima qui commande ici. Tous ceux qui sont là se feraient couper en morceaux sur ses ordres. Je vais lui demander.

Il attendit que la Noire ait arrêté de danser, se pencha sur elle et chuchota quelque chose à son oreille. Malko vit la Noire secouer la tête. Josse revint à lui, piteux, tandis qu'elle se remettait à danser.

— Elle dit qu'on a le temps.

De plus en plus bizarre. Mais les Zaïrois adoraient la danse. Les haut-parleurs crachaient une musique tropicale, mélange de rumba, de meringue et de tam-tams.

Tous les Noirs présents fumaient du chanvre et l'atmosphère s'épaississait. Malko commençait à avoir la tête qui tournait ; il attendit encore une vingtaine de minutes, puis de nouveau interrogea Josse.

— On ne va pas passer la nuit ici ?

La Noire ne dansait plus. Josse remonta à l'assaut, se penchant à l'oreille de Ndaya Kadima. Celle-ci lâcha quelques mots, noyés dans la musique. Josse se retourna vers Malko :

— Nous attendons le citoyen Kengo Wa Kengo. Il avait été arrêté par le C.N.D., mais il a pu s'évader, paraît-il. Vous vous souvenez ? C'est lui qui est venu nous chercher le soir où nous avons traversé le fleuve.

— Je me souviens, dit Malko.

Il n'entendait plus la musique. Ou Josse était un merveilleux comédien, ou le piège avait été monté directement par Albert Van de Kamp. Le Flamand n'avait pas mis longtemps à contre-attaquer. S'il n'arrivait pas à filer sur la pointe des pieds, sa situation allait devenir très, très délicate.

Il se pencha sur Josse et demanda d'un ton détaché :

— Tous les gens ici sont des amis de Ndaya ?

— Bien sûr, dit Josse. C'est N'Ganda, un café privé. On vient écouter de la musique et se retrouver entre amis. Les étrangers n'entrent pas.

— Vous saviez que Kengo Wa Kengo s'était évadé ?

— Non, dit Josse.

Il ne semblait pas disposé à s'étendre sur le sujet et paraissait contrarié.

— Savez-vous où on fait pipi ? demanda Malko.

Josse retransmit la question et un des Noirs se leva pour mener Malko au bout du couloir. Un W.-C. minuscule. Aussitôt enfermé, il examina l'imposte : trop étroite pour le laisser passer. S'il s'en tirait, il aurait deux mots à dire au citoyen Dikuta M'Funi. Il ressortit et alla explorer la pièce où on dansait. Un Noir assis sur une banquette emprisonnait le sein de sa compagne d'un air farouche et protecteur. Une fille enlaça Malko et se mit à danser, se frottant comme une allumette et riant aux éclats. Impossible de voir si on se moquait de lui ou si c'était seulement de la gaieté. Sans arrière-pensée. Josse et lui étaient les deux seuls Blancs.

Il examina les lieux. Une fenêtre ouvrait sur la rue, au fond de la pièce, au-dessus d'un bar où officiait un gros Noir. Entrouverte. Il fut tenté de sauter tout de suite, mais quelque chose le retenait encore. Dans l'état où il se trouvait, il n'était pas certain que Kengo Wa Kengo l'ait reconnu. S'il se sauvait maintenant, toute sa pénétration était compromise... Il retourna dans l'autre pièce et, au passage, s'approcha de l'escalier. Aussitôt, l'énorme Noir qui avait embrassé Josse lui barra le chemin sans un mot. Bloquant toute la porte.

— Tu ne peux pas sortir par-là, dit-il en français.

Malko n'insista pas. Il était bel et bien piégé.

Dans la pièce, on avait coupé les haut-parleurs et le silence était total. Drôle d'impression. Même Josse semblait abattu. Malko se rassit et accepta la cigarette de chanvre que lui tendait son voisin. Non sans arrière-pensée. Stoïquement, il s'appliqua à avaler la fumée. Peu à peu, il sentit son comportement se modifier. Il avait l'impression d'être léger, léger, et en même temps de jouir d'une force herculéenne. Mourant de soif, il commanda de la Primus pour tout le monde. Ravi, son voisin cogna son verre contre le sien.

— C'est bon, ça, hein, fit-il. Ça remet le papa sur la mama...

Malko fuma encore la moitié d'une cigarette de chanvre. Il savait qu'avec quelques bouffées de plus il basculerait dans une sorte de folie où il ne se contrôlerait plus.

Soudain, il y eut un brouhaha dans le couloir. Des exclamations, des cris de joie, des acclamations. La musique s'arrêta brusquement et la porte s'ouvrit à toute volée.

Malko faillit ne pas reconnaître Kengo Wa Kengo. Son visage n'était plus qu'une boursoufflure avec des pansements de fortune et une énorme estafilade sur le cou, comme si on avait voulu le décapiter... Il avait perdu dix kilos et flottait dans un T-shirt délavé. Son œil droit était fermé et enflé, noirâtre comme un champignon, mais l'autre se

fixa sur Malko avec une expression d'une férocité rare.

Si ce dernier avait eu des illusions, c'était terminé.

Deux malabars soutenaient Kengo Wa Kengo. Un de ses bras pendait inerte le long de son corps et, quand il parla, Malko réalisa qu'il n'avait presque plus de dents. Impossible de comprendre un mot de ce qu'il disait. L'atmosphère s'était brusquement alourdie.

Son œil unique demeurait posé sur Malko. La superbe bouche de Ndaya Kadima se déforma en une lippe de dédain et de haine. Les traits poupins de Josse semblèrent se décomposer. Soudain, Kengo Wa Kengo se tourna, et les deux malabars relevèrent son T-shirt : son dos n'était plus qu'une plaie. Suppurante... La Noire se tourna lentement vers Malko. L'air accusateur.

— Ils l'ont brûlé avec un fer à repasser pour qu'il parle, dit-elle d'une voix altérée.

Malko en avait le cœur sur les lèvres. On fit asseoir Kengo Wa Kengo. Alors, seulement, Ndaya Kadima se tourna vers Malko et demanda :

— Qu'est-ce que vous faisiez avec le citoyen Dikuta M'Funi quand il est venu torturer lui-même notre frère ? Pourquoi vous a-t-il amené ?

Sa voix était parfaitement égale. Tous les Noirs s'étaient tus. Josse regardait Malko, les yeux exorbités.

— J'ai été arrêté par le C.N.D. moi aussi, dit Malko. Ils ont failli me tuer. Quand votre ami a été arrêté, ils ont voulu me confronter avec lui. Je n'ai rien dit. Ensuite, ils m'ont relâché.

Elle traduisit en lingala. Aussitôt, Kengo Wa Kengo s'étrangla de rage. Ndaya Kadima traduisit sa réponse.

— Vous mentez. Le citoyen M'Funi vous traitait avec des égards, pas comme un prisonnier. Vous travaillez pour Mobutu. Il faut vous tuer.

— Il faut le tuer, reprirent en chœur plusieurs voix.

Ndaya Kadima se tourna vers Josse.

— Tu peux t'en aller. Il ne faut pas que tu voies ce qui va se passer.

Toute la gélatine de Josse tremblait. Malko le sentait partagé entre sa solidarité raciale et le désarroi. Finalement, il se glissa hors de la pièce, sans regarder Malko.

Dès qu'il eut disparu, la Noire demanda :

— Vous savez le traitement que nous infligeons aux traîtres dans notre pays ?

— Non, dit Malko.

— Nous les trempions dans l'huile bouillante, dit-elle. C'est ce que nous allons vous faire. Comme pour les petits singes que vous voyez dans les marchés.

Des cris hostiles venaient du couloir. L'atmosphère devenait

hallucinante. Ndaya Kadima brandit un doigt accusateur vers Malko.

— Vous, les Blancs, vous soutenez Mobutu qui nous affame et qui nous tue. Vous devez mourir aussi...

— Tuons-le ! cria la foule.

Deux des Noirs qui avaient partagé la bière et le chanvre se levèrent et vinrent prendre Malko sous les aisselles. Il se laissa faire. Surtout ne pas gaspiller ses forces. Devant lui, il n'y avait qu'une mer de visages noirs et haineux. Ceux qui le tenaient se mirent à pousser des coups de gueule pour faire reculer les spectateurs du couloir. Un Noir lui cracha en plein visage. Un autre lui envoya un coup dans le foie qui le plia en deux, un goût de bile dans la bouche.

Il serrait les dents, avançant mètre par mètre dans l'étroit passage. Pour franchir la porte menant au palier, les deux Noirs qui le tenaient durent passer un à un. C'est l'instant que Malko attendait : d'un effort désespéré, il pivota sur lui-même, écrasant un des Noirs dans le chambranle. D'un violent coup de genou, il plia l'autre en deux. Quelques mètres le séparaient du bar. Il fonça. Le chanvre lui donnait des ailes, décuplait ses forces. Il se souvenait des guerriers « Simbas » qui continuaient à courir tout en étant morts... Il ne sentait pas les coups. Une masse compacte reflua dans l'escalier, cherchant à lui couper toute retraite. Il vit briller la lame d'une machette. Mauvais. Mais, du coup, la porte du bar était presque libre. Il bouscula un couple, assomma d'une manchette un grand Noir qui voulait s'opposer à son passage et se retrouva derrière le bar.

Prenant un tabouret, il le jeta dans la fenêtre et, aussitôt, sauta à l'extérieur du même élan.

Il n'aurait pas cru que c'était si haut. Se recevant à quatre pattes, il demeura quelques instants étourdi, incapable de bouger. Il entendit un cri – le veilleur à la porte l'avait vu tomber – puis les hurlements de la meute. Désespérément, il ordonnait à son cerveau de bouger. Enfin, il retrouva l'usage de ses muscles, bondit le long de l'avenue déserte, au moment où les premiers poursuivants émergeaient de l'escalier.

L'avenue Sankum était totalement déserte. Grâce au chanvre, Malko courait avec la légèreté d'un Ethiopien, guidé par les lumières de la Voix du Zaïre. Il se retourna ; une douzaine de Noirs le poursuivaient. Ils ne criaient plus, mauvais signe. Dans ce quartier, il n'avait aucun secours à espérer de personne. Les rares soldats de garde à la centrale électrique dormaient, et c'était trop loin. Peu à peu, l'effet du chanvre se dissipait, et il s'essouffait. Il comprit qu'il ne garderait pas son avance longtemps. S'il se réfugiait dans une maison, on le dénoncerait aussitôt.

Il déboucha dans l'avenue Cabinda.

Un point de côté l'empêchait de respirer, ses poumons le brûlaient. Derrière lui, le « tap-tap » des pieds sur l'asphalte se rapprochait. Il

avait encore un bon kilomètre avant de retrouver l'avenue du 21-Novembre. Il n'y arriverait jamais. Brusquement, il bifurqua à sa gauche, vers la masse noire du cimetière des autobus.

Ses poursuivants n'avaient pas encore tourné le coin. Il se faufila à travers les premières rangées, trébuchant sur de la ferraille, jurant, se cognant. Les véhicules étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'il devait parfois se glisser dessous. Il entendait des grognements au passage. Certains étaient habités par des « squatters »... Enfin, vers la vingtième rangée, il s'arrêta, n'en pouvant plus. Avant de continuer, il fallait reprendre des forces. Des mouches lumineuses passaient devant ses yeux, il était à bout de souffle. Se glissant dans un véhicule sur cales, il s'allongea sur une banquette, laissant les battements de son cœur se calmer, guettant les bruits de l'obscurité.

Il luttait pour demeurer éveillé. Le chanvre commençait à faire son effet. Le mauvais. Ses muscles s'ankylosaient. Il perdait la notion du temps. Grâce au cadran lumineux de sa Seiko, il vérifia qu'une demi-heure s'était écoulée. Le silence était absolu. Ses poursuivants avaient dû se fatiguer. Il bougea, faisant craquer la banquette de bois. Il ne pouvait pas rester là toute la nuit. Il se prépara à sortir. Un glissement à l'extérieur lui envoya le cœur dans la gorge. Il scruta l'obscurité. Et soudain la lumière d'une torche l'éblouit. Une silhouette se matérialisa entre la lumière et lui. Ndaya Kadima avait ôté ses lunettes noires et tenait dans la main droite une machette. Son sourire cruel, animal, rappelait les masques de guerre collectionnés par Victor Hammer. Sans un mot, elle se hissa dans le bus et avança vers Malko. Il y eut d'autres frôlements dehors, et des faces noires apparurent derrière les fenêtres sans vitres. Celui qui tenait la lampe grimpa à son tour dans le bus, le maintenant dans le faisceau lumineux.

Brusquement, Malko eut l'impression que ses pieds pesaient une tonne. Certes, ils n'auraient pas le temps de le tremper dans l'huile bouillante, mais cela ne vaudrait guère mieux. S'il tentait de filer par une fenêtre, ceux de l'extérieur le mettraient en pièces.

Ndaya Kadima avança encore un peu, la pointe de sa machette dirigée vers la gorge de Malko. Derrière lui, il sentit le froid de la paroi arrière du bus.

— Sale Musungu(24), fit-elle. Je vais te tuer.

Malko chercha des yeux quelque chose pour se défendre. Rien, à part les banquettes défoncées. Ndaya Kadima avançait sur lui, ses grands yeux marron un peu proéminents fixés sur son ventre. Un mètre les séparait. Il la vit se tasser un peu pour prendre son élan.

Il y eut soudain un brusque remue-ménage à l'extérieur. Des chuchotements, des pas pressés, puis un cri. Ndaya Kadima avait tourné la tête, les traits figés. Un coup de feu claqua.

Le Noir qui éclairait la scène tomba en avant et la lampe lui échappa. Aussitôt une rafale d'arme automatique éclata tout près du bus, suivie de plusieurs cris.

La lampe était tombée à terre, mais éclairait vaguement la scène. Profitant de l'hésitation de Ndaya Kadima, Malko, d'un brusque élan, se rua sur elle et parvint à saisir son poignet. Ils se mirent à lutter furieusement. La Noire avait autant de force qu'un homme. Ils se cognaient aux sièges, oscillaient dans l'allée. Malko, les deux mains nouées autour du poignet, cherchait à le tordre pour faire tomber la machette.

Soudain, Ndaya Kadima pencha la tête, et il sentit une douleur violente au bras : elle venait d'enfoncer ses dents dans sa chair, le mordant jusqu'au sang, comme un animal.

Dehors, il y eut une galopade, des cris ; l'autobus trembla sous l'assaut de plusieurs hommes en marron, éclairés par des torches électriques. L'un d'eux s'encadra dans la porte, une mitrailleuse à la main. Ndaya Kadima se retourna d'un bloc. S'arrachant à Malko, elle poussa un cri de guerre venu du fond des âges et fonça, la machette haute. Accroupi sur le marchepied, le Noir appuya sur la détente de son arme. Tout le chargeur y passa, et les projectiles frappèrent Ndaya Kadima en pleine poitrine. Mais cela ne l'arrêta pas. Sa machette s'abattit sur l'épaule de son adversaire, l'ouvrant jusqu'à l'os. Il tomba avec un hurlement, aussitôt remplacé par un autre. Ndaya Kadima titubait, brandissant toujours sa machette. La seconde rafale la coupa pratiquement en deux et elle tomba en travers de la porte du bus, le visage dans l'herbe. Sans lâcher sa machette.

Celui qui avait tiré passa précautionneusement la tête dans le bus et cria à Malko :

— Toi, le Blanc, tu sors.

Malko obéit. Les faisceaux de plusieurs torches électriques dansaient dans la pénombre. Des appels s'entrecroisaient. Il buta sur un corps étendu le long du bus. Lui et son « guide » finirent par émerger dans l'avenue Cabinda. Quatre 504, dont un break, étaient

garées au milieu de la chaussée déserte, et cela grouillait d'agents du C.N.D. Malko reconnut la haute silhouette de Dikuta M'Funi. Le directeur général du C.N.D. s'avança vers lui, balançant une Uzi, avec un large sourire.

— Citoyen ! Vous avez failli tout faire rater en vous sauvant, dit le Zaïrois. Nous avons cerné la maison.

Encore étourdi par ce qui s'était passé, Malko ne comprenait plus très bien.

— Comment êtes-vous arrivé ici ? demanda-t-il.

Dikuta M'Funi eut un sourire cruel et prit Malko par le bras, le menant vers le break.

— Le citoyen Kengo Wa Kengo ne s'est pas évadé, dit-il. Nous l'avons laissé faire... Avec trois autres, mais ils ne recommenceront plus. Regardez.

Il braqua sa torche électrique sur l'arrière du break. Malko aperçut ce qu'il prit d'abord pour des paires de brodequins en désordre sur le plancher de la voiture. Soudain, il réalisa avec horreur qu'il y avait quelque chose à l'intérieur des brodequins. Des pieds humains avec des moignons de jambes, coupées bien proprement au-dessus de la cheville. M'Funi rit joyeusement.

— Nous allons ramener cela à la prison, pour montrer aux autres qu'il ne faut pas s'évader.

— Où est Kengo Wa Kengo ? demanda Malko.

Le directeur général du C.N.D. le regarda bien en face.

— Ce vaurien va être transféré demain matin à Kisangani avec ses complices. Par avion.

Malko n'insista pas. Il connaissait les méthodes du C.N.D. On faisait monter les prisonniers dans un Hercules et, une fois en vol, on ouvrait la trappe arrière. Comme pour un largage de parachutistes. Seulement, ils n'avaient pas de parachutes.

On amena trois Noirs, les mains liées derrière le dos. Ceux qui les entouraient les bourraient de coups. On les jeta ensuite, loques sanglantes, à côté des pieds des évadés. Dikuta M'Funi semblait ravi.

— Alors, dit-il à Malko, vous nous prenez toujours pour des incapables ? Vous avez vu le travail qu'on a fait ?

— Ils sont tous arrêtés ? demanda Malko.

— Tous, fit M'Funi, ou ils sont morts comme cette Ndaya Kadima. Maintenant, le Guide ne craint plus rien.

— Vous avez saisi des armes ?

— Quelques-unes, dit le patron du C.N.D. Des explosifs. On les montrera à la presse. (Il se rengorgea.) Vous allez pouvoir vous reposer, citoyen Linge. Allez donc dans le Kiwu voir les gorilles.

— C'est une idée, dit Malko. Et Josse Braaskart ?

Le chef du C.N.D. se rembrunit brusquement.

— Il nous a échappé, reconnu-il de mauvaise grâce. Il doit être en train de franchir le fleuve pour retrouver ses amis.

Pas un mot d'Albert Van de Kamp, ni du Red Eye.

M'Funi était trop excité pour cacher une information de cette importance. Donc, Josse avait menti. Les missiles ne se trouvaient pas là. On lui avait seulement tendu un piège. Tout cela n'était qu'une diversion, et la machine infernale continuait à faire « tic tac ».

— Le Guide se trouve à Kinshasa ? demanda-t-il.

— Oui, dit M'Funi, il est au camp du mont N'Galiema. Pourquoi ?

— Oh ! rien, dit Malko, on m'avait dit qu'il était parti.

— Il doit aller à B'Gadolite, demain ou après-demain, fit M'Funi. Il va peut-être vouloir évoquer le complot. Dans un face à face Mobutu-peuple, ajouta-t-il d'un ton emphatique.

Malko réalisa qu'il était apparemment le seul à savoir que le danger était toujours là. Il ne pouvait pas parler du Red Eye à M'Funi sans le feu vert de Victor Hammer. Cela semblait pourtant la meilleure chose à faire.

— Pouvez-vous me ramener à l'Inter ? demanda Malko.

Deux heures et demie du matin. Le chef de station de la C.I.A. dormait à poings fermés. Rien ne se passerait cette nuit. L'attaque du C.N.D. avait dû quand même désorganiser les plans d'Albert Van de Kamp.

— Avec plaisir, dit le directeur général du C.N.D. Moi, j'ai encore du travail.

Il appela un chauffeur et lui donna un ordre. Malko s'installa à l'avant d'une des 504. Le chanvre lui donnait une migraine atroce.

M'Funi se pencha à la portière.

— Le citoyen Braaskart ne perd rien pour attendre. S'il a été assez imprudent pour rester à Kinshasa, il sera arrêté dans les heures qui suivent. Bonne nuit.

La 504 fonça dans la nuit, contournant la haute tour illuminée de la Voix du Zaïre. Le problème restait entier. Dans quelques heures ou dans quelques jours, Van de Kamp frapperait. Sauf si Malko remettait la main sur le Red Eye. Il vit à peine défiler les avenues désertes et sombres et se retrouva à l'Intercontinental, comme dans un rêve. Il gagna sa chambre et s'écroula, en sueur, incapable de penser, après avoir bu la moitié d'une bouteille de Vichy Saint-Yorre.

* *

*

Le soleil entrait à flots dans la pièce, combattant victorieusement l'air climatisé. Malko regarda sa montre et se dressa en sursaut. Dix heures et demie ! Il avait demandé qu'on le réveille à neuf heures et,

bien entendu, la standardiste avait oublié...

Il se frotta énergiquement pendant dix minutes au savon Jacques Bogart sous la douche avant de reprendre ses esprits. Il essaya de téléphoner à Victor Hammer mais aucun des deux téléphones ne fonctionnait. Encore une bonne nouvelle.

Comme tous les matins, le chauffeur attendait devant l'hôtel.

Direction l'ambassade U.S. On le fit monter tout de suite dans le bureau de Victor Hammer.

Un Noir en sortait. Très digne, les cheveux gris, vêtu à l'européenne. Dans le couloir, un des huissiers s'agenouilla brusquement sur son passage et lui baisa la main !

Victor Hammer observait la scène de la porte de son bureau.

Dès que Malko fut entré, il lui dit d'un air jubilant :

— Vous avez vu le type qui sort d'ici ? C'est M'Pole, un des chefs coutumiers les plus importants du Kiwu. Il est prêt à marcher avec nous ainsi que d'autres chefs coutumiers. Pour mettre une administration parallèle en place et remplacer en douceur Mobutu. Dans un an, nous serons prêts et le régime Mobutu tombera comme un fruit mûr. Bon. M'Funi m'a téléphoné. Il paraît que tout est réglé. Bravo.

Malko s'assit.

— Rien n'est réglé, dit-il.

La jubilation de Victor Hammer fit place peu à peu à la consternation au fur et à mesure du récit de Malko. À la fin, il posa ses lunettes et alluma une Rothmans.

— Il faut mettre la main sur Josse Braaskart et vite, dit-il. Lui faire dire où se trouvent ces Red Eye.

— Vous avez une idée ? demanda Malko.

Le chef de station réfléchit quelques secondes.

— Émilia Nogeira. Elle connaît beaucoup de monde. Si nous n'avons aucun résultat dans quarante-huit heures, je lâcherai à M'Funi l'histoire des Red Eye.

— Eh bien, je vais essayer, dit Malko.

Il partit à pied jusqu'au bureau de la Panam. Pas d'Émilia en vue. Il demanda à l'employé :

— Mlle Nogeira n'est-elle pas là ?

— Non, elle est malade, fit l'autre. Elle est chez elle.

Malko remonta dans la Mercedes et donna au chauffeur l'adresse de la métisse.

* *

*

Malko laissa longuement son doigt sur la sonnette.

Pas de réponse. Émilía devait dormir à l'étage en dessous. Il insista encore. Toujours rien. Finalement, c'est la porte voisine qui s'ouvrit sur une jeune métisse qui regarda Malko d'un air suspicieux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Mlle Noqueira n'est pas chez elle ?

L'autre secoua la tête.

— Sûrement pas. Elle est partie ce matin avec un ami. Je l'ai vue moi-même.

Une petite lumière rouge se mit à clignoter dans la tête de Malko. Il se força à sourire.

— Ce n'était pas un Blanc très gros avec des yeux bleus ?

— Si.

Il s'éloigna, mortellement inquiet. Pourquoi Josse Braaskart avait-il emmené Émilía Noqueira ?

Il remonta dans la voiture, cherchant à comprendre. Soudain il entrevit la vérité...

Son amant, le « goûteur » de Mobutu, était au courant de tous les déplacements du Guide et ne cachait rien à Émilía...

De la Panam, il se rua de nouveau à l'ambassade. Il bouillait de rage en pénétrant dans le bureau de Victor Hammer.

— Émilía Noqueira a probablement été enlevée par Josse Braaskart, annonça-t-il. Ce qui veut dire qu'une action de leur part est imminente.

Le chef de station de la C.I.A. blêmit et demanda plaintivement :

— Vous avez une idée ?

— Non, avoua Malko. Cette fusée sol-air peut se trouver n'importe où dans Kinshasa. La seule solution, c'est de mettre la main sur Josse Braaskart et de taper dessus jusqu'à ce qu'il parle. Vous n'avez aucune idée de l'endroit où Josse a pu emmener Émilía, avec la complicité de Van de Kamp ?

— Aucune, avoua l'Américain. Van de Kamp a trop d'amis ici. Je vais joindre M'Funi. Pour savoir les prochains déplacements du Guide.

— Moi, je vais chez Josse, dit Malko.

* *

*

Albert Van de Kamp, un petit paquet à la main, claqua la portière de sa Mercedes et se dirigea de son pas traînant vers le bâtiment où se trouvait la chambre forte de sa fabrique de bijouterie. Elle contenait en permanence pour des millions de zaires en or et en argent et il était le seul à en avoir la clef. Des soldats en armes fournis par son associé zairois interdisaient un large périmètre autour du bâtiment situé à l'écart du reste de la fabrique. Le Flamand était furieux. Une fois de

plus, ses alliés zaïrois avaient lamentablement échoué. S'il n'avait pas pris ses précautions, tout le plan serait à l'eau et lui en fuite.

En plus, l'équipe de la C.I.A. était parfaitement au courant et ferait tout pour l'empêcher de le mener à bien. Heureusement que l'opération « Émilia » avait marché. Cela avait été d'une simplicité enfantine. Josse lui avait seulement dit que Malko Linge était blessé et qu'il la réclamait. Elle l'avait suivi jusqu'à la fabrique sans difficulté. Par ses contacts au C.N.D. il savait que son nom n'avait pas été prononcé, lors de l'opération de nettoyage dans la Cité. La seule chose qu'il ignorait, c'était la raison du silence des gens de la C.I.A. qui, eux, savaient. Sa rage augmenta pendant qu'il mettait la clef dans la serrure. Depuis le début, Émilia Nogeira devait savoir qui était réellement le soi-disant trafiquant de diamants.

Il referma soigneusement la porte blindée derrière lui, rouvrit la seconde, celle de la chambre forte. C'était climatisé et il y régnait une fraîcheur délicieuse.

Dans la pénombre, il buta sur le corps d'Émilia Nogeira étendu à terre et jura. Ses cheveux gris étaient collés à son front par la sueur. Il tâtonna, trouva le bouton électrique et alluma. La pièce ne comportait aucune ouverture, hors la porte. Émilia Nogeira, allongée sur le dos, les vêtements en désordre, les chevilles et les poignets liés, le fixait de ses grands yeux marron. Pleins de peur et de dégoût. Elle n'était même pas bâillonnée, les murs étant assez épais. Elle poussa une exclamation furibonde, oubliant sa peur :

— Monsieur Van de Kamp ! Vous êtes fou !

Il y avait plus de surprise que de peur dans sa voix. Van de Kamp la fixa un long moment sans rien dire.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? fit-elle. Vous savez que mon ami va me rechercher. Qu'est-ce qui vous prend ?

Albert Van de Kamp prit une chaise et s'assit en face d'elle.

— Ton colonel de merde, je m'en fous, dit-il avec son lourd accent flamand. Ce n'est pas lui qui viendra te tirer d'ici. J'ai dit à Josse de t'amener parce que j'avais quelque chose à te demander. Je veux savoir à quelle heure et comment le Guide part à B'Gadolite. Je sais qu'il va y aller.

Un voile de terreur assombrit les yeux de la métisse. Elle avait compris. Albert Van de Kamp ne donnait pas dans la subtilité. Pour poser une question pareille, il fallait que toute la machine infernale soit déjà en place. Ce que demandait le Flamand, elle le savait. Son amant le lui avait dit la veille. Et Van de Kamp savait qu'elle savait. Elle resta muette.

Devant son silence, Albert Van de Kamp voulut tenter une nouvelle approche.

— Émilia, dit-il d'un ton plus conciliant. On a décidé avec quelques

amis de débarrasser le pays de ce salaud de Mobutu. Alors, tu vas nous aider. Si tu n'as pas ce renseignement, tu vas téléphoner à ton copain et le lui demander. Crois-moi, tu ne le regretteras pas.

Émilia ne broncha pas.

— Je ne téléphonerai pas, dit-elle. Faites attention, on va se mettre à ma recherche.

— Ne dis pas de conneries, dit Van de Kamp, reprenant la brutalité, personne ne viendra te chercher ici. Tu sais qui est mon associé. Alors, tu veux m'aider ?

— Non, dit Émilia Noqueira.

C'était l'épreuve de force. Albert Van de Kamp se pencha et saisit Émilia par ses longs cheveux. Il tira jusqu'à ce que le visage de la métisse soit à la hauteur de ses genoux.

— Tu sais ce qu'on fait aux femmes adultères dans ce pays ?

Émilia Noqueira détourna les yeux. Elle savait. Albert Van de Kamp la fixait d'un air mauvais. Le ciel l'avait dépourvu de toute sensibilité, et cela aidait parfois. La métisse réussit à ne rien dire. Le Flamand haussa les épaules.

— Très bien, tu vas déguster.

Il prit le sac qu'il avait apporté et l'ouvrit. Il contenait un bocal de pilli-pilli concentré et une poire à lavement. L'effet du condiment sur les muqueuses était à peu de chose près celui de la soude caustique. Personne ne pouvait supporter cette douleur sans devenir fou.

Il fallait briser la résistance d'Émilia, sinon, tout le projet tombait à l'eau, et il se retrouvait en très mauvaise posture.

* *

*

Malko, au bar de l'Inter, réfléchissait à se faire péter les méninges devant un Perrier. Josse Braaskart s'était volatilisé. Albert Van de Kamp ne semblait se trouver ni chez lui ni à son bureau. C'était l'impasse.

Soudain, à force de se repasser les événements récents, une idée jaillit.

Abandonnant un déjeuner qui aurait donné des crampes d'estomac à une autruche, il partit à la recherche de son chauffeur. Heureusement, celui-ci était là. À cette heure, Victor Hammer devait déjeuner chez lui. Il donna l'adresse de l'avenue de la Caisse-d'Épargne.

Dombashi, le Pygmée, était dans le jardin. Il vint cérémonieusement lui serrer la main et le mena jusqu'à la porte de l'Américain. Ce dernier l'accueillit en manches de chemise.

— Du nouveau ? demanda-t-il anxieusement.

— Non, dit Malko, mais j'ai une idée.

— Entrez.

Dès qu'il fut dans le grand living, Malko demanda :

— M'Pole, le chef coutumier que vous avez vu ce matin, il a des hommes à Kinshasa ?

— Oui, bien sûr. Il m'a même laissé le nom de son responsable.

— Donnez-le-moi. Je vais lui demander de nous retrouver Josse Braaskart.

Hammer émit un sifflement admiratif.

— Pas bête. Il faut demander le citoyen Moué-Moué à l'I.N.S.S. De la part de M'Pole.

Malko était déjà parti. Le sort d'Émilie l'obsédait au moins autant que Mobutu. Van de Kamp était assez puissant pour l'avoir mise en lieu sûr. Le building de l'I.N.S.S. se trouvait deux kilomètres plus loin, avenue du 30-Juin. Il s'adressa au garçon de bureau :

— Le citoyen Moué-Moué ?

L'autre secoua la tête.

— Je ne connais pas de citoyen Moué-Moué ici, citoyen.

Malko fit apparaître un billet de dix zaires. Aussitôt, l'autre partit se renseigner. Il revint dix minutes après et montra à Malko un garage derrière l'immeuble.

— Il travaille là-bas, le citoyen Moué-Moué. Il lave les voitures.

Il n'avait pas l'air de le tenir en grande estime. Malko traversa et se dirigea vers un Noir en haillons assis par terre, qui le regardait venir d'un air bovin.

— Citoyen Moué-Moué ?

— Oui, c'est moi, patron.

— Je viens de la part de ton roi, annonça Malko, M'Pole.

Le visage de l'autre se ferma aussitôt. Il secoua la tête et dit d'un ton geignard :

— Je ne connais pas ce citoyen-là, patron.

Son regard fuyait celui de Malko. Celui-ci n'insista pas. Il écrivit son nom et le numéro de sa chambre à l'Intercontinental sur un papier et le lui tendit.

— Tiens. Si tu apprends quelque chose, tu me contactes là.

— Ça va, patron.

Il avait repris son air endormi. Malko retourna à l'Intercontinental. Il n'avait plus qu'à ronger son frein, à la piscine. Il ne s'y trouvait pas depuis dix minutes en train de manger un hamburger en ciment qu'une silhouette à débaucher tout un collège de cardinaux apparut. La pulpeuse Astrid Van de Kamp, moulée dans un maillot noir une pièce d'où jaillissaient ses seins admirables. Elle avança de sa démarche dansante vers Malko. C'était bien la dernière personne qu'il s'attendait à voir.

D'un geste parfaitement naturel, elle s'assit au pied de sa chaise longue.

— Comment vas-tu ?

Malko la regarda, perplexe. Elle ne pouvait pas ignorer ce qui s'était passé. Ou alors ?...

— Tiens, justement, je voulais voir ton mari, dit-il négligemment.

— Il est à Matadi, dit-elle.

— Qu'est-ce qu'il fait à Matadi ?

Astrid eut un soupir charmant.

— Tu sais, je ne sais jamais ce qu'il fait. Je ne veux pas être au courant de ses affaires. C'est trop compliqué. Il y a tant de choses plus agréables à faire.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Malko.

Il était parfaitement possible que Van de Kamp ne parle de rien à son épouse.

— Je dois aller faire des courses aux Délices, fit Astrid. Mais ce n'est pas encore ouvert. Alors, je suis venue prendre le thé.

— Tu viens prendre le thé dans ma suite ? demanda Malko.

Astrid sourit.

— Tu sais bien que je ne trompe pas Albert.

Il avait encore ses cris dans les oreilles... Sa poitrine fascinait son voisin qui commença à tremper ses lunettes de soleil dans son Irish coffee. Malko cherchait désespérément à utiliser cette rencontre. Au moins vérifier que Josse et Émilia ne se trouvaient pas chez Albert Van de Kamp.

— Veux-tu que je t'accompagne faire tes courses ? proposa-t-il.

— Avec plaisir, fit Astrid. Dans une heure.

Elle prit une chaise longue, y installa ses affaires et plongea dans la piscine. Pendant qu'elle se baignait, un des serveurs noirs vint se pencher à l'oreille de Malko.

— Patron, il y a quelqu'un qui veut vous parler. Là-bas.

Malko tourna la tête vers le bar et la tonnelle où on préparait les snacks et aperçut le citoyen Moué-Moué, toujours en loques !

Profitant de l'absence d'Astrid, il fila le rejoindre, le cœur battant. Moué-Moué attendit qu'ils soient seuls pour dire d'un ton véhément :

— Patron, vous êtes fou d'être venu me voir là-bas, c'est très dangereux. Le C.N.D. nous traque. Mobutu ne veut plus des chefs traditionnels. Qu'est-ce que vous voulez ? Qui êtes-vous ?

— J'ai vu votre roi, à l'ambassade américaine, expliqua Malko, j'ai besoin d'un renseignement. Retrouver un Blanc qui est quelque part dans la Cité. Probablement chez son « deuxième bureau ». Il est très connu.

Il lui décrivit le gros Flamand, le situant. L'autre écoutait, impassible. Finalement, il hocha la tête.

— Ça va coûter à peu près deux mille zaires. Mais il ne faut rien dire, à personne. J'enverrai quelqu'un dès que je saurai. Il faudra lui donner l'argent à lui.

— Je t'en donnerai autant à toi, dit Malko, qui connaissait les manières.

— Ça va, patron, fit l'autre reprenant le ton Case de l'oncle Tom.

Il s'éclipsa discrètement. Il y avait quarante mille natifs du Kiwu à Kinshasa qui allaient tous se mettre en chasse. Malko n'était plus seul. Ragaillard, il retourna à son flirt intéressé. Astrid sortait de l'eau.

— Je peux prendre une douche chez toi ? demanda-t-elle.

Ils s'éloignèrent ensemble, déchaînant des flots de pensées abominablement lubriques chez tous les mâles de la piscine. Malko observait la jeune femme.

Cette rencontre « fortuite » était bizarre. Pourtant, Astrid semblait si innocente ! Mais il se méfiait du vieux voyou flamand.

Dans la suite, Astrid ôta son maillot, s'étira et se tourna vers Malko.

— Tu prends une douche aussi ?

Même s'il avait été propre comme un sou neuf, c'était une offre qu'on ne pouvait pas refuser. Il la rejoignit, et ils se mirent à jouer avec les jets d'eau chaude. Puis, insensiblement, leurs jeux changèrent de nature. Astrid se mit à se frotter contre Malko puis à le caresser en riant. Finalement, elle s'agenouilla sous le jet et lui fit l'offrande de sa bouche. Il se laissa faire debout, appuyé à la paroi, sentant l'eau chaude dégouliner sur lui et la bouche d'Astrid encore plus chaude. Mais le cerveau abominablement lucide...

Espïgle, Astrid l'abandonna brusquement.

— Maintenant, je n'ai pas le temps. Tu m'accompagnes ?

Elle était déjà sortie de la douche, le laissant avec son érection. Il essaya de la rattraper, mais elle se dégagea en riant, se sécha à toute vitesse et enfila un slip. Comme si ce qu'elle venait de faire était parfaitement naturel.

Malko rentra sa frustration, s'habilla à son tour et ils descendirent. La 450 SL d'Astrid était au parking. Sans chauffeur.

Ils parcoururent rapidement l'avenue du 30-Juin et stoppèrent devant une baraque au toit de tôle ondulée verte. Aux Délices. Une foule de Flamands s'y pressaient. On y vendait de tout. C'était Fauchon, Fortunum and Mason et Gimbels réunis. À des prix défiant toute concurrence. Le moindre produit valait un mois de salaire du Zaïrois moyen... Astrid fit ses emplettes. Pour quinze cents zaires qu'elle tira d'un gros sac de toile. Deux ans de salaire d'un manœuvre... Malko l'aida à porter le sac de victuailles : du foie gras, des légumes frais, du sucre, du Dom Pérignon... et même de l'eau de toilette Jacques Bogart.

— Viens boire un verre à la maison, proposa-t-elle. Peut-être

qu'Albert sera revenu de Matadi, il sera content de te voir.

Elle était si naturelle que Malko choisit de la croire. Albert Van de Kamp risquait de faire une drôle de tête... Ils montèrent les lacets de Binza à petite vitesse.

Il regarda les gardes armés qui veillaient tout autour.

Des boys accoururent, prirent les paquets. Astrid entraîna Malko vers un bâtiment qu'il avait remarqué lors de sa première visite. Un bungalow au bord de la pelouse entourant la piscine.

Malko poussa la porte et se trouva à l'intérieur d'un autre monde : de la fourrure blanche recouvrait tous les murs jusqu'au plafond fait de glace fumée, très bas. Le sol était à l'avenant. Un bassin rectangulaire en mosaïque occupait le milieu de la pièce, entouré lui aussi de fourrure. L'eau était chaude et il en montait de la buée. Des amoncellements de coussins de toutes les couleurs et une chaîne haute-fidélité complétaient l'ensemble, avec un bar et plusieurs sièges très bas.

— Ici, nous serons tranquilles, dit Astrid. Il fait trop chaud dehors.

En un tour de main, elle se débarrassa de sa robe et se plongeait dans l'eau. Il n'y avait pas plus de cinquante centimètres. Une sorte de jakusi. La jeune femme s'y étira voluptueusement, les jambes ouvertes, se contemplant dans le plafond.

— C'est l'ancienne maison d'un général zaïrois, expliqua-t-elle. Il avait fait aménager cette pièce pour ses petits plaisirs. Il y entassait quatre ou cinq filles et s'y enfermait plusieurs jours. Tu ne te baignes pas ?

— Si, si, fit Malko.

Il se déshabilla à son tour et entra dans l'eau tiède.

— Attends, on va boire un peu de champagne, dit Astrid.

Une vraie geisha blonde. Elle émergea de l'eau, ondula jusqu'au bar, déboucha une bouteille de Moët, puis revint avec deux verres. Malko regardait les miroirs du plafond, pas vraiment détendu. Soudain, son cœur s'arrêta presque. Il venait d'apercevoir dans le reflet du bassin une fine ligne qui le partageait en deux, qu'on ne voyait presque pas à cause des mouvements de l'eau. Mais, dans la glace, on la distinguait parfaitement. Il lui fallut tout son self-control pour ne pas sauter aussitôt hors de l'eau.

Tout doucement, il s'appuya le dos à la paroi, les bras prenant appui sur le rebord du jakusi, la tête en arrière. Tous ses muscles tendus, il observa Astrid.

Elle achevait de remplir les verres, attendant que la mousse s'évapore. Elle en prit un et le tendit à Malko, après s'être approchée sur sa droite.

— Tiens, mon chéri.

Malko tendit la main droite vers le verre, ne se soutenant plus que

du bras gauche. Mais son regard demeurait fixé sur les pieds d'Astrid. Il vit le droit avancer vers la fourrure blanche, tâtonner, et, à la tension de ses tendons, il réalisa qu'elle appuyait de tout son poids. Malko ramena violemment son bras vers le sol, laissant échapper le verre, au moment où le fond du jakusi s'ouvrait en deux.

D'un violent coup de reins en arrière, Malko se hissa sur le bord du jakusi et bascula de côté sur la fourrure blanche, tandis que l'eau disparaissait avec un bruit de cascade dans l'ouverture béante. Il se remit debout d'une secousse. Astrid était demeurée figée à la même place, l'autre verre de champagne à la main.

Voyant Malko s'approcher, elle le lui jeta à la tête avec un cri étouffé. Il sentit à peine le liquide glacial couler sur ses épaules et se retrouva face à face avec la jeune femme. Elle eut un mouvement de recul qui l'éloigna un peu de lui. Il se retourna vers le jakusi, regardant le trou sombre. Le fond s'était séparé en deux parties qui pendaient maintenant à la verticale. Deux ou trois mètres plus bas, il distingua un peu d'eau et une forme allongée qui se mit à glisser sur le sol, disparaissant peu à peu de son champ de vision.

Un énorme crocodile.

Ce n'était pas une mauvaise plaisanterie. S'il était tombé dans la trappe, il aurait été déchiqueté, mangé vivant. Il tourna la tête, regarda Astrid. Ses traits avaient changé, elle n'était plus belle, même les yeux semblaient s'être enfoncés, sans expression. Les épaules voûtées, elle semblait attendre quelque chose de terrible. Malko la regarda longuement. En silence. Que faire ?

La gifler eût été dérisoire. La battre ? Ce n'était pas dans ses principes... La précipiter dans la fosse ? C'est certainement ce à quoi elle s'attendait. Mais, ça non plus, Malko ne pouvait pas le faire... Alors, lui demander pourquoi elle avait voulu lui infliger cette mort atroce ? La réponse était évidente. Elle formait avec Albert Van de Kamp un vrai couple. Deux bêtes de proie. C'est probablement ce qui les unissait le plus... Brusquement, Astrid se rua vers la porte. Malko ne chercha pas à la retenir.

Il se rhabilla rapidement, sortit du bungalow. Les soldats armés le regardèrent d'un air bovin. Il entendit un bruit de moteur et aperçut en contrebas la Mercedes d'Astrid qui filait sur la route de la Devinière.

Regardant autour de lui, il comprit le mécanisme du piège. La pelouse n'était que le haut d'un immense réservoir artificiel où la piscine s'intégrait. Un crocodile pouvait rester là des dizaines d'années, à condition d'être nourri régulièrement. Et comme un saurien peut vivre près de deux cents ans... Le jakusi devait se refermer et se remplir de nouveau automatiquement, ne laissant aucune trace. Le crime parfait. Un chat apparut et vint se frotter contre ses jambes. Le soleil brillait.

Malko entra dans la maison et parcourut rapidement toutes les pièces, sauf le bureau d'Albert Van de Kamp qui était fermé à clef. Sans rien trouver. Josse et la métisse ne se trouvaient pas là. Il descendit à l'étage inférieur. Plusieurs voitures stationnaient dans le parking. Modestement, il prit une 280 SL noire et s'engagea sur la route de la Devinière. Alors, seulement, il commença à trembler. Au point qu'il dut serrer ses phalanges sur le volant. Il revoyait la silhouette oblongue du saurien disparaître dans l'obscurité. Pour que le Belge ait tenté ce coup audacieux et brutal, il fallait qu'il soit aux abois. Ou que son plan soit sur le point de réussir.

Comme dans un songe, il fila le long de l'avenue du 30-Juin, essayant peu à peu de se calmer. Victor Hammer avait décidément du pain sur la planche.

Il gara sa Mercedes d'emprunt dans le drive-way de l'ambassade et se fit annoncer par le « marine » de garde. Ce dernier lui jeta un regard plein de curiosité.

— You're not feling well, sir(25) ?

Malko se regarda dans la glace du hall : il était livide, de grands cernes sous les yeux. Il parvint à s'arracher un sourire et à dire :

— I'am O.K. Weather is too hot. God damn, too hot(26).

* *

*

Victor Hammer tendit à Malko un verre plein de vodka, l'air sincèrement bouleversé.

— Buvez ça, fit-il. Si j'avais su ! Le coup de la trappe, tout Kinshasa en parle. L'ancien propriétaire de la villa, un cousin du Guide, l'avait fait installer pour liquider ses adversaires politiques. Mais je croyais que c'était seulement une rumeur de Radio-Trottoir.

— Plus qu'une rumeur, dit Malko, qui se remettait à peine de ses émotions.

Il revoyait le saurien ramper dans l'eau noire et nauséabonde.

Victor Hammer frotta pensivement ses mains l'une contre l'autre.

— C'était le crime parfait. Qui aurait été vous chercher là-bas ? Les serviteurs auraient juré que vous étiez ressorti, vous n'aviez même pas votre voiture. Albert Van de Kamp ne va pas reparaître après un coup pareil. J'ai une autre nouvelle à vous annoncer. (Il consulta sa montre.) Nous avons exactement quatorze heures pour retrouver Josse Braaskart et son Red Eye.

— Pourquoi quatorze heures ?

— Parce que le Guide s'envole demain pour B'Gadolite sur son C130 personnel. Départ de N'Jili à sept heures du matin. Il est cinq heures...

— Je vois, dit Malko. Mais je ne peux rien faire d'autre qu'attendre des nouvelles du citoyen Moué-Moué... Je vais encore essayer de retrouver la trace de Van de Kamp.

— Tenez-moi au courant, dit Hammer. Je serai chez moi dans une heure.

Il quitta le chef de station de la C.I.A., plutôt découragé. Leurs efforts étaient mis en échec par le Belge. Il tenait Émilía, il avait failli éliminer Malko et, surtout, il avait désamorcé le C.N.D.

Le soleil lui parut moins chaud. Direction le C.C.I.Z. Il monta directement au onzième, chez Jacques Anvers, l'associé de Bert Adlin. Il entrouvrit une porte au hasard. Une voix demanda derrière :

— Qu'est-ce que vous cherchez, citoyen ?

Il se retourna. C'était Jeanne, la pulpeuse secrétaire de Jacques Anvers. Sa conquête d'un soir. Toujours aussi provocante dans un boubou moulant ses formes agressives en violet. Elle pouffa et baissa ses yeux marron ombrés de faux cils d'un kilomètre.

— Je ne t'avais pas reconnu, patron...

Elle restait là, à le regarder en dessous, sans trop savoir ce qu'il voulait. Malko lui adressa un sourire enjôleur.

— J'ai emprunté une voiture à mon ami le citoyen Van de Kamp. Mais je ne sais pas où est son bureau. Tu ne veux pas te renseigner, savoir s'il est là ?

— Si, si, fit Jeanne avec enthousiasme.

Elle engagea une longue conversation au téléphone, appela trois numéros différents pour annoncer finalement :

— Il ne vient pas aujourd'hui.

— Tant pis, dit Malko.

Jeanne s'approcha de lui.

— Tu veux m'emmener danser ce soir ?

— Je ne sais pas, fit Malko, évasif.

— Viens, je vais te redonner l'adresse de ma parcelle, insista-t-elle.

Malko dut la suivre dans son bureau pour ne pas la vexer.

— Je passerai peut-être te voir ce soir, promit-il.

Il se retrouva dans l'escalier roulant, se demandant où il allait. Il dut se résoudre à retourner à l'Inter et à ronger son frein en attendant que le citoyen Moué-Moué se manifeste.

* *

*

Albert Van de Kamp eut une grimace de dégoût en pénétrant dans la chambre forte. L'odeur était insupportable. Un mélange d'urine, de vomi et de sueur. Émilía Noqueira était allongée, à la même place, les traits crispés de douleur, les narines pincées, les yeux clos, gémissant

sans interruption. La poire à lavement gisait par terre, à côté du flacon de pilli-pilli à moitié vide.

Le Belge envoya un coup de pied dans le flanc de la métisse et elle ouvrit des yeux noyés de douleur.

— Alors ?

Elle ne répondit pas. Lorsque son supplice avait commencé, le matin, elle avait hurlé comme une folle pendant des heures, jusqu'à l'épuisement complet. Ensuite la douleur était devenue plus sourde, ravivée par le moindre mouvement, la plus petite contraction. Elle avait fait ses besoins sous elle, son ventre était gonflé à éclater, elle se sentait mangée vivante. Et, surtout, elle avait peur. Après ce traitement, le Flamand ne pourrait pas la relâcher. Les premières heures de sa captivité, elle avait espéré que Malko viendrait la chercher, elle s'accrochait à cette pensée de toutes ses forces. Puis, peu à peu, l'espoir s'amenuisait. Elle était entièrement entre les mains du Flamand. Sa seule chance était de tenir le plus longtemps possible, en espérant un miracle. Dans cette fabrique de bijoux, personne n'interviendrait en sa faveur.

Van de Kamp attira la chaise à lui et s'assit à califourchon, contemplant la métisse, ses yeux gris pleins de méchanceté. Il avait horreur qu'on lui résiste. Ce n'était pas un homme subtil : il lui fallait faire céder. Brutalement, féroce.

— Tu ne veux pas me dire ? répéta-t-il.

Émilia secoua la tête négativement.

Van de Kamp se leva. Exaspéré. Lui aussi jouait contre la montre. Il n'en revenait pas de la résistance d'Émilia. Il fallait trouver autre chose. Le pilli-pilli avait bien entamé ses forces. Il suffisait d'attaquer sur un autre point. En visitant ses ateliers, une heure plus tôt, il avait eu une idée.

Il ressortit. Émilia retomba dans sa torpeur. Si bien qu'elle entendit à peine la porte se rouvrir. Elle aperçut vaguement Albert Van de Kamp déposer un récipient sur le sol.

Le Flamand vint s'accroupir près d'elle. Elle sentit qu'il lui détachait les mains et, brusquement, reprit espoir. Mais, lorsqu'elle croisa le regard de son bourreau, elle comprit tout de suite que ce n'était pas pour son bien. Ses traits respiraient la haine et sa bouche n'était plus qu'un trait mince.

Il lui prit la main gauche et rattacha l'autre le long de son corps. On aurait dit un médecin prenant le pouls d'un malade.

— Tu es sûre que tu ne veux rien dire ?

Il lui laissa à peine quelques secondes pour répondre. Saisissant son poignet gauche, il plongea brusquement la main de la métisse dans le récipient.

Émilia éprouva pendant une fraction de seconde une sensation de

froid glacial. Qui se transforma aussitôt en une brûlure atroce. Elle avait l'impression que sa peau se recroquevillait, se détachait. L'air lui manquait pour crier, pourtant elle hurla, de toute la force de ses poumons, un cri qui lui arrachait les bronches. Elle avait l'impression d'avoir toujours la main dans le récipient, alors qu'Albert Van de Kamp l'avait reposée par terre.

Il lui fallut plusieurs minutes avant de retrouver une vision normale. La brûlure atroce ne cessait pas, semblant creuser sa chair, et elle ne pouvait s'empêcher de laisser sourdre un gémissement continu.

Elle parvint à tourner la tête et regarda sa main, n'en crut pas ses yeux. Ses doigts étaient recroquevillés, minuscules, comme une main d'enfant. Toute la peau était recouverte d'une pellicule blanche et brillante avec des reflets métalliques.

Elle entendit, venant de très loin, la voix d'Albert Van de Kamp :

— C'est de l'étain.

L'étain en fusion était en train de se refroidir sur elle, emprisonnant sa chair brûlée dans une gangue de métal. Brutalement, le cœur lui manqua, et elle perdit connaissance. Le simple fait d'avoir voulu bouger ses doigts avait envoyé une onde de douleur telle qu'elle n'avait pu y résister. Elle ne sentait même plus la douleur du pilli-pilli.

Lorsqu'elle reprit connaissance, Albert Van de Kamp lui jeta un regard indifférent. L'étain avait séché, et sa main ressemblait à une sculpture. Mais, dessous, la brûlure était abominable, continuait, rongait la chair. Le Belge dit d'une voix égale :

— Si tu ne me dis pas ce que je veux, dans cinq minutes je vais te plonger l'autre main dans le bain.

» Si tu parles, je te ferai soigner. Ta peau repoussera comme avant. Je te laisse réfléchir seule. À tout à l'heure.

Émilia Nogeira n'aurait jamais cru qu'on puisse être inhumain à ce point. Le Flamand semblait parfaitement à l'aise. Soudain, elle se souvint de tout ce qu'on lui avait raconté sur lui, sur les massacres auxquels il s'était livré pendant la répression de la rébellion muletiste, à Kisangani, en 1963.

La façon dont il traitait ses boys et les secrétaires qui refusaient de coucher avec lui. Une fois, il avait payé un policier pour frapper à mort un petit voleur qui lui avait dérobé l'enjoliveur de sa Mercedes... La douleur brouillait son cerveau. Sans même s'en rendre compte, elle se remit à gémir.

Elle avait perdu la notion du temps quand la porte se rouvrit. Une soif lancinante la travaillait. Elle n'y voyait plus. Dans un brouillard, elle aperçut la silhouette mince du Belge. Les mains dans les poches, il la fixait. Impassible. Elle voulut parler, mais c'était trop fatigant.

— Tu es d'accord ?

La voix du Flamand lui parvint dans le lointain. Elle avait

l'impression d'avoir un brûlot dans le ventre et des fourmis dans la main gauche.

Presque sans s'en rendre compte, elle inclina la tête. Van de Kamp s'accroupit près d'elle.

— Quand part-il ?

— Demain matin, souffla Émilia, pour B'Gadolite.

À quelle heure ?

Sept heures de N'Jili.

Quel appareil ?

— Un C130 Hercules. Celui qui a une plaque avec trois étoiles à l'avant.

Albert Van de Kamp étouffa un soupir de soulagement. Il savait l'essentiel. Les missiles dont il disposait pouvaient frapper à plusieurs kilomètres un appareil en plein vol. À plus forte raison en train de décoller.

Albert Van de Kamp se redressa, indiciblement soulagé. La sécurité des abords de N'Jili était assurée de façon très lâche. Même lorsque le Guide se déplaçait. Tout aurait été parfait si son plan pour éliminer l'agent de la C.I.A. avait fonctionné. Il avait reçu un coup de fil hystérique d'Astrid lui apprenant la mauvaise nouvelle. Sur le moment, il avait été catastrophé. Puis il avait réfléchi. D'ici au lendemain, la C.I.A. ne pouvait rien faire contre lui.

Émilia Nogeira gémissait, le visage déformé par la douleur, les lèvres enflées par la soif.

— Je vais t'envoyer quelqu'un pour te donner de l'eau, promet Van de Kamp.

De nouveau, il y eut le bruit des verrous et la lourde porte claqua. Émilia savait qu'elle ne serait plus torturée, mais elle gémissait sans discontinuer. Elle n'entendit pas le bruit de la Mercedes qui quittait la petite usine.

À côté de lui, coincée entre les deux sièges, Albert Van de Kamp avait placé une mitraillette Uzi dissimulée par un journal. Au cas où il ferait de mauvaises rencontres. Il avait envie d'une bière fraîche et mit le cap sur le golf-club.

Maintenant, le compte à rebours était commencé. Qui le mènerait à une fortune qui n'aurait rien de commun avec ce qu'il avait déjà volé en trente ans de Zaïre. Quelque chose de comparable aux milliards accumulés par Mobutu. On disait que ce dernier venait de faire fabriquer en Espagne de la vaisselle en or massif pour quarante personnes. Cette pensée le grisa tellement qu'il faillit emboutir un chariot. Un policier en casque rouge descendit de son abri et accourut, lui demander ses papiers.

— Ça va pas, non ? grommela Albert Van de Kamp.

Comme l'autre insistait, il sortit brusquement de sa voiture et lui expédia un coup de poing en plein visage.

— Prends donc le numéro de ma voiture, macaque, fit-il jovialement avant de redémarrer, de bonne humeur.

Les policiers de la circulation n'étaient pas armés, donc pas dangereux. En plus, celui-là était chanvré et analphabète. La vie était belle. Il siffla sur le passage d'une élégante en boubou orange, à la tête comme un spoutnik.

Le barman se pencha sur Malko à travers le comptoir et murmura :

— Patron, quelqu'un t'attend dehors dans le parking.

Malko sursauta. Le visiteur discret ne pouvait être que le citoyen Moué-Moué. Il traversa le hall et descendit dans le parking. Le Zairois attendait dans un coin d'ombre.

Il s'approcha de Malko.

— Bonjour, patron.

— Alors, dit Malko, tu as appris quelque chose ?

Moué-Moué se gratta la tête, embarrassé.

— Ce Blanc-là, il n'est pas bien connu, commença-t-il. Mais il a un « deuxième bureau », la citoyenne Liza Kibanga. Elle travaille à Unibras comme secrétaire, mais je n'ai pas pu savoir son adresse. Demain tu l'auras.

Cela risquait fort d'être trop tard. Malko enrageait.

— Il n'y a pas moyen de la trouver ce soir ?

Moué-Moué secoua la tête, l'air désolé.

— Pas possible, patron.

Il se dandinait d'un pied sur l'autre. Malko exhiba une liasse.

— Tu es sûr ?

Moué-Moué regarda les billets, passa une très longue langue rose sur ses lèvres et dit :

— Peut-être, patron. Elle va danser presque tous les soirs. Au bal dans la rue Ngiri-Ngiri. C'est facile à trouver. Tout près de l'avenue Gambela.

Malko pensa soudain à la pulpeuse secrétaire de Jacques Anvers. C'était l'idéal, pour ce genre de recherche.

— Je vais essayer de la trouver là-bas, dit-il. De toute façon, tu viens me voir demain matin, dès que tu sais l'adresse.

— Promis, patron, jura Moué-Moué. Ça m'a coûté cinq cents zaires pour savoir ça.

Malko sortit quatre liasses de deux cent cinquante zaires et les tendit au Noir.

— Tu en auras autant demain.

Si on payait le matabiche d'avance, c'était fichu.

Il remonta à l'hôtel, prit une douche et attendit le soir avec impatience. Vers huit heures, il descendit et expliqua à son chauffeur où il voulait aller. La Cité était encore très animée. Première étape. La « parcelle » de Jeanne, la pulpeuse secrétaire. Comme tous les jardinets dans la Cité, le mur était hérissé de tessons de bouteilles.

Il y eut des pas pressés quand il frappa. Jeanne ouvrit, superbe dans un boubou rouge et vert. Radieuse. Ses faux cils étaient longs comme une visière. Son intérieur, décoré à base de néon vert et de plastique, respirait le luxe africain.

Elle embrassa Malko.

— Où tu m'emmènes dîner ?

— Je ne sais pas, dit Malko, je voudrais bien aller dans la Cité.

Elle le regarda avec un ébahissement choqué.

— Dans la Cité ! Mais on ne mange pas bien. On pourrait aller à la Devinière, c'est bon.

Le rêve de tous les « deuxième bureau ». Elle était comiquement déçue. Malko se rattrapa. Il avait besoin d'elle.

— Allons au Stirwen, dit-il. Mais, après, je voudrais danser. Il paraît qu'il y a des endroits amusants par ici.

— Oh ! c'est plein de grosses mamas, fit la Noire d'un air dégoûté. Il vaut mieux aller au Privé.

— Je ne suis pas membre, dit Malko.

Jeanne sourit.

— Mais tu es un Blanc, c'est pareil.

— Écoute, dit Malko, pris d'une inspiration de génie, ce soir on va danser à la Cité et demain je t'achète une belle robe à African Lux pour aller au Privé. Ça va ?

— Ça va, dit-elle, rassérénée par la perspective de la robe.

* *

*

Le Noir tamponna d'un air indifférent la paume de Malko et celle de sa cavalière. Le vacarme de la musique arrivait jusqu'au bout de la rue. Il s'arrêta une seconde sur le seuil du bal. Un magma de mâles et de femelles dansant, gesticulant, s'interpellant dans une ambiance bon enfant. Un seul dénominateur commun : la bière, à trois zaïres la grosse bouteille. Sans bière, pas de plaisir.

Une énorme « mama » serrée dans un boubou rouge qui contenait difficilement ses cent vingt kilos le frôla, une chope de Primus à la main, les yeux brouillés par l'alcool et le chanvre. Une Noire en train de bavarder avec son cavalier ne s'écarta pas assez vite sur son passage. Mauvaise, la grosse « mama » se retourna et lui envoya le contenu de sa chope en pleine figure.

Commencée sous de tels auspices, la conversation ne pouvait être qu'animée. Trente secondes plus tard, une douzaine de « mamas » se crêpaient le chignon dans un concert de hurlements et de rires. La bagarre se calma aussi vite qu'elle s'était déclenchée.

Très digne, Jeanne, qui s'était assise sur une caisse renversée à côté de Malko, un peu à l'écart, secoua la tête, choquée.

— Cette « mama-là », elle est bien méchante.

Une Noire à qui il manquait la moitié des dents de devant vint gravement s'asseoir à côté d'eux.

Apparemment, Jeanne était une vague cousine à elle. Le bal

tropical se déroulait moitié dans une enfilade de petites pièces où des dizaines de couples flirtaient et dansaient, moitié dans une sorte de jardin tout en longueur, encombré de caisses de bière vides qui servaient de chaises et de tables. Beaucoup de filles seules, dansant entre elles, le boubou agressif, louchant sur le seul Blanc présent, Malko.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta cousine ? demanda-t-il. Elle a eu un accident ?

— Non, fit Jeanne. Elle s'est disputée avec son Jules, alors il lui a donné un coup de tête.

Qu'en termes galants...

— Maintenant, ajouta gravement Jeanne, elle est dégoûtée des « papas ».

Il y avait de quoi.

Jeanne commençait à devenir franchement affectueuse. Elle prit la main de Malko et la posa sur sa cuisse, afin de bien établir sa propriété. Ils essayèrent de danser, mais l'odeur à l'intérieur était effroyable. Il aurait fallu des tombereaux de Jacques Bogart pour la rendre supportable. Malko regardait la mer de têtes noires autour de lui, se demandant si celle qu'il cherchait se trouvait là ! Il se pencha vers sa cavalière :

— Je voudrais que tu me rendes un service. Je cherche une fille qui s'appelle Liza. Je crois qu'elle est ici. Tu pourrais me la trouver ?

— Liza ?

L'œil de Jeanne flamboya, et elle brandit dangereusement sa chope de bière.

— Dis donc, toi, tu n'es pas bien poli. Qu'est-ce que...

Malko se hâta de la calmer :

— C'est le « deuxième bureau » d'un ami, le citoyen Josse Braaskart. Je crois qu'il est chez elle, je voudrais le joindre. Tu ne veux pas demander aux « mamas » ? Après, on peut essayer d'aller au Privé. Lui, c'est un Flamand, très gros, avec des yeux bleus ; elle, elle travaille à Unibras, secrétaire, comme toi.

Aiguillonnée, Jeanne confia Malko à sa cousine édentée et fonça droit vers le Noir qui tamponnait les mains à l'entrée.

Malko, pour se distraire, observa le ballet incessant des « mamas » mafflues, boudinées dans leurs boubous, majestueuses et ridicules...

Jeanne ne resta pas longtemps absente. Malko la vit réapparaître, traînant la splendide métisse aux formes provocantes, qu'il avait déjà rencontrée à la Perruche Bleue avec Josse. Jeanne la toisa majestueusement, consciente de la supériorité de ses obus.

— C'est la citoyenne que tu cherches, annonça-t-elle.

Josse Braaskart acheva de vider les cinq kilos de petits pois dans une bassine, puis entreprit de tasser la cheddite dans la grosse boîte de conserve vide. Assis sur un tabouret, au milieu de la pièce nue, il dégoulinait de sueur. Dans la Cité, l'air conditionné était inconnu... Il s'était coupé en ouvrant une des boîtes et n'arrêtait pas de se sucer le pouce, jurant tout seul. Si seulement Liza était restée pour l'aider ! Mais elle partait danser tous les soirs, et revenait saoule de bière et de chanvre quand elle ne se faisait pas lever par un voyou du bal qui se faisait faire une gâterie au fond d'une allée, pour dix zaires.

Enfin, il était bien content qu'elle lui ait donné l'hospitalité. Il acheva de bourrer la boîte de cheddite, referma le couvercle et le fixa avec une large bande collante noire. Maintenant, il fallait ouvrir des boîtes de un kilo. Cinq exactement. L'épicier voisin n'avait plus de boîtes de cinq kilos. Il se demanda qui mangeait ces petits pois... Quel métier ! Il consulta sa montre. Il fallait qu'il se dépêche.

Par mesure de sécurité, il ne dormirait pas là. Il posa la boîte de cheddite sur les trois autres et plongea dans les petits pois. Plus jamais il n'en mangerait. Vingt minutes plus tard il avait terminé. Il ne restait, en dehors des bassines de petits pois, que le papier huilé enveloppant la cheddite. Il en fit un tas dans un coin.

Puis il commença le transbordement des boîtes dans le coffre de sa voiture. Ce n'était pas le moment de tomber sur une patrouille. Heureusement, on n'y voyait rien dans la rue étroite et personne ne s'intéressait à lui. Même pas le marchand de brochettes installé dix mètres plus loin. On était habitué à voir Josse chez son « deuxième bureau ». Beaucoup de Blancs fréquentaient la Cité pour des aventures faciles et pas chères...

Quand tout fut prêt, il referma le coffre, claqua la porte de la case et s'installa au volant.

Vivement une bière. Son doigt continuait à saigner. Il mit longtemps pour rejoindre l'avenue du 21-Novembre, ralentissant à chaque carrefour. Ce n'était pas le moment d'avoir un accident. Puis il mit le cap plein nord, excité comme un enfant.

Enfin, il était de nouveau un homme important. On comptait sur lui, il allait changer le destin du Zaïre.

Le « deuxième bureau » de Josse contemplait Malko d'un air totalement bovin. Même l'offre d'une bière n'avait pas réussi à la dérider.

— Oui, il est chez moi, dit-elle. Mais il ne vient pas danser. Tu veux le voir ?

— Oui, je veux le voir, dit Malko. Tu m'y emmènes ? J'ai une voiture.

La Noire le fixa, méfiante.

— Tu me paies l'entrée quand je reviens, c'est deux zaires.

— Ça va, dit Malko. Jeanne, tu nous attends ?

— Non, je viens avec vous, fit Jeanne d'un ton décidé, abandonnant sa bière encore pleine.

Ils prirent la voiture de Malko et parcoururent à peu près un kilomètre avant de s'arrêter au coin d'une petite rue obscure. Seules brillaient les braises d'un marchand de brochettes et la lumière d'une toute petite épicerie, ouverte en dépit de l'heure tardive. Liza eut l'air surpris en arrivant devant sa case.

— Sa voiture n'est plus là, tiens, il est parti, fit-elle d'un ton indifférent. On peut retourner là-bas.

Malko fixait la case obscure, la rage au cœur. C'était trop bête, à quelques minutes près...

— Je voudrais entrer, dit-il, voir s'il n'a pas laissé de message.

Liza le fixa avec une incompréhension totale, mais finit par ouvrir la porte et allumer l'ampoule nue qui éclairait la pièce. Tout de suite, Malko vit les bassines de petits pois.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des petits pois, dit Liza avec une grande logique.

— C'est Josse qui a acheté tout cela ?

Elle secoua la tête.

— Non, c'est moi.

— Pourquoi ?

— Pour lui, il m'a donné l'argent.

Son niveau intellectuel ne devait pas dépasser celui d'un chimpanzé moyen. Elle regardait les petits pois, absente, pressée de retourner danser. Malko demanda :

— Qu'est-ce qu'il voulait en faire ?

— Je ne sais pas, il ne m'a pas dit.

Malko contemplait les monceaux de petits pois avec une perplexité totale. Qu'est-ce que Josse pouvait faire avec cela ? C'était tellement insolite que tout le reste était oublié. Soudain, Liza extirpa une idée nouvelle de son cerveau :

— Il voulait des boîtes pour mettre quelque chose, je crois.

De plus en plus intrigué, Malko commença à inspecter la pièce. Qu'est-ce qu'on pouvait mettre dans des boîtes ? Trente secondes plus tard, il trouvait le tas de papier huilé. Il était fixé. Et angoissé. C'était quelque chose qu'il n'avait pas prévu. Un autre volet du plan. Qu'est-ce que Josse Braaskart voulait faire sauter ? Maintenant, il avait une

double raison de le retrouver.

— Tu ne sais pas où il est ? demanda-t-il.

Liza haussa les épaules, agacée.

— Je ne sais pas, moi, il ne me dit rien.

— Il n'a reçu personne aujourd'hui ?

La Noire inclina la tête affirmativement.

— Si, le citoyen Sese Malibu. Son ami.

— Qui est-ce, celui-là ?

Liza se ferma. Elle en avait assez de toutes ces questions. Malko se tourna vers Jeanne.

— Essaie de lui faire dire qui est ce Sese Malibu. C'est important pour moi.

Jeanne haussa les épaules. Tout ça, c'étaient des affaires de Blancs auxquelles elle ne comprenait rien... Mais Malko lui avait promis une robe... Elle entama la conversation en lingala, expliquant à Liza que les Blancs avaient des idées bizarres et qu'il ne fallait pas les contrarier...

Liza consentit enfin à lâcher ce qu'elle savait. Le citoyen Sese Malibu s'occupait de la cave à l'Intercontinental. Il n'y avait rien de plus à en tirer. Liza les mit pratiquement à la porte, et ils la déposèrent au bal. Jeanne ne tenait plus en place.

— On va au Privé ?

Malko réfléchissait. Josse était en cavale. Il ne devait donc voir que les gens indispensables.

Apparemment, les Red Eye n'avaient pas été cachés dans la Cité. Donc, ils se trouvaient autre part. Pourquoi pas dans la cave de l'Intercontinental ?

— Alors, on va au Privé ? répéta Jeanne.

— Oui, dit Malko. Mais, avant, je dois passer à l'Inter prendre de l'argent.

Ça, c'était un langage qu'elle comprenait.

Un quart d'heure plus tard, après avoir retraversé toute la Cité, il stoppait devant l'Inter.

Il inspecta rapidement le parking. Rien qui ressemble à la 404 de Josse.

Jeanne hasarda quelques gestes hardis sur sa personne sans parvenir à éveiller le cochon qui dormait à poings fermés chez lui.

Où était Josse ? Le Guide partait dans quelques heures. C'était impossible de surveiller tous les abords de N'Jili. Donc, il fallait retrouver le Belge avant.

— Attends-moi, dit-il à Jeanne.

À pied, il partit le long de la façade de l'Inter, redescendit la rampe des voitures et tourna à droite dans le boulevard du Colonel-Tsatshi, là où s'ouvrait le chantier de l'aile en construction. La plupart des

livraisons se faisaient de ce côté-là. Heureusement, la nuit était assez claire.

Mais il dut aller jusqu'au fond, avant de découvrir une grosse Toyota « Land Cruiser » de couleur sombre, garée dans un coin obscur du chantier, près d'une porte métallique donnant accès à l'hôtel. Il l'inspecta rapidement et son cœur se mit à battre plus vite. Il avait vu exactement la même chez Albert Van de Kamp ! Il tourna autour de la Toyota, essayant de l'ouvrir, mais elle était fermée à clef.

C'était le coin idéal pour une opération clandestine. En face, il y avait un mur aveugle et personne ne venait par-là la nuit, les livraisons n'ayant lieu que le jour. La visite du citoyen Sese Malibu n'était peut-être pas une coïncidence...

Délicatement, Malko tira à lui la porte métallique. Elle s'ouvrit sans difficulté.

De l'autre côté, il y avait un couloir mal éclairé et sentant mauvais qui faisait très vite un angle droit. Le ronronnement d'un compresseur voisin couvrait les bruits légers. Malko continua sa progression dans le dédale des entrailles de l'hôtel. Trente mètres plus loin, il déboucha dans une pièce carrée qui semblait n'avoir aucune ouverture. Un vrai cul-de-sac. Il faillit ne pas apercevoir, dans un coin, un renforcement d'où partait un escalier très raide et obscur.

Menant certainement à la cave.

Il s'engagea dans l'escalier. Les marches étaient métalliques et il ne faisait aucun bruit. Par contre, plus il avançait, plus l'obscurité était totale. Il comprit pourquoi en arrivant en bas. L'escalier se terminait par une porte de fer, fermée. Il attendit, écouta et pesa doucement sur la poignée. La porte s'ouvrit vers l'intérieur, et aussitôt une odeur d'alcool lui sauta aux narines.

Il se trouvait dans la cave de l'Intercontinental ! Le dernier endroit où le C.N.D. aurait été cherché une fusée Red Eye.

Il attendit, essayant d'habituer ses yeux à l'obscurité, guettant les bruits. Il y eut un frôlement sur sa gauche ; il recula, cherchant le bouton électrique, et aussitôt le faisceau d'une lampe l'aveugla. Instinctivement, il plongea en avant, se heurta à quelque chose de mou qui le renvoya brutalement en arrière : un ventre humain.

Quelque chose bougea devant, dans l'obscurité, et il frappa, touchant une épaule. Il sentit des mains qui se nouaient autour de son cou, par-derrière, essayant de l'étrangler. Il tenta de défaire l'étreinte, et d'autres mains le saisirent par-derrière, lui immobilisant les bras. Il cria :

— Josse, vous n'y arriverez pas !

Soudain, il sentit une présence, puis la masse énorme du ventre de Josse le coinça contre les étagères. Il entendit son souffle court, haletant. Tout un rack s'effondra avec un fracas effroyable, et une

odeur écoeurante de vin s'éleva du sol. Il parvint à saisir au vol le bras qui tenait la torche et celle-ci commença à balayer toute la cave, au gré de la lutte. Pendant quelques secondes, le faisceau éclaira quatre caisses posées près de la porte. L'une de la taille d'un petit poste TV, l'autre oblongue, d'un mètre environ, et deux mesurant à peu près un mètre trente.

Soudain, le faisceau de la lampe s'éteignit. Malko voulut foncer vers la porte, mais quelque chose de lourd s'écrasa sur le côté de son crâne, lui faisant perdre connaissance dans un éblouissement de lumière.

* *

*

C'est l'odeur qui le réveilla. Un fumet écoeurant de vin répandu. Cela, joint à son mal de crâne, était insupportable. Il se releva à tâtons, glissa sur du liquide, des tessons de bouteilles, essayant de s'orienter dans le noir absolu. Il était couvert de vin, lui aussi. Titubant, il suivit le rack et sentit enfin sous ses doigts un interrupteur électrique. La cave s'éclaira. Il y avait deux couloirs parallèles séparés par un grand rack central. Des rangées et des rangées de bouteilles. Il n'aurait jamais cru que l'Inter ait une cave pareille : Richebourg 1946, Cheval Blanc, Mouton Rothschild. Le Mouton Rothschild avait souffert. Près de l'endroit où il était tombé, il y avait les débris du buste en plâtre qui avait servi à l'assommer... Il remonta l'escalier, sans rencontrer personne.

L'air lui fit du bien. Il faisait encore nuit noire. Bien entendu, la Toyota avait disparu. Avec les Red Eye. Et le cadran lumineux de sa Seiko indiquait 3 h 32 du matin. Il lui restait moins de quatre heures pour arrêter la machine infernale.

Malko demeura quelques instants immobile dans le chantier désert, cherchant à rassembler ses esprits, assommé par la sensation de l'échec. L'odeur de vin collant à ses vêtements lui donnait l'air d'un ivrogne. Il était au moins certain d'une chose : Josse Braaskart était en possession des Red Eye et allait s'en servir. La seule piste pour le retrouver était la Toyota « Land Cruiser ». Il n'y avait plus qu'à mettre Victor Hammer au courant. Lui seul pouvait empêcher le départ de Mobutu.

Luttant contre son mal de crâne, il se dirigea vers le parking. Sa Mercedes était toujours là, mais Jeanne avait disparu, sûrement folle de rage. Il mit le cap sur l'avenue de la Caisse-d'Épargne, à travers les allées désertes de Gombé.

Il tambourina pendant plusieurs minutes à la grille de Victor Hammer fermée à clef avant qu'une voix endormie et zäiroise demande ce qui se passait. Palabres interminables. Enfin le veilleur de nuit, réveillé en sursaut, consentit à ouvrir. Malko aperçut Dombashi, le Pygmée, accroupi sur la pelouse un peu plus loin, prêt à frapper.

En le voyant, le Pygmée le salua gravement de la main, pas du tout étonné de son intrusion à cette heure tardive... Le remue-ménage avait fini par réveiller Victor Hammer, qui apparut, dans un superbe pyjama bleu ciel.

— Je suppose qu'il y a de mauvaises nouvelles, dit-il, pour que vous arriviez à cette heure-ci.

— Un peu plus que ça, dit Malko. Cette fois, nous sommes le dos au mur.

Victor Hammer écouta son récit en fourrageant dans ses cheveux gris, d'un air découragé. Une fois, la « voix » sortit du haut-parleur fixé dans le mur, interrompant le récit de Malko.

— Le mieux est de prévenir le C.N.D., avança-t-il. Ils vont retarder le décollage de l'Hercules et ratisser les abords de l'aéroport.

— C'est une excellente idée, dit Malko. Comme ça, il y a une bonne chance qu'ils tombent sur les Red Eye, si Josse n'a pas décampé avant.

L'Américain demeura silencieux puis dit d'un ton las :

— My God ! C'est vrai ! Si Mobutu trouve ça, il va être fou furieux. Personne ne lui ôtera de l'idée que c'est nous qui avons voulu faire le coup. D'autant qu'il se doute que nous avons envie de le remplacer et que, par le C.N.D., il sait que je suis en contact avec les chefs coutumiers.

— J'ai une idée, dit Malko, dont la migraine commençait à diminuer. Si vous me donniez Dombashi ?

— Dombashi ? Pour quoi faire ?

— Pour retrouver Josse, expliqua Malko. Il est habitué à la brousse et à pister les animaux. Si on lui dit à peu près où il peut se trouver...

— C'est peut-être une idée, approuva le chef de station de la C.I.A. Mais je vais quand même prévenir le C.N.D. que nous avons un tuyau selon lequel l'Hercules a été saboté. Qu'il vaut mieux que le Guide parte en hélicoptère, directement du camp Tsatshi.

Victor Hammer sortit sur le pas de la porte et appela Dombashi. Le Pygmée entra et s'accroupit sur la moquette, son carquois en bandoulière, arrivant directement de l'âge des cavernes.

— Tu vas avec le Bwana, dit Hammer, et tu fais tout ce qu'il te dit. S'il te dit de tuer, tu tues. Ça va ?

Le Pygmée inclina la tête.

— Ça va, patron.

— Vous avez un plan de l'aéroport de N'Jili ? demanda Malko.

— Venez dans mon bureau, dit Victor Hammer.

L'Américain s'accroupit devant son coffre, l'ouvrit et en sortit une liasse de documents.

— Voilà le plan du terrain. Il y a une seule piste en béton de quatre mille sept cents mètres, orientée 4° sud et 15° est. Les décollages se font dans le sens ouest-est. Tout autour, c'est la savane et l'extrémité de la piste se trouve à quinze cents mètres environ du pourtour de l'aéroport.

» Donc, Josse doit se trouver dans le prolongement de la piste, à une distance qui n'excède pas trois mille mètres du bout de piste.

Malko regardait la carte attentivement. À part la route qui filait sur Kisangani, la carte n'indiquait rien, pas même un sentier dans les environs de l'aéroport.

— Josse ne sera sûrement pas en bout de piste, dit-il, c'est trop dangereux.

» Mais il ne sera pas trop loin non plus. À quelle heure le jour se lève-t-il ?

— Vers cinq heures trente, dit Victor Hammer. Mais le Red Eye a une portée maximum de six kilomètres et demi... Il peut être assez loin.

— Très bien, fit Malko. Je vais m'étendre une heure. Nous nous mettrons en route à cinq heures.

* *

*

La flèche inachevée du monument à Lumumba érigé en bordure de l'avenue Sendwe disparaissait dans une brume de chaleur laiteuse. Des dizaines de Noirs marchaient sur le bas-côté de l'autoroute, allant au

travail. À côté de Malko, Dombashi était tassé sur le siège avant de la Land Rover de Victor Hammer, accroupi sur lui-même comme d'habitude. Malko aperçut sur sa gauche les bâtiments de l'aéroport N'Jili et la bretelle qui y menait. Ils se trouvaient à trente kilomètres à l'est de Kinshasa.

Cinq heures trente-quatre. Le soleil émergeait à peine à l'horizon. Il lui restait une heure pour trouver Josse Braaskart et ses fusées. Il roula encore trois kilomètres sur la route de Kisangani. Les habitations s'étaient espacées. À sa gauche s'étalait une savane épaisse, désertique. Il ralentit. Le fossé ne s'interrompait pas. Il se mit à rouler très lentement. Son idée était simple. Josse n'avait pas porté les Red Eye à pied sur des kilomètres. La Toyota avait donc dû le rapprocher le plus possible du lieu de son embuscade.

Il parcourut encore un kilomètre et aperçut enfin une amorce de piste en mauvais état sur la gauche de la route. Il stoppa aussitôt et descendit, accompagné de Dombashi.

— Tu crois qu'une voiture est passée là ? demanda-t-il.

Le Pygmée se pencha attentivement sur la pierraille, prit un peu de poussière entre ses doigts et se redressa.

— Voiture passée, dit-il.

À cause des arbres rabougris et de la végétation, la visibilité était limitée à une centaine de mètres. Malko se dit qu'y aller avec la Land Rover était se faire repérer à coup sûr. Il retourna prendre l'Uzi de Victor Hammer dans la voiture et fit signe à Dombashi de le suivre.

Un vrai jeu scout, avec un enjeu mortel. Il commençait à peine à faire chaud. Un kilomètre plus loin, ils croisèrent un berger emmitouflé dans des haillons qui les regarda passer avec ébahissement. Un Blanc et un Pygmée sur une piste perdue, à l'aube...

Hélas ! impossible de communiquer. Il ne parlait que le lingala, et le Pygmée, le dialecte de l'Équateur... Ils continuèrent. La savane semblait infinie, toujours semblable à elle-même. N'Jili était invisible. Un avion passa au-dessus d'eux, leur indiquant la direction de la piste.

Soudain, l'ébauche de piste se termina, dans une sorte de marécage. À cet endroit, on distinguait nettement des traces de pneus. La voiture avait tourné et était repartie. C'est maintenant que Dombashi devenait précieux... Le Pygmée, penché sur le sol, examina les traces et à la surprise de Malko prit la direction opposée à la piste ! Nord-est ? Ils marchaient le soleil en pleine figure. À toute vitesse. S'éloignant de plus en plus de l'aéroport.

Dombashi avançait presque à quatre pattes, en zigzag, inspectant le sol, les branches, apercevant des traces invisibles pour Malko.

Ce dernier, de plus en plus inquiet, allait lui demander s'il était vraiment sûr de lui lorsqu'il bifurqua brutalement vers le nord. Ils continuèrent ainsi pendant près d'un kilomètre, puis Dombashi

s'arrêta, exactement comme un chien de chasse qui flairerait une piste. L'Uzi commençait à peser au bras de Malko. Ils n'avaient plus vu âme qui vive et on n'entendait même plus la rumeur de la route. Dombashi tourna à gauche de nouveau et s'enfonça jusqu'aux chevilles dans la boue, revint sur ses pas, hésita et fila comme une flèche vers un bouquet de manguiers sauvages. Malko comprit alors pourquoi ils avaient effectué ce détour. Il y avait un terrain marécageux infranchissable. Maintenant, ils revenaient en direction de l'extrémité nord-est de la piste.

Soudain, Dombashi s'arrêta et fit signe à Malko de rester immobile. Il lui appuya même sur l'épaule pour le forcer à s'accroupir près d'une énorme termitière. Aussitôt il fila comme une flèche vers les manguiers, rasant le sol, invisible à quelques mètres. Une vraie bête de proie. En vingt mètres, Malko l'eut perdu de vue. Il consulta sa montre et eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

Six heures quarante.

Le C130 du président Mobutu devait s'apprêter à décoller.

* *

*

Malko ruminait sa rage et son angoisse. Sept heures dix. Dombashi s'était évanoui dans la nature depuis une demi-heure. En le laissant près de sa termitière.

Il avait beau écarquiller les yeux, cherchant à percer les replis du terrain de la savane, il ne voyait plus le Pygmée et le temps passait. L'avion de Mobutu aurait déjà dû décoller. Donc Victor Hammer avait joint le C.N.D. pour modifier le programme. Le facteur temps, dans ce cas, ne jouait plus. À moins que le C130 n'eût tout simplement du retard...

Soudain, quelque chose bougea derrière lui : Dombashi était de retour. Impassible comme toujours. Il adressa à Malko un sourire tranquille.

— Ça va, patron, il est là.

La tension de Malko tomba d'un coup.

— Où ?

— Pas loin. Tu viens.

Ils se lancèrent à travers les buissons et les termitières. Dombashi se déplaçait à une vitesse incroyable en dépit de ses petites jambes et de ses pieds nus. Malko était en sueur, le soleil commençait à brûler sérieusement. Le Pygmée effectuait des détours dont il ne comprenait pas la nécessité, alors que chaque seconde comptait. Enfin, ils s'arrêtèrent en bordure d'une légère dépression. Dombashi allongea le bras, en direction d'un petit manguiers sauvage.

— Là, patron.

D'abord, Malko ne vit rien. Puis il distingua une sorte de tranchée avec une tache plus claire. Il lui fallut plusieurs secondes pour identifier une chemise kaki. Il s'avança un peu pour avoir une vue plongeante.

Cette fois, il distingua tout. Josse, en kaki, était allongé à plat ventre à côté de ce qui ressemblait à un long tuyau de un mètre cinquante, monté sur un socle rectangulaire où se détachait une crosse. L'ensemble était relié par un câble à une sorte de sacoche pendue à la ceinture du Belge. Un autre « tuyau » était posé à côté de Josse Braaskart. Une seconde fusée. Au cas improbable où la première raterait son objectif.

Une paire d'énormes jumelles était posée sur le talus. Le Belge avait bien choisi sa place. À vingt mètres on ne le distinguait pas et il était assez loin de la piste pour ne pas craindre la protection rapprochée. Soudain, Malko tendit l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit de moteur dans le lointain. Était-ce le C130 du Guide qui se préparait à décoller ?

Il s'accroupit et vérifia son Uzi. Le grondement du moteur continuait et s'amplifiait. Il était sept heures trente, mais le risque était impossible à prendre. Il fallait neutraliser Josse Braaskart avant que l'appareil qui était en train de décoller arrive à portée du Red Eye. L'angoisse lui serra brusquement la poitrine.

Cela pouvait ne pas bien se passer. Josse était un pauvre type, un soldat perdu... Il fit signe à Dombashi de s'écarter de lui. Instinctivement, le Pygmée tira une flèche de son carquois et la plaça sur son arc. Malko commença à avancer tout doucement, l'Uzi braquée dans la direction de Josse. Le grondement lointain se faisait de plus en plus puissant.

Il avançait toujours. Josse était trop concentré, lui aussi, sur le bruit lointain, pour l'entendre. Il parvint ainsi à sept ou huit mètres du Belge et se redressa, serrant la mitraillette contre sa hanche. Josse Braaskart venait de retirer le capuchon du missile et de s'enfoncer dans l'oreille droite un petit écouteur relié au missile par un fil. C'est par là que lui parviendrait le signal d'« acquisition de l'objectif » dès que le mécanisme infrarouge aurait repéré l'avion de Mobutu. Malko avança encore d'un mètre.

— Josse !

Le Belge sauta littéralement en l'air et se retourna d'un bloc. Malko vit les grands yeux bleus noyés de panique et de surprise. La bouche ouverte, la chemise sale, le ventre qui dépassait. L'image même de la stupéfaction.

— Josse, répéta-t-il, ne bougez pas.

À côté du Belge, il y avait un F.A.L., un fusil d'assaut, avec un

chargeur engagé posé à plat sur le talus. Josse sembla ne pas voir l'Uzi. Il poussa une sorte de barrissement et plongea vers l'arme. Malko tira au moment où il atteignait le F.A.L. Visant le bras tendu.

Le staccato de la rafale fit s'envoler une douzaine d'oiseaux. En dépit de la légèreté du doigt de Malko, la moitié du chargeur était partie, traçant un pointillé sanglant de l'épaule au cou de Josse. Celui-ci n'atteignit pas le F.A.L., retomba sur le côté et roula sur lui-même comme un gros pachyderme. Malko s'approcha, un goût de cendres dans la bouche, et put vérifier une fois de plus qu'une mitraillette n'est pas une arme précise. Un des projectiles de l'Uzi était entré derrière l'oreille gauche du Belge, atteignant le cerveau et le foudroyant. Deux autres s'étaient logés dans l'épaule. Malko posa son arme et retourna le corps. Josse agonisait, la bouche ouverte, la respiration saccadée, les yeux vitreux.

Le visage agité de tics automatiques.

Soudain, le grondement qui avait inquiété Malko s'amplifia. Il tourna la tête vers le sud-ouest. Au bout de quelques secondes, il aperçut un C130 Hercules qui s'élevait lentement du sol. Il passa au-dessus d'eux dans le sifflement assourdissant de ses quatre turbo-réacteurs.

Lorsque Malko baissa le regard, Josse avait les yeux fixes, la bouche ouverte, une expression paisible sur son visage poupin. Une mouche se posa à la commissure de la bouche et y resta.

* *

*

— Quelle connerie !

Victor Hammer secoua tristement la tête en regardant les deux missiles Red Eye, leur tube de lancement et leur console, entassés dans sa Land Rover, veillés par Dombashi. Il avait fallu à Malko près de deux heures pour amener la Land Rover le plus près possible de l'endroit où se trouvait Josse et charger le matériel.

Les Red Eye étaient en sûreté et seraient discrètement rapatriés aux U.S.A. par un avion militaire. Le Guide volait vers B'Gadolite, ignorant à quoi il avait échappé.

Malko avait laissé le corps de Josse Braaskart sur place. Il avait seulement récupéré le F.A.L. et les papiers du Belge.

— Sans vous, dit Hammer, on y avait droit. Si je vous dis que le numéro du C.N.D. était en dérangement ce matin, vous me croirez ? Je n'ai rien pu faire. Le temps d'aller au camp Tsatshi, le Guide était parti...

Malko ne répondit pas. Malgré sa réussite, il se sentait angoissé, une boule au creux de l'estomac, comme avant une catastrophe

imminente. Or il avait appris à suivre son feeling. Au fond de lui-même, il savait ce qui le tracassait. Se tournant vers Victor Hammer, il demanda :

— Qu'est-ce que vous feriez si vous vouliez saboter Kinshasa ? D'un seul coup semer le bordel ?

L'Américain réfléchit.

— J'arrêteraï la production des brasseries, dit-il.

Malko secoua la tête.

— Trop compliqué. Autre chose de plus simple.

— Plus simple ? fit l'Américain. Attendez ! Vous savez que toute l'électricité utilisée à Kinshasa vient du barrage de Zongo, par une ligne haute tension. À un certain endroit, cette ligne haute tension longe le pipe-line Matadi-Kinshasa, qui apporte tout le fuel et l'essence. Dans la même action, on peut faire sauter les deux.

Malko sentit son estomac se serrer. Voilà à quoi étaient destinés les explosifs de Josse.

— Vous savez où c'est ?

— Oui, à une heure de « Kin », sur la piste de Matadi, dans les collines de Kassansoula. Je l'ai découvert par hasard en m'entraînant pour un rallye. En compagnie d'Albert Van de Kamp, justement. (Il se tut, brusquement conscient de ce qu'il venait de dire.) My God ! fit-il à voix basse.

— Montrez-moi où c'est, sur la carte, fit Malko. Ne perdons pas de temps. Je peux prendre Dombashi ?

— Bien sûr, fit l'Américain.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel. Malko se demanda dans combien de temps les complices de Josse apprendraient que l'attentat contre Mobutu avait échoué. Victor Hammer étala une carte de la région sur la table du living.

— Vous suivez la route de Matadi. À dix kilomètres de « Kin », sur la gauche, il y a un embranchement. Une piste. Je crois qu'il y a un écriteau indiquant Mayo. Après, vous suivez toujours la même piste jusqu'au village de Kassansoula. La ligne haute tension est à un kilomètre après le village, au sommet d'une colline.

— Très bien, dit Malko. Aidez-moi à décharger la Land Rover.

Il prit la carte et fôça dans le jardin. À trois, ils rangèrent rapidement les Red Eye dans le garage et il prit le volant de la Land Rover. Il était presque dix heures.

Cette fois, Dombashi monta sans même qu'il lui en donne l'ordre. Malko commençait à s'habituer à la présence silencieuse et mortelle du Pygmée, replié sur lui-même comme une araignée. Il enfila toute l'avenue du 30-Juin, puis les lacets de la colline de Binza, pour rejoindre la route de Matadi.

Tandis qu'il conduisait, il se remit à penser à Émilia Nogueira. Où

était la métisse ? Il ne pouvait s'en occuper tant qu'il n'avait pas paré à plus pressé : stopper les possibles attentats. Il craignait qu'elle ne soit morte.

La Land Rover poussée à fond faisait un bruit de fin du monde. Malko avait gardé l'Uzi avec un chargeur neuf. À l'endroit décrit par Victor Hammer, il aperçut l'embranchement de la piste et s'y engagea. Aussitôt, il dut réduire l'allure. La piste était franchement effroyable, sinuant au flanc de collines couvertes de jungle. Il franchit sans encombre un poste militaire, quelques soldats allongés autour d'un fusil mitrailleur, au soleil, en train de boire du café.

Cette région, au sud du fleuve Zaïre, était déserte, peuplée seulement de quelques villages. Accroché au volant, Malko serrait les dents, rebondissant d'ornière en ornière. Dombashi semblait collé à son siège, sur lequel il s'était accroupi, se retenant grâce à ses orteils.

La carte, inutile, gisait au fond de la voiture. Malko avait gravé dans sa mémoire les points de repère de la piste. Il fallait franchir un pont sur une petite rivière et ensuite, une trentaine de kilomètres plus loin, il atteindrait le village de Kassansoula. À la sortie de ce village la piste se divisait en deux. Il fallait prendre la branche qui montait. Quelques kilomètres plus loin, cette piste coupait le sommet d'une colline, la ligne haute tension et le pipe-line.

La Land Rover roulait entre deux murailles de latérite tant la piste était encaissée dans la jungle. Il y eut un choc sourd et, bien que l'accélérateur soit à fond, la Land Rover s'arrêta presque. Le dessous raclait le sol. Il emballa le moteur, dut enclencher le crabotage pour s'en sortir. Dombashi manqua passer à travers le pare-brise à cause du ralentissement brutal. Des branches fouettaient le pare-brise sans cesse, la vitesse était descendue à vingt à l'heure quand ce n'était pas moins. Pour le Zaïre, c'était presque une route nationale. Par contre, le paysage était superbe : des eucalyptus géants, des fougères arborescentes, des bananiers sauvages, toute une végétation touffue et impénétrable qui s'étendait à perte de vue, moutonnant au gré des collines.

Vingt minutes plus tard, la piste se mit à monter, débouchant brutalement sur une esplanade. Un village d'une vingtaine de cases bâti au milieu d'un espace découvert, Kassansoula. Un peu plus loin, Malko aperçut la piste qui se scindait en deux. Il était presque arrivé. Une nuée d'enfants aux trois quarts nus, le ventre ballonné, surgit de nulle part, courant derrière la Land Rover, se baignant dans un nuage de poussière rouge. Quelques adultes esquissèrent des gestes de bienvenue. Malko les voyait à peine, tendu vers son but. Il dut passer en première crabotée tant la pente était raide. Et soudain, à travers les arbres, il aperçut un pylône électrique. Il était arrivé à la ligne haute tension ! Il stoppa et descendit à terre.

La ligne passait au sommet de la colline, courant d'ouest en est dans une saignée artificielle. Il en était encore à cinq cents mètres. Pas trace de pipeline.

Il remonta dans la Land Rover et reprit sa grimpette. Dix minutes plus tard il passait sur le pipe : un gros tuyau courant à fleur de terre, d'un diamètre d'une vingtaine de centimètres. L'aorte de Kinshasa. Il continua et stoppa pour de bon au sommet de la colline. Une autre piste croisait la sienne à angle droit, parallèle à la ligne haute tension. Le pipe, lui, s'incurvait un peu plus bas et, pendant cent mètres, courait juste sous les fils électriques. Le regard de Malko accrocha un objet insolite : une voiture stationnée cent mètres plus bas, sur la seconde piste. À peine dissimulée.

Une Land Rover ou une Toyota.

Il n'eut pas le temps de s'en étonner. Une silhouette surgit de derrière une station de pompage, un Blanc vêtu d'une chemise bleue et d'un pantalon assorti, un paquet à la main. Malgré la distance, Malko reconnut immédiatement Albert Van de Kamp.

Son raisonnement avait été exact ! Sa joie fut de courte durée. Si tout sautait, il sautait avec. L'essence du pipeline en s'enflammant dégagerait un nuage de gaz à plusieurs milliers de degrés. Avec la ligne haute tension, cela risquait de faire un beau feu d'artifice. Albert Van de Kamp l'avait aperçu aussi. Les deux hommes restèrent immobiles quelques secondes. Malko vit distinctement le geste de rage du Belge jetant quelque chose à terre. Déjà, il sautait dans sa voiture. Il en ressortit, brandissant un F.A.L. Malko n'eut que le temps de se mettre à l'abri derrière une termitière.

Plusieurs coups de feu claquèrent dans le silence, les balles firent jaillir de la latérite. Malko se tourna pour crier à Dombashi de se mettre à l'abri, mais le Pygmée avait déjà disparu. Il riposta avec l'Uzi, tirant une courte rafale sur le véhicule du Belge pour l'immobiliser. Il vit les impacts sur le capot, sans savoir s'il avait touché une partie essentielle.

Albert Van de Kamp ne devait pas s'attendre à ce qu'il soit armé. Malko le vit surgir de derrière son pilier de ciment, tirant à la hanche avec le F.A.L. pour le forcer à s'abriter. Sans même viser. Il bondit au volant de sa Toyota, jetant l'arme à l'intérieur. Malko ajusta une rafale. Trop courte. Il fallait changer de chargeur. Le temps qu'il en trouve un dans la Land Rover, la Toyota avait démarré. Il sauta au volant, dévala les cent mètres et s'arrêta en face de la station de pompage. N° 49.

Tout de suite, il vit les boîtes de petits pois bien alignées avec des cordons Bickford. Prêts à être attachés aux quatre pieds du pylône... Une grosse boîte était déjà glissée sous le pipe-line.

Malko sauta de voiture et l'enleva. Dombashi arrivait en courant.

— Vite, cria Malko, mets tout ça dans la voiture !

En quelques minutes, ils eurent chargé tous les explosifs dans la Land Rover. La Toyota avait disparu sur la piste étroite qui suivait le pipe-line. Malko remit un chargeur dans l'Uzi, passa la première et écrasa l'accélérateur. La Land Rover bondit sur la piste qui filait le long de la pente de la colline, frôlant le pipe. À côté de celle-ci, l'autre piste était une autoroute. Plusieurs fois, Malko crut qu'il ne passerait pas ! Dombashi étreignait son siège de ses quatre membres, affolé. Le moteur rugissait, le véhicule tanguait, cahotait dans des ornières profondes comme des pièges à éléphants. Le pipe courait toujours à leur gauche. Ils étaient arrivés au fond de la vallée. La piste suivait une petite rivière.

Malko aperçut loin devant la tache verte de la Toyota. Il écrasa encore l'accélérateur. Cette piste-là, il ne la connaissait pas, contrairement au Belge. Ce qui lui faisait perdre de précieuses secondes. Les deux véhicules avaient à peu près la même puissance. Plusieurs fois, il faillit heurter le pipe-line.

Il vit, à travers la végétation, un pont de bois au ras de la rivière. Cent mètres séparaient encore les deux véhicules lorsque la Toyota le franchit d'un seul élan, dérapant en face sur la rive boueuse, se mettant en travers de la piste et versant presque dans le fossé abritant le pipeline. Prudent, Malko ralentit en abordant le pont. Quelques rondins jetés sur deux madriers. Il y avait environ un mètre d'eau.

Il s'engagea sur les madriers en première et avait parcouru la moitié du pont lorsqu'il y eut un craquement sec. Les deux roues arrière s'enfoncèrent jusqu'au moyeu. Le bois pourri venait de céder. Voilà pourquoi le Belge était passé si vite, au risque de se renverser... Il disparaissait maintenant au sommet de l'autre versant, dans un nuage de poussière rouge. Malko accéléra brutalement. Trop tard. Les roues se mirent à patiner tandis que le moteur hurlait.

Rageant, il coupa tout et descendit. La Land Rover pointait vers le ciel. À deux, ils ne la dégageraient pas... Dombashi descendit et disparut dans la végétation.

Cinq minutes plus tard, un jeune Noir apparut, puis un second, un troisième ; ainsi de suite. En quelques minutes il y avait une douzaine de villageois pleins de bonne volonté. Malko agita une poignée de zaires, et ils se ruèrent sur le véhicule, le soulevant de son piège. C'est le moment que choisit Dombashi pour réapparaître.

Un lion aurait surgi que le résultat aurait été le même. Les Noirs s'égaillèrent comme une volée de moineaux devant l'arc et les flèches, malgré les cris de Malko pour les faire revenir. Les Pygmées n'avaient pas bonne réputation !

Il se mit à courir derrière eux, suivant une piste presque invisible, déboucha dans un petit village caché par un rideau d'arbres, à

quelques mètres de la piste. Les Noirs se battaient pour se réfugier dans les cases. Malko parvint à en attraper un, assez jeune et qui parlait le français. Et la palabre commença. Sans les zaires, il n'y serait jamais arrivé. Mais, en promettant vingt zaires et un tube d'aspirine, il réussit à les faire revenir au pont.

Méfiant, un œil sur Dombashi, ils se remirent au travail. Dix minutes plus tard, la Land Rover était de l'autre côté du pont. À peine payés, les Noirs se fondirent dans la brousse, sous l'œil ahuri de Dombashi. Que dire au Pygmée ? Il n'en pouvait mais...

Malko remonta dans la voiture, la rage au cœur. Il n'était plus question de rattraper le Belge, qui avait maintenant une demi-heure d'avance sur une piste qu'il connaissait par cœur... À l'arrière, les boîtes de cheddite s'entrechoquaient.

Il n'avait plus qu'une chose à faire : retrouver Émilie Nogueira morte ou vive.

Albert Van de Kamp sauta de la Toyota et claqua la porte avec rage. Ses lèvres, déjà minces, n'étaient plus qu'un trait, et ses rides semblaient s'être creusées encore plus. Il avait dans la bouche le goût amer de la latérite, sa chemise collait à sa peau. Deux heures et demie de course poursuite pour rien. Il n'avait pas de nouvelles de Josse Braaskart, mais se doutait de ce qui était arrivé. Si l'avion de Mobutu avait été abattu, il le saurait déjà : il avait un informateur à N'Jili. La seule question qui se posait à lui était simple : rester à Kinshasa ou partir. Il avait assez de relations pour aller prendre un avion à Brazza, de l'autre côté du fleuve. Pour quatre cents zaires, il aurait un passage. Mais il abandonnait beaucoup de choses.

Tout le monde était au travail à la fabrique de bijoux.

Il pénétra dans son bureau, s'y enferma, prit une bière dans le réfrigérateur et la but au goulot. Puis il mit la climatisation à fond et donna un long coup de téléphone. Lorsqu'il raccrocha, il se sentait plus tranquille. Cette fois encore, il passerait à travers les gouttes. La solidarité entre les « barons de Binza » n'était pas un vain mot. Ceux qui avaient déjoué ses plans ne feraient pas de vagues. Il avait à peu près reconstitué ce qui s'était passé, et l'absence de Josse confirmait son hypothèse. Heureusement, il n'y avait aucun lien entre lui et le gros Belge. L'homme qui le protégeait – très proche du Guide – continuerait à détourner les menaces trop graves. Et, de toute façon, ce n'était que partie remise. Mobutu n'était pas éternel. Albert Van de Kamp s'était seulement donné beaucoup de mal pour rien. Peu à peu sa panique faisait place à une rage aveugle.

La C.I.A. l'avait eu. À cause de ce Malko Linge, qui avait réussi à inspirer confiance à cet imbécile de Josse. De rage, il jeta la bouteille de bière vide à travers la pièce.

Il restait le problème Émilía Nogeira. L'agent américain, ce n'était pas grave, il pouvait le faire expulser. Mais Émilía avait son ami, le colonel proche du Guide. De toute façon, il n'était pas question de la relâcher vivante. Si elle l'était encore... Il n'avait pas eu la curiosité d'aller voir dans la chambre forte. Émilía, c'était de la dynamite. Josse mort, personne ne pouvait le lier directement au complot. On frappa à sa porte.

— Entrez.

C'était son adjoint grec qui annonçait un arrivage de lingots d'or de la mine. À mettre dans la chambre forte.

— Apportez-les ici, ordonna Van de Kamp. Je vais rester tard. Je m'en occuperai moi-même.

Le Grec sortit sans faire de commentaires. Lui, il connaissait l'existence d'Émilia dans la chambre forte. Mais il ne parlerait pas. Sa vie dépendait de celle de Van de Kamp. Le Belge se leva et alla compter les lingots blanchâtres qui arrivaient du Kiwu.

L'or exerçait toujours sur lui la même fascination.

* *

*

L'ambassadeur des États-Unis fixait le Zaïre d'un air absent tandis que Victor Hammer finissait d'exposer la situation. Conférence spéciale, avant le départ du diplomate pour Khartoum. Sa Cadillac noire attendait en bas.

— L'opération comportait trois volets, expliqua le patron de la C.I.A. au Zaïre. Albert Van de Kamp était en contact, non seulement avec les opposants locaux, mais aussi avec certains milieux politiques belges en contact eux-mêmes avec le F.N.L.K. Tout était prévu pour une déstabilisation brutale du régime actuel. D'abord l'élimination physique de Mobutu, grâce au Red Eye fourni par les Cubains. Les débris de cette fusée américaine auraient semé le doute. Nous avons pu retracer son origine grâce à ses numéros. Elle a été dérobée dans un dépôt militaire portugais de Lisbonne par des personnes non identifiées.

» Au même moment, continua l'Américain, le sabotage de la ligne haute tension et du pipe-line Matadi-Kinshasa devait provoquer des troubles graves qui devaient achever de balayer l'administration en place. Nous ignorons encore à Kinshasa qui devait prendre le pouvoir dans l'armée.

» Mais, dès l'annonce de la mort de Mobutu, le troisième volet devait se déclencher dans le Shaba. Un bataillon des forces de Nathaniel M'Bumba, actuellement disséminé dans la région sud de Kolwezi, devait renforcer des émeutiers anti-Mobutu à Lubumbashi et dans les principales villes du Shaba, afin de proclamer un gouvernement indépendant et de faire officiellement appel aux Cubains.

— Mais, monsieur Hammer, demanda l'ambassadeur, pourquoi les Belges ont-ils fait le jeu des Cubains ?

Le chef de station de la C.I.A. avait gardé le meilleur pour la fin.

— Dans le futur gouvernement du Shaba indépendant, trois Belges étaient prévus... Cela n'aurait pas duré longtemps, mais... Certains milieux belges n'ont jamais pu supporter Mobutu. Ils croient qu'on peut traiter avec les Cubains. Ils auraient été éliminés par la suite.

L'ambassadeur leva la main.

— Et Van de Kamp ? Que va-t-il lui arriver ?

Victor Hammer eut un sourire froid.

— Rien, vraisemblablement. Braaskart est mort. Le Red Eye est chez nous. Il nous est difficile de raconter cette histoire au C.N.D. sans qu'on nous soupçonne. Déjà Mobutu nous accuse d'être « méchants » avec lui. Il sent que nous lui cherchons un remplaçant. Van de Kamp est assez lié avec l'entourage du Guide pour qu'on le laisse tranquille. Il faudrait, pour qu'il soit inquiet, que M. Linge l'accuse. Mais cela soulèverait trop de problèmes, n'est-ce pas ?

— Assurément, fit vivement l'ambassadeur. Je crois que ce serait inutile. Nous ne sommes pas ici pour rendre la justice.

Malko pensa que c'était le moment d'entrer dans la conversation.

— Si nous avons réussi cette affaire, remarqua-t-il, c'est grâce à la collaboration de Mme Nogeira. Elle a disparu et j'ai de fortes raisons de croire qu'elle a été enlevée par Josse Braaskart sur les ordres d'Albert Van de Kamp. C'est, à mon avis, elle qui leur a fourni, à son corps défendant, les éléments permettant d'intercepter le C130 de Mobutu.

L'ambassadeur eut l'air de tomber des nues.

— Mais où se trouve cette personne ? Il faut faire quelque chose. A-t-elle un passeport américain ?

— Non, dit Victor Hammer. Elle est de nationalité zaïroise. C'est une de mes collaboratrices locales.

— Ah ! fit l'ambassadeur.

Un ange passa, les ailes pudiquement voilées d'un drapeau américain.

— Dans ce cas, évidemment, dit l'ambassadeur, il m'est impossible d'intervenir, en dépit de mon désir de venir en aide à cette personne.

— Je vais en parler au C.N.D., pour qu'il fasse discrètement pression sur Van de Kamp, dit Hammer. Peut-être va-t-elle réapparaître toute seule. Puisque son opération a échoué, Albert Van de Kamp n'a pas intérêt à faire de vagues. Mais je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

— Absolument, renchérit l'ambassadeur. Il s'agit d'une citoyenne zaïroise. Mais vous devez employer tous les moyens légaux pour régler ce problème de façon satisfaisante.

Autant dire rien.

Malko se leva. Dégoûté. La panique passée, l'administration redevenait un monstre froid. Sacrifiant tout à la raison d'État. La devise de la C.I.A. aurait pu être : « Pas de vagues. » Visiblement gêné par sa réprobation muette, l'ambassadeur se leva et s'excusa : il était déjà très en retard et devait préparer son voyage à Khartoum. Sa poignée de main à Malko fut super-chaleureuse. Un peu plus, il lui aurait donné l'accolade, c'en était touchant. Puis il s'éclipsa à la vitesse d'un missile. Les activités occultes de certains membres de son

ambassade lui donnaient des aigreurs d'estomac. Lui qui avait à cœur que tout soit toujours parfaitement convenable, même dans un pays comme le Zaïre...

Dès que la porte se fût refermée sur lui, Victor Hammer changea d'attitude.

— Vous ne m'en voulez pas ? demanda-t-il à Malko. Mais vous savez comme moi que tout cela n'a pas de sens. Émilie Nogueira est morte. Jamais Albert Van de Kamp ne peut prendre le risque de la relâcher. Pour qu'elle aille tout raconter à son colonel !

Malko resta silencieux. Il savait cela. Mais il voulait le chasser de son esprit. Victor Hammer renchérit :

— En ce moment, elle doit être dans le fleuve, avec une ceinture de plomb. Ou ailleurs...

Malko pensa à la mort à laquelle il avait échappé. Cela avait peut-être été le sort d'Émilie.

— Vous n'aurez même pas à lui faire de pension, dit-il.

Victor Hammer secoua la tête.

— Jésus Christ ! Ne soyez pas comme ça. Vous croyez que je n'en suis pas malade, moi ? Mais que pouvons-nous faire ? Albert Van de Kamp est un dur, impossible à intimider. Il a eu le temps de prendre ses précautions.

— Elle n'est peut-être pas morte, dit Malko. En lui faisant peur, il pourrait la relâcher, mais il faudrait lui faire suffisamment peur.

L'Américain eut un rire forcé :

— Allons, ce n'est pas digne de vous ! Vous n'allez pas menacer Van de Kamp. N'oubliez pas les appuis qu'il a ici. Il peut vous faire expulser ou vous mettre au trou, sans que je puisse lever le petit doigt. Son associé est le cousin du Guide... Dites-vous que jamais ce dernier n'ira se mettre une histoire de famille sur le dos pour me faire plaisir. Chez les Bantous, la famille, c'est sacré...

— Bien, dit Malko. Je crois que je n'ai plus qu'à prendre le premier avion.

— En tout cas, vous avez fait du bon travail, fit chaleureusement Hammer. À propos, toutes les armes sont dans la voiture ? Elles sont comptabilisées à l'ambassade et je ne voudrais pas avoir de problèmes...

— Tout y est, fit Malko.

Façon détournée de lui ôter ses crocs. Il se leva, échangea une poignée de main froide avec le chef de station de la C.I.A.

— Je vais m'occuper de votre retour, promit ce dernier. Venez dîner ce soir, j'ai quelques amis intéressants.

Malko ne répondit pas. Un jour de lyrisme, David Wise, le patron du « Directorate of Opérations », lui avait dit qu'il était le paladin de la C.I.A.

Malheureusement, les paladins, cela avait aussi un cœur.

Le chauffeur attendait, toujours paisible. Indifférent à toutes ces histoires de Blancs.

— On va à Binza, dit Malko. Chez le citoyen Van de Kamp.

Il voulait quand même pouvoir continuer à se regarder dans une glace.

* *

*

Un maître d'hôtel en blanc ouvrit la porte et inspecta Malko avec l'air inimitable des Noirs à qui on a donné une parcelle d'autorité.

— Le citoyen Van de Kamp ? demanda Malko.

— Le citoyen Van de Kamp, il est au bureau, annonça le Noir d'un ton condescendant.

— Et la citoyenne Van de Kamp ?

— Elle est partie en Europe ce matin.

Malko avait déjà fait demi-tour. Direction le C.C.I.Z. Il savait ne plus compter que sur lui pour retrouver Émilie. Son amant, le colonel flamand, était parti avec le Guide à B'Gadolite et, de toute façon, n'aurait pas les moyens matériels d'agir de façon efficace. Quant au directeur général du C.N.D., il ne prendrait sûrement pas le risque de se heurter à l'associé du cousin du Guide.

Le soleil couchant se reflétait avec un flamboiement orangé dans les vitres du C.C.I.Z. Bientôt, la nuit allait tomber. L'ascenseur emmena Malko sans secousses jusqu'au douzième étage. Huissiers, secrétariat. Une secrétaire zaïroise aussi provocante que la citoyenne Jeanne l'accueillit :

— Je ne sais pas si le citoyen Van de Kamp peut vous recevoir maintenant, dit-elle. Vous n'avez pas rendez-vous. Attendez, je vais voir.

Malko lui emboîta le pas. Au moment où elle allait frapper à une porte, il l'écarta avec un sourire.

— Laissez-moi lui faire la surprise. Nous sommes de vieux amis.

La secrétaire était trop suffoquée pour s'interposer. Il frappa un coup léger et entra dans le bureau.

Albert Van de Kamp était en train d'écrire. Il leva la tête, pensant que c'était sa secrétaire. Son visage resta d'abord absolument inexpressif, puis il parvint à sourire. Un sourire froid et crispé qui n'englobait pas les yeux.

— Quelle bonne surprise, monsieur Linge ! Il y avait longtemps que je ne vous avais pas vu. Que devenez-vous ?

Malko s'approcha jusqu'à toucher le bureau. Ses yeux dorés étaient striés de vert et il contenait une furieuse envie de prendre Van de

Kamp par sa chemise et de le jeter à travers la baie vitrée qui dominait les eaux limoneuses du Zaïre.

— Monsieur Van de Kamp, dit-il, je viens vous voir pour une seule raison. Où est Émilia Nogueira ?

Le Belge posa son stylo, feignant l'étonnement.

— Émilia Nogueira ? Mais comment voulez-vous que je le sache ? Chez elle, je suppose, ou à son travail.

Malko s'assit sur le bureau, sans lâcher Van de Kamp du regard. Ses yeux avaient encore foncé. Les stries vertes mangeaient l'or, peu à peu.

— Monsieur Van de Kamp, continua-t-il, Émilia a été enlevée par votre ami Josse Braaskart sur vos ordres. Que vous ayez tenté de tuer le président Mobutu m'est égal. Ce problème-là est réglé, mais je veux retrouver Émilia.

Albert Van de Kamp se leva brusquement et fit le tour du bureau. Ses yeux bleus enfoncés sortaient de sa tête, de grosses veines saillaient sur son front, sa lèvre supérieure était piquetée d'écume. Son visage touchant presque celui de Malko, il vociféra :

— Je vous interdis de dire des insanités de cette sorte, monsieur. Je respecte et j'aime profondément le Guide. D'ailleurs, il m'honore de son amitié. Tenez.

Il traîna Malko devant un diplôme encadré d'où il ressortait qu'Albert Van de Kamp était chevalier d'un vague ordre tropical, par le plaisir de Mobutu... Malko se rendit compte que cette colère n'était pas feinte : Van de Kamp avait peur.

Les micros. À son arrivée, la C.I.A. l'avait averti que la plupart des suites de l'Inter étaient bourrées de micros. Qui ne marchaient pas, mais c'était une autre histoire.

Le Belge souffla comme un phoque et enchaîna :

— D'ailleurs, je déjeune aujourd'hui avec le président de notre groupe, le citoyen Kerila, cousin du Guide, et je lui ferai part des accusations ignobles que vous avez portées contre moi. Il ne m'étonnerait pas que vous soyez rapidement expulsé du Zaïre. Maintenant, sortez, monsieur.

Il ouvrit la porte toute grande, tout en fuyant le regard impitoyable de Malko, puis l'accompagna dans le couloir. Devant les huissiers, Malko lui dit d'une voix calme :

— Van de Kamp, j'espère pour vous que je vais retrouver Émilia Nogueira. Sinon, vous me reverrez.

L'autre eut une fraction de seconde d'hésitation. Comme s'il allait dire quelque chose. Puis il fit demi-tour et rentra dans son bureau en claquant la porte.

Un huissier qui se levait pour faire du zèle et se préparait à prendre Malko par le bras, fut stoppé net par le regard de celui-ci. Penaud, il

se rassit.

Malko se retrouva dans l'ascenseur climatisé et musicalisé, ivre de rage et d'angoisse. Il était dans un tel état qu'il renvoya le chauffeur et reparti à pied vers l'Intercontinental pour se calmer.

Il y avait une note dans sa case. L'adjoint du directeur général du C.N.D., le citoyen Munungo, demandait à le voir d'urgence.

* *

*

Malko arriva au C.N.D. au moment où Munungo se préparait à monter dans sa Mercedes, entouré de ses gardes du corps croulant sous les talkie-walkies. C'était un Noir très sombre de peau, jovial, le visage ouvert. Chargé de la liaison avec la C.I.A. Malko l'avait déjà rencontré. Il tendit la main à Malko, le visage grave.

— On a trouvé deux cadavres près de l'aéroport de N'Jili, annonçait-il. Dont un Blanc. J'ai eu une liaison radio avec le citoyen directeur général qui se trouve avec le Guide jusqu'à demain, et il m'a dit de vous prévenir. Je vais les reconnaître. Voulez-vous venir avec moi ?

— Bien sûr, fit Malko.

Josse Braaskart était seul quand il l'avait laissé. Il prit place à côté de Munungo à l'arrière de la Mercedes qui démarra, précédée de deux motards chamarrés comme des gardes suisses du Vatican et suivie par une autre Mercedes débordante de gardes du corps. Pendant qu'ils dévalaient l'avenue Sendwe à travers la Cité, Malko demanda :

— Qui sont les morts ?

— Je ne sais pas, dit Munungo, c'est un berger qui a prévenu la gendarmerie de N'Jili. Un illettré.

Le silence retomba. Ils mirent moins de trente minutes pour atteindre l'endroit où Malko avait quitté la grande route pour s'enfoncer dans la savane. Un groupe de soldats et de policiers du C.N.D. attendaient, auprès de plusieurs véhicules. Ils furent transbordés dans une Land Rover qui s'engagea sur la piste coupant la savane.

Malko essayait de ne pas penser. Il avait peur de ce qu'il allait trouver. Un petit groupe apparut à travers la végétation rabougrie. À l'endroit où il avait laissé Josse, à côté d'un bouquet de courges sauvages colossales et luisantes dans le soleil couchant, il aperçut un objet brillant.

Ils stoppèrent et sautèrent à terre. Munungo se dirigea vers le groupe qui entourait le cadavre de Josse. Gonflé, méconnaissable. Quelqu'un l'avait retourné sur le ventre et il était encore plus obscène. Entouré d'un essaim de mouches, déjà attaqué par les rongeurs et les fourmis. Chose curieuse, il avait foncé. Malko avait déjà remarqué en

Afrique que les cadavres des Noirs blanchissaient et que ceux des Blancs fonçaient. Étrange retour des choses.

Malko se détourna. C'était le mauvais côté de la guerre. L'horreur absolue.

— Où est l'autre corps ? demanda-t-il.

— Ici, annonça Munungo d'une voix altérée.

Malko avança de quelques pas jusqu'au fossé et s'arrêta net devant une vision de cauchemar.

On aurait dit une sculpture surréaliste. Une femme allongée sur le dos, en train de se redresser, les bras étendus devant elle, comme pour se protéger. Figée dans une immobilité éternelle, le corps recouvert d'une pellicule brillante qui lui donnait l'air d'une statue en argent massif. D'abord, Malko crut qu'il ne s'agissait pas d'un être humain tant l'effet était saisissant. Puis il sentit son estomac se contracter. Sous la pellicule métallique, il venait de reconnaître les traits d'Émilia Nogeira. Seuls les yeux à l'expression si douce n'existaient plus, remplacés par des pastilles brillantes comme les yeux d'un robot de science-fiction. Elle était nue, recouverte de la tête aux pieds de la même pellicule brillante. Malko s'accroupit près d'elle, posa le doigt sur son flanc. C'était dur. Une enveloppe métallique.

Il leva un visage altéré vers Munungo.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'étain, je crois, dit l'officier du C.N.D. On l'a trempée dans un bain d'étain. Cela durcit très vite, vous savez.

De l'étain ! Malko ne pouvait détacher ses yeux de l'insolite silhouette émergeant de la savane. Une femme toute en métal... À part le geste de défense des mains, Émilia Nogeira semblait calme, comme si elle avait pris la pose, accepté ce sort atroce. La bouche était entrouverte sur des dents elles aussi enrobées d'étain. Malko se détourna, incapable d'en supporter plus. Un soldat s'amusait à donner des coups de pied dans une des énormes courges brillantes. Elle creva, laissant échapper une liqueur jaune et écœurante.

Malko réprima un haut-le-cœur, sous le regard curieux des Noirs.

Munungo semblait bouleversé aussi, en dépit du manque de sensibilité congénital des Africains. Il jeta quelques ordres d'une voix brutale et dit à Malko :

— Venez, il n'y a plus rien à faire ici.

Malko connaissait assez l'Afrique pour savoir que ce n'était pas une vengeance d'Africain. Trop sophistiqué. Si on avait retrouvé Émilia découpée à la machette, oui... Ils n'ouvrirent pas la bouche jusqu'à la Mercedes. Malko avait encore dans les yeux la silhouette brillante de la morte étamée. Dès qu'ils eurent rejoint la Mercedes, Malko demanda :

— Qui possède des bains d'étain à Kinshasa ? Assez grands pour y tremper un corps ?

Le Zaïrois regardait la savane défiler autour d'eux. Enfin, il se décida à répondre :

— Le citoyen Van de Kamp dirige une fabrique de bijoux dans la

zone industrielle. Je crois bien qu'ils ont cela. Mais il ne faut pas dire que je vous l'ai dit.

— Pourquoi ? demanda Malko.

Munungo avait l'air de plus en plus embarrassé.

— Parce que le principal actionnaire, c'est le citoyen Kerila, le cousin du Guide.

Le silence retomba jusqu'à la flèche inachevée du monument de la Liberté, élevé à Lumumba. Malko cuvait sa rage. Non seulement Van de Kamp avait tué Émilie, mais il s'était offert le luxe de ridiculiser Malko en signant. Sûr de l'impunité. Munungo alluma une cigarette, tentant visiblement de détendre l'atmosphère, et remarqua :

— Tiens, le citoyen Van de Kamp donne une grande soirée demain avant de partir en Europe pour les vacances. Vous y allez ? Le citoyen directeur général m'a dit qu'il y allait.

— Je ne crois pas, dit Malko.

Ils ne dirent plus rien jusqu'à l'immeuble du C.N.D. Munungo serra la main de Malko. Avec une chaleur inhabituelle.

— Nous allons enquêter sur la mort de ce Josse, dit-il. Je vous tiendrai au courant. Et sur cette femme aussi, ajouta-t-il.

* *

*

Des projecteurs trouaient la nuit, braqués sur le ciel et les massifs d'arbres de la pelouse, éclairant la façade blanche de la somptueuse villa. Il y avait déjà devant assez de Mercedes pour ouvrir un magasin d'exposition. Le Tout-Kinshasa était là. Malko laissa passer devant lui un couple, la femme croulant sous les bijoux, l'homme pouvant à peine marcher dans ses vernis.

Il se sentait en pleine forme physique et morale. L'âme lisse et froide comme une lame d'acier. Il s'arrêta pour respirer l'odeur des bougainvillées mauves qui cachaient la façade. Une autre voiture arriva, et un homme en smoking blanc, comme Malko, en descendit. Le patron du C.N.D. Dikuta M'Funi, accompagné d'une Noire superbe en boubou, qu'il présenta à Malko comme sa femme. Escorté de ses gardes du corps.

— Tiens, vous êtes venu, finalement, dit-il d'un ton surpris. Munungo m'avait dit que vous ne veniez pas.

— Eh oui, dit Malko. Je n'ai pas voulu rater une aussi belle soirée.

Ils se dirigèrent tous les trois vers l'entrée. Des soldats en armes gardaient tout le pourtour de la villa et du jardin, F.A.L. au poing. Un tous les dix mètres. Deux sergents barraient la porte. Malko les vit palper discrètement le gros Belge en smoking qui passa devant lui.

Ils s'écartèrent respectueusement devant Dikuta M'Funi et

s'avancèrent vers Malko. Le directeur général du C.N.D. leva la main pour les arrêter, mais Malko se laissa palper avec un sourire complaisant.

— Il faut qu'ils fassent leur travail, dit-il gentiment.

M'Funi lui jeta un regard surpris.

Ils montèrent ensemble l'escalier menant à la piscine. Un orchestre placé au bord de la pelouse jouait de la musique zaïroise. C'était plein de jolies femmes bronzées, maquillées, somptueusement habillées. Les smokings des hommes ajoutaient à la tenue de la fête. D'énormes buffets avaient été dressés sur la pelouse, croulant de victuailles. Là aussi, les soldats veillaient, arme au poing, tournés vers le noir, vers les arbres.

Malko s'esquiva vers le bar et fila derrière un buffet. Il contourna les invités à travers les quelques groupes, longeant le bord de la pelouse et les soldats pour revenir vers le centre où se trouvait Albert Van de Kamp.

Le Belge arborait, lui aussi, un smoking blanc avec une chemise brodée et une superbe ceinture pourpre. Ses cheveux gris avaient des reflets bleus dans la lumière des projecteurs. Il souriait, un verre à la main, entouré de jolies femmes et d'un Zaïrois que Malko supposa être le citoyen Kerila, cousin du Guide. Il attendit que Dikuta M'Funi soit venu saluer le Belge, un verre de vodka à la main.

Kerila s'éloigna lentement, bavardant avec Dikuta M'Funi. Van de Kamp resta seul.

Aussitôt, Malko avança de quelques mètres, dans la lumière d'un projecteur, et appela :

— Van de Kamp.

Le Belge se retourna d'un bloc, avec la vitesse d'un serpent, et aperçut Malko.

— God verdom !

Il se rua littéralement vers Malko, les traits contractés par la rage.

Malko l'attendait, immobile.

Albert Van de Kamp avait parcouru trois mètres lorsqu'il s'arrêta net, une expression d'intense stupéfaction sur ses traits crispés, qui se transforma aussitôt en douleur. Il baissa les yeux, contemplant avec ébahissement la flèche qui venait de s'enfoncer dans son smoking, au milieu de la poitrine, et dépassait de trente bons centimètres. Il tournoya sur lui-même, ouvrit la bouche, cria quelque chose qui fut noyé par la musique de l'orchestre.

Seuls ceux qui se trouvaient près de lui s'étaient aperçus de quelque chose. Même les soldats n'avaient pas bronché. Le léger sifflement de la flèche s'était perdu dans le tumulte de la réception.

Albert Van de Kamp regarda Malko, puis la flèche enfoncée dans sa poitrine. D'un geste rageur et désespéré, il l'arracha de la main droite

et la jeta à terre. Une tache rouge s'élargit aussitôt sur le smoking blanc.

Dikuta M'Funi se précipita sur lui pour le soutenir, Kerila lui avança une chaise. Les soldats regardaient autour d'eux, affolés. Ils n'avaient rien vu, rien compris. Malko n'avait toujours pas bougé. Il se retourna, adressa un sourire au rideau d'arbres, à l'endroit d'où la flèche était partie, puis il se dirigea tranquillement vers la sortie, passant devant Albert Van de Kamp. Le Belge respirait lourdement, une serviette comprimant sa blessure, indifférent à tout le remue-ménage autour de lui. Résigné. Il avait compris. Il connaissait l'existence de Dombashi.

Comme tous ceux qui avaient vécu longtemps au Zaïre, il savait que les flèches utilisées par les Pygmées étaient enduites d'un poison mortel sans antidote connu.

-
- 1 : Centre national de documentation.
 - 2 : Grosse crevette. Le pilli-pilli est une sauce très piquante, répandue dans toute l'Afrique.
 - 3 : Toi.
 - 4 : Les Blancs habitant le Zaïre.
 - 5 : Les pickpockets.
 - 6 : Centre commercial international zaïrois.
 - 7 : Langue parlée dans la partie nord du Zaïre.
 - 8 : Forces armées zaïroises.
 - 9 : Le système D.
 - 10 : Pourboire.
 - 11 : Bière locale zaïroise.
 - 12 : « Vive Simba ! »
 - 13 : Un diable.
 - 14 : « Vive le Blanc ! Vive le Blanc ! »
 - 15 : Fusil d'assaut belge.
 - 16 : Chef de station.
 - 17 : Contractuel.
 - 18 : Cimetière militaire en Virginie.
 - 19 : Grosses cuvettes.
 - 20 : Farine de manioc.
 - 21 : Voir Le Printemps de Varsovie.
 - 22 : Farine de manioc.
 - 23 : Mobutu canaille.
 - 24 : Blanc.
 - 25 : « Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ? »
 - 26 : « Ça va. Il fait trop chaud. Beaucoup trop chaud. »